Cte DE GABRIAC

PROMENADE

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

NOUVELLE-GRENADE, ÉQUATEUR, PÉROU
BRÉSIL

OUVRAGE ORNÉ DE VINGT ET UNE GRAVURES SUR BOIS
ET DE DEUX CARTES GÉOGRAPHIQUES

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
rue Vivienne, 2 bis
ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

1868

PROMENADE

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA

Cte DE GABRIAC

PROMENADE

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

NOUVELLE-GRENADE, ÉQUATEUR, PÉROU, BRÉSIL

OUVRAGE ORNÉ DE VINGT-ET-UNE GRAVURES SUR BOIS
ET DE DEUX CARTES GÉOGRAPHIQUES

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

1868
Traduction et reproduction réservées.

A SON ALTESSE

LE GRAND-DUC DE BADE

PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

PREMIÈRE PARTIE

NOUVELLE-GRENADE

PREMIÈRE PARTIE

NOUVELLE-GRENADE

Le 7 juillet 1866, jour de notre départ, on venait de recevoir à Paris la nouvelle de la cession de la Vénétie à l'Empereur des Français; aussi toutes les maisons étaient-elles pavoisées comme pour une victoire. La ville était en fête, et l'exaltation patriotique, dont débordaient les cœurs, nuisait singulièrement à la régularité du service; de façon que ma voiture était en retard et que je faillis manquer le train de Bretagne.

J'évite autant que possible de voyager la nuit, surtout quand le trajet doit durer dix ou douze heures, car alors on ne voit rien; — et qu'est-ce que voyager sans voir? — On ne peut ni causer, ni lire, ni dormir, et le lendemain on est littéralement brisé de fatigue.

Cependant la vie n'étant heureuse qu'au prix de mu-

tuelles concessions, résolu que j'étais de donner dès l'abord une haute idée de mon caractère accommodant à mon compagnon de voyage, — le vicomte Blin de Bourdon, — je consentis, sans trop de résistance, à prendre le train du soir.

Le lendemain matin, nous arrivions à Nantes sans encombres, — ce qui a toujours son prix en voyage et surtout en chemin de fer, par ce temps de déraillements et de collisions.

Bientôt nous remontons en wagon, et, une ou deux stations avant Saint-Nazaire, nous voyons entrer dans notre compartiment un élégant officier de marine, avec lequel nous ne tardons pas à entrer en conversation. — L'aimable marin voulut bien nous apprendre son nom, « le lieutenant Pataugeard, » nom assurément fort honorable, mais aussi d'un réjouissant à-propos pour un officier de marine.

Un autre compagnon de route nous fut donné, lequel avait vraisemblablement soupé un peu tard ou déjeuné de grand matin; car pour être des plus égayantes, sa conversation n'était peut-être pas des plus réservées. A peine installé dans le wagon, notre nouveau compagnon nous tint ce langage :

— Je suis le baron de X..., j'ai 40,000 francs de rente, ma femme en a... oh! elle en a 50... 60..., non, si je dis bien elle en a 100, ce qui fait en tout 250, comme vous voyez. Je suis, depuis quinze ans, dans la carrière militaire, je n'ai jamais reçu aucune blessure, eh bien! figurez-vous, messieurs, qu'on ne m'a pas encore décoré. Assurément je n'ai pas mérité la croix, mais je n'ai rien fait pour en être privé, et par conséquent on aurait dû me la donner! Une pareille situation est intolérable, surtout pour moi qui ai 500,000 livres de rente.

In vino veritas! Ce naïf buveur nous révélait sans ambages sa plus secrète et sa constante pensée!

A dix heures, nous nous embarquions sur la *Louisiane*, paquebot à hélice, vieux, étroit, d'un roulis effrayant; ce fut sans doute pour nous consoler qu'on nous dit que la *Louisiane* était « cotée zéro, » et qu'elle accomplissait son dernier voyage; en revanche, conclut notre officieux interlocuteur, tous les autres navires de la Compagnie transatlantique sont vraiment superbes.

Voilà qui était consolant pour nous! Malgré le beau temps, nous fûmes donc affligés d'un roulis violent et continuel; — ce qui n'empêcha pas un vieux Marseillais, loup de mer s'il en fût, de s'écrier avec conviction précisément à un moment où la moitié des passagers avaient la tête en bas et les jambes en l'air :

— Il n'y a point de *roulisse*; c'est *seulemain* du *balincemain!*

Je m'habitue assez promptement au mouvement de la mer; ce n'est guère que pendant les deux ou trois premiers jours de la traversée que j'éprouve un malaise et que l'estomac refuse à peu près tout service.

Le soir de notre embarquement, j'entendis sonner le thé et je descendis au salon, pour essayer d'en prendre une tasse. Je l'absorbai consciencieusement, non par goût, mais parce que j'espérais rendre à mon estomac son habituelle élasticité.

Hélas! le thé avait la plus détestable saveur, et nous maudissions en chœur cette horrible mer qui dénature à plaisir les plus robustes appétits et les meilleurs comestibles, lorsque le maître d'hôtel, interpellé par moi, reconnut, après réflexion, qu'il s'était trompé de robinet : le thé était à l'eau de mer!...

Une des calamités de la vie à bord, c'est l'obligation où

l'on se trouve de vivre constamment en commun avec les gens les plus... communs quelquefois, sans parler des amateurs de piano et des enfants qui criaillent, qui larmoient et qui, par manière de distraction, jettent à la mer les effets des passagers.

Dans presque toutes mes traversées, j'eus beaucoup à souffrir des pianistes d'exportation, et plus d'une fois je me pris à regretter qu'on ne pût les consigner à fond de cale avec les marchandises exportées. — Cette fois, nous possédions à bord une petite vieille, sourde comme un ponton, et qui frappait et refrappait le malheureux clavier du matin au soir avec un lamentable acharnement. Il arrivait que son infirmité l'empêchait de s'apercevoir qu'elle jouât dans deux tons différents en même temps, ce qui n'empêchait pas ses neveux de proclamer tout haut sa musique céleste et son talent divin.

— Voyez comme elle joue, disaient-ils. Eh bien, figurez-vous qu'elle est complétement sourde !

Vingt fois j'eus envie de leur répondre :

— Ah ! messieurs, elle est bien heureuse !

Un jour, à bout de patience, j'allai trouver cette abominable vieille, en lui disant qu'elle nous arrachait l'âme et nous faisait mourir ; elle prit cela pour un compliment.

— Oui, répondit-elle, j'entends bien, vous trouvez cela joli, eh bien ! je vais le recommencer !...

Assurément je n'eusse pas voulu toucher à un de ses cheveux ; mais si la fatalité eût permis qu'elle s'étranglât avec les cordes de son piano, je crois bien que je m'en fusse aisément consolé.

Le 13, nous passions en vue des Açores. Je me levai à trois heures et demie du matin pour les voir. Je ne pus distinguer très-nettement les côtes ; cependant elles me parurent riches et bien cultivées.

Bientôt le thermomètre montait à 30 degrés, et depuis il y resta régulièrement jour et nuit. C'est la continuité de cette chaleur beaucoup plus que sa vivacité qui fatigue tant sous les Tropiques. On transpire sans cesse et l'eau ruisselle incessamment du front, même lorsqu'on ne fait aucun mouvement.

Tous les jours nous menions la même vie.

Lever à neuf heures, déjeuner à neuf heures et demie (beaucoup de mauvais plats à prétentions), étude du point à midi. Conversation et lecture sur le pont, dîner à quatre heures et demie, jeu de dames le soir et musique de la sourde, le soir comme toute la journée.

Parmi les passagers de la *Louisiane* se trouvaient M. Erigoyen, sénateur péruvien, homme d'une rare distinction, et M. de Pardo, ancien ministre des affaires étrangères de la Nouvelle-Grenade, actuellement marchand d'étoffes et de bonneterie. Je dois à ce dernier des renseignements d'un grand intérêt sur la Colombie; quoiqu'il ne parlât que l'espagnol, on peut-être à cause de cela même, nous nous entendions on ne peut mieux.

Rapporter des étoffes de France en Amérique, est chose naturelle, mais des oiseaux, n'est-ce pas bien étrange? C'est cependant ce que faisait le fils de M. de Pardo, qui avait emporté de Paris deux cages de serins en même temps qu'un affreux roquet, dont il comptait faire hommage à sa fiancée, et qu'il traînait partout avec lui. — Mais ne discutons pas les goûts!

Le 20, les premiers oiseaux se montrèrent à l'horizon, et nous saluâmes avec transport ces gentils messagers de la terre.

C'était le jour anniversaire de l'indépendance de la Bolivie, ce qui nous valut un dîner de gala, c'est-à-dire une addition au dessert de nougats et de dragées à pé-

tard, — ce qui constitue, à bord des navires transatlantiques, le *nec plus ultrà* du *gaudeamus*. — Aussi, à la fin du repas, grâce à un surcroît de vins français, les passagers étaient-ils unanimes à célébrer les mérites de Bolivar.

Voilà tout ce que je peux raconter de notre traversée.

« Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! » Ne pourrait-on dire aussi : « Heureux les passagers dont la traversée est monotone ! »

Le 21 mars, nous arrivons à la Martinique et nous jetons l'ancre en face de Fort-de-France, mais trop tard pour y descendre, d'autant plus qu'avant d'atteindre la ville, de l'endroit où nous sommes, il faudrait traverser la campagne, et que les trigonocéphales y pullulent pendant la nuit. Heureusement, nous avions toute la journée du lendemain pour visiter l'île, car le chargement du charbon à bord ne demande pas moins de vingt-quatre heures.

Cette opération est assez curieuse. Trois cents nègres et négresses, presque nus, ayant chacun une pipe à la bouche et un panier de charbon sur la tête, se placent en rang les uns derrière les autres et portent leur fardeau de l'entrepôt dans l'avaloir de la machine, puis reviennent se recharger en formant ainsi un grand cercle non interrompu.

La nuit, à la lueur des torches, cette noria vivante présente, dans sa régularité mécanique, un spectacle qui a quelque chose de fantastique.

Dès que le jour reparut, nous nous empressâmes d'aller voir M. de Laplain, gouverneur général de la Martinique, qui nous reçut de la manière la plus flatteuse et la plus aimable. — Loin de la France, on est toujours heureux de trouver une main amie : mais on est deux

fois heureux de rencontrer un homme tel que M. de Laplain, et on ne l'oublie jamais.

L'hôtel du Gouvernement est construit en bois, mais ses dimensions sont très-considérables; il renferme des salles spacieuses et une belle galerie de bal donnant par des cloisons à claire-voie sur de vastes couloirs, le tout soigneusement aéré par des jalousies dont les ouvertures horizontales ne laissent point passer les rayons du soleil.

Le jardin est arrangé avec beaucoup de goût et renferme les plantes les plus rares. Je citerai particulièrement des bananiers éventails et une allée entièrement recouverte d'un épais berceau de fleurs rouges qui pendent comme des grappes de raisin sur la tête des promeneurs.

Pendant notre visite, M. de Laplain eut la bonté de nous faire seller des chevaux, puis il mit à notre disposition trois brigadiers de gendarmerie pour nous escorter et nous guider dans une excursion à l'intérieur de l'île.

Fort-de-France est une petite ville sans prétention et bâtie sur un terrain plat; cependant elle est agréable et bien tenue. Les rues sont disposées à angle droit, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, les persiennes remplacent partout les fenêtres, et de tous côtés des courants d'eau limpide coulent dans de petits canaux. Enfin des choux palmites au tronc mince et élancé, semés çà et là, achèvent de donner à cette coquette cité une physionomie assez originale.

De jolis sentiers permettent de gagner la campagne.

Le pays est très-accidenté; tantôt on traverse des champs cultivés ou des gorges de montagne boisées, tantôt on longe des précipices et on traverse d'étroits ravins. Chaque détour du chemin découvre alternative-

ment au regard la mer, la ville ou les bois se déroulant comme des tableaux de diorama.

Enfin, partout des torrents sillonnent la campagne, et des sources, suintant de tous côtés, fertilisent jusqu'aux rochers.

On trouve dans les Alpes, aux Pyrénées et dans le Liban, les paysages les plus pittoresques, au Brésil la plus magnifique végétation tropicale, mais la Martinique seule réunit le gracieux et le sauvage ; on y voit toutes les plantes des pays chauds répandues sur un terrain aussi accidenté que celui de la Suisse.

Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est la quantité prodigieuse d'arbres fruitiers que l'on rencontre dans les forêts ; aussi les chemins sont-ils jonchés de mangues dorées, de sapontis, de bananes, de goyaves, d'oranges, d'avocats, d'ananas et d'abricots de la grosseur d'un œuf d'autruche.

C'est un véritable paradis terrestre. Malheureusement les indigènes n'en jouissent guère, car ils préfèrent vivre dans les villes, afin d'y gagner plus d'argent. Ils m'ont rappelé les femmes bretonnes qui vendent leur magnifique chevelure et s'achètent un méchant foulard bariolé avec le prix qu'elles en retirent.

Ainsi va le monde, et bien des gens donneraient, comme le Chinois de Nadaud, tout ce qu'ils ont pour ce qu'ils n'ont pas, quand même ils posséderaient le monde entier.

Vers la fin de notre promenade, nous visitâmes la belle ferme de M. Didier, un de nos riches colons.

En considérant sans doute notre air misérable, il nous offrit de prendre chacun un bain ferrugineux en manière de partie de plaisir, ce qui d'ailleurs nous fit beaucoup de bien et développa notre appétit autant qu'il était néces-

saire pour l'excellent dîner que le gouverneur nous offrit à notre retour.

Vers dix heures, je revins coucher à bord de la *Louisiane*, mais avant de rentrer dans ma cabine je me promenai quelques instants sur le pont.

En ce moment des nègres manœuvraient un cabestan sur un bateau voisin, et pour s'encourager ils chantaient, avec une mesure frappante, un air respirant, de même que tous leurs chants, une sorte de mélancolie vague qui ne manque pas de charme.

Ces nègres paraissent gémir de l'infériorité de race qui pèse sur eux ; leur musique a quelque chose de plaintif, mais de résigné ; c'est comme un long gémissement.

Bientôt ils s'éloignèrent et les chants se perdirent peu à peu dans l'éloignement. Rien ne troublait plus le silence de la nuit, et cependant je restais sur le pont, regardant les rives de cette île enchantée, éclairée par une lune splendide, éprouvant une tristesse dont je ne pouvais me rendre compte et que je cherche encore en vain à m'expliquer.

Était-ce le sentiment de mon isolement au milieu des mers, ou bien celui dont parle Chateaubriand lorsqu'il dit que le néant est plus triste que la mort, et que la vue d'une terre qui n'a jamais été habitée est plus triste que celle d'une ruine ?

L'âme reprend sa liberté sous l'influence de certaines manifestations extérieures telles que la musique, la poésie et généralement tout ce qui est noble et élevé.

Sortie du terre à terre qui l'emprisonne, elle reprend connaissance d'elle-même, devenue plus libre, elle se souvient de ce qu'elle a été et a conscience de sa destinée ; alors le sentiment de ce qui lui manque la frappe et devient pour elle une source de profonde tristesse. Voilà pourquoi

les plus beaux passages de poésie, de musique et d'éloquence amènent des larmes à nos yeux.

Mais ces larmes sont accompagnées d'une sorte de jouissance indéfinissable, on pleure et l'on veut encore pleurer; car il y a dans la mélancolie un charme particulier. C'est comme le souvenir et le regret de ce que l'on n'a cependant jamais connu; c'est le vague espoir de ce que l'on n'atteindra peut-être jamais.

Le 23, nous quittions la Martinique, une belle brise nord-est nous fit traverser la mer des Antilles à raison de 14 nœuds à l'heure, et le 26 nous arrivions dès le matin à Santa-Martha, principal port de la Nouvelle-Grenade.

Cette misérable ville est l'endroit le plus affreux que l'on puisse imaginer. Les quelques maisons qui s'y trouvaient jadis ont été détruites par la révolution et le siége de 1860; aujourd'hui il n'y reste que des ruines, c'est d'un aspect navrant.

En revanche il y fait une chaleur épouvantable et le thermomètre n'y descend jamais au-dessous de 33°.

Une personne obligeante voulant nous faire voir les choses les plus curieuses de la ville, nous mena tout d'abord... au cimetière, et nous montra orgueilleusement une petite statuette, sculptée par un Anglais! C'était le principal monument du pays.

Ensuite elle voulut nous conduire chez un cordonnier français, pensant qu'il nous serait très-agréable de retrouver un compatriote!

Nous eûmes beaucoup de peine à faire comprendre à notre guide, qu'assurément nous appréciions fort cet estimable travailleur, mais que nous n'étions pas précisément venus de Paris pour le voir, et que nous lui préférions la compagnie des indigènes, ce qui parut le flatter infiniment.

Les enfants se promènent nus dans les rues de Santa-

Martha. Cependant la ville a des fashionables dont la mise est plus soignée, et qui se réunissent chaque jour au cercle établi chez l'apothicaire.

Lorsque ce dernier est occupé à quelque opération, il ferme sa boutique et la réunion se fait simplement sur le pas de sa porte.

C'est là que conservateurs et libéraux discutent sans relâche les faits et gestes du gouvernement, et lui attribuent toujours une misère dont leur paresse est la seule cause.

Les environs étant sablonneux et peu productifs, la grande, la seule occupation des gens du pays est de dormir du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin.

Après une promenade faite au grand soleil, nous revînmes à notre auberge décorée du nom de *Posada Magdalena*, où nous habitions une grande salle dont les murs avaient été autrefois peints à la chaux. Les portes et les fenêtres étaient formées de quelques planches mal jointes, et l'ameublement se composait d'une table boiteuse, de deux hamacs et d'une cuvette qui servait alternativement de soupière et de bain de pieds à tous les voyageurs. Toutefois nous ne pouvions pas nous plaindre, car c'était la meilleure chambre de la ville.

La posada Magdalena, de même que toutes celles de la Nouvelle-Grenade, a la forme des anciennes maisons romaines.

Elle est carrée, n'a qu'un rez-de-chaussée et est garnie d'une galerie donnant sur une cour intérieure; seulement celle-ci au lieu d'être ornée d'un jet d'eau parfumée, contient une mare infecte, auprès de laquelle grouillent coqs, poules, canards, singes, ânes, chevaux, chiens, perroquets, porcs, et certains oiseaux-vaches, ainsi appelés à cause de leur beuglement.

Tous ces animaux nous régalaient d'un charivari continuel et insupportable.

Puisque j'ai entrepris de décrire la faune de ces pays, je ne dois pas omettre de citer le *turpial*, charmant oiseau jaune et noir qui malheureusement ne peut vivre qu'à Santa-Martha. Sa voix d'une justesse parfaite a le timbre d'une flûte et ses airs sont tous composés exclusivement avec les notes de l'accord parfait.

Mais comme pour nous rappeler que tout n'est pas poésie en ce monde, tandis que nous écoutions ce doux chant une hideuse et immense tarentule vint grimacer sous nos yeux.

Ces arachnides pullulent à la Nouvelle-Grenade et il est prudent de leur faire la chasse avant de se coucher. Nous passâmes donc la soirée à faire courir de longues bougies près des murs, dans l'espoir de griller dans leurs propres toiles quelques-uns de ces dangereux insectes.

Quant à ces petites créatures de Dieu dont la couleur est rougeâtre et qui vivent de préférence dans les lits, nous avions interrogé avec anxiété une personne du pays afin de savoir s'il y en avait beaucoup, et elle nous avait consolés en répondant avec une gravité triste : « Oh ! non, messieurs, le climat est trop malsain, elles ne peuvent pas vivre ici ! »

Nous nous étendîmes dans nos hamacs sans aucune couverture, ce qui ne nous empêcha pas de ruisseler de transpiration pendant toute la nuit.

Néanmoins ni cette chaleur, ni les cricris, ni les salamandres ne nous auraient empêchés de dormir, si nous n'avions été assaillis en outre par les maringoins, les jejrens et autres moustiques de l'enfer. Pour ma part en poursuivant à outrance un de leurs essaims, je tombai sur une table, je brisai d'un coup de poing un globe de verre

qui me coûta 20 francs et les maudits insectes n'en devinrent que plus féroces.

Enfin pour comble de malheur ce tapage réveilla l'oiseau-vache et toute la basse-cour qui recommencèrent leur vacarme, et j'eus toutes les peines du monde à me rendormir.

Le lendemain notre premier soin fut d'aller acheter des moustiquaires; ensuite nous fîmes une visite au consul de France, M. Garus, qui nous parut douloureusement résigné à son triste sort, et nous fit un portrait peu encourageant des habitants du pays.

Quoique descendant tous des Espagnols, des Indiens et des nègres, ils repoussent ave une égale antipathie ces trois origines et ne veulent être que Grenadiens.

Ces malheureux, ne sachant rien fabriquer, sont obligés de tout faire venir de l'Europe, mais cela ne les empêche pas d'afficher un véritable dédain pour les Européens qu'ils traitent d'esclaves.

En somme ce sont des êtres absolument nuls, mais la providence les a gratifiés par compensation d'un orgueil qui les satisfait sur tous les points.

Ce phénomène cérébral est particulièrement curieux à étudier.

De retour à la posada, nous reçûmes la visite de M. Mier, riche négociant qui nous dit des choses fort intéressantes sur les conservateurs et les libéraux. Quoique franc républicain et dévoué à son pays, — puisqu'il y reste malgré son immense fortune, — il prononça ces remarquables paroles :

— Les gouvernements européens, au lieu de maltraiter les révolutionnaires, devraient les faire voyager dans l'Amérique du Sud : je vous assure qu'ils en reviendraient guéris!

Au lieu de gagner l'Océan Pacifique par l'isthme de Panama, ainsi qu'on le fait habituellement, nous étions décidés à nous y rendre en traversant toute la Nouvelle-Grenade. Il nous fallut donc attendre quelques jours à Santa-Martha le départ du bateau qui devait remonter le rio Magdalena. Ce laps de temps nous suffit pour nous acclimater aux usages de la ville ; c'est dire que nous passions notre journée dans nos hamacs où la lecture me fut d'un grand secours.

La chaleur devint bientôt si considérable qu'il fut impossible de sortir avant le coucher du soleil.

Un soir que je me promenais dans les bosquets environnants, en gravissant un talus, j'entendis près de moi un cliquetis que je reconnus aussitôt pour le grelot d'un serpent à sonnettes ; — car je l'avais déjà entendu au Brésil.

J'étais sans armes d'aucune sorte ; je jugeai donc prudent de battre en retraite ; mais le maudit serpent ne cessait de me suivre, et, à chaque pas que je faisais, il recommençait son effrayant cliquetis ; plus je cherchais à gagner du terrain, plus il redoublait. Ne sachant à quel saint me vouer, je voulus prendre mon mouchoir afin d'étancher la sueur froide qui me perlait sur le visage, je mis la main dans la poche de ma veste, et j'y trouvai..... un trousseau de clés.

C'était là mon serpent à sonnettes ! — Mais voyez combien il est dans la nature de l'homme de passer d'un extrême à l'autre. Je crois bien que si désormais je rencontrais un véritable serpent à sonnettes, je serais capable de le mettre tout bonnement dans ma poche.

Le dimanche 29, nous fûmes sur pied de bon matin ; car la journée devait être bien remplie ; à 8 heures, nous allâmes à l'église, masure décorée du titre de cathédrale,

mais en ce pays les exagérations sont de rigueur. Par exemple ne nous recommanda-t-on pas, lorsque nous verrions le Président Mosquera, de le qualifier dans la conversation « grand général » ou « illustre général » ?

L'intérieur de l'église est surchargé d'ornementations où la saleté le dispute à la dorure. Mais ce qui nous frappa davantage, dans la cathédrale de Santa-Martha, ce furent les vêtements dont sont affublés la Vierge, saint Joseph et l'enfant Jésus. En face du maître-autel, sur une estrade, se trouve une madone vêtue d'une robe de brocart, garnie d'une crinoline phénoménale et d'une queue à désespérer vingt reines ; elle tient à la main un mouchoir de fausse dentelle, un flacon d'odeur, des rubans roses et un grelot en argent pour amuser son divin fils.

Cependant la messe fut chantée avec une simplicité qui rappelait le moyen âge, et j'en eusse été touché si je n'eusse été distrait par un événement imprévu. Tout à coup, au moment de l'élévation, j'entendis un effroyable charivari ! — c'était tout simplement un morceau de musique composé pour la circonstance par le maître de chapelle. Un nègre tapait *de toute sa force* sur une immense grosse caisse, un autre faisait voler à tour de bras une cloche fêlée, enfin deux mulâtres aveugles et grêlés jouaient de la petite clarinette à l'unisson, tandis que l'orgue donnait une polka à l'autre bout de la nef. Ceci dura deux bonnes minutes pour l'édification des fidèles qui se montrèrent parfaitement recueillis. — Un peu blasés sur les délices de Santa-Martha, nous songeâmes au départ. Nous devions remonter la Magdalena, mais comme l'embouchure de ce grand fleuve est encombrée de lagunes, les bateaux d'un fort tonnage ne peuvent dépasser un village nommé Baranquilla, situé à trente lieues en amont de Santa-Martha, et il est nécessaire de gagner cet

endroit en barque. En conséquence nous prîmes, avec M. de Pardo et ses amis, un bateau de pêcheurs appelé *bongo*, dans lequel nous n'avions pour nous abriter tous les neuf qu'une dunette de six pieds carrés, et si basse que l'on ne pouvait y entrer qu'en rampant! Le patron, qui se donnait le titre de capitaine et que nous appelions amiral, promit de nous conduire à destination en vingt-quatre heures, ce qui nous détermina à le prendre. A midi nous nous empilâmes sur le *bongo* avec onze hommes d'équipage. Il nous fallut d'abord subir six heures de mer par un soleil insupportable, et poussés seulement par un vent incertain; mais lorsque nous entrâmes dans la lagune, le voyage, quoique toujours fort pénible, devint du moins très-curieux. Les rives étaient continuellement bordées par de verts balisiers aux larges feuilles pagayées, ou par des mangliers, dont les racines s'avançaient en arcades au-dessus de l'eau. Comme le canal était trop étroit pour qu'on pût se servir de la voile ou même des rames, nous n'avancions que poussés par des perches. Dix nègres entièrement nus, placés par moitié sur les deux bords du *bongo*, accomplissaient cette opération avec une régularité mathématique, et l'accompagnaient d'un hurlement sur une note élevée.

Ce spectacle, éclairé par une lune magnifique, ne manquait pas de pittoresque.

Vers minuit, craignant la fraîcheur et épuisés de fatigue, nous entrâmes tous dans la boîte décorée du nom de dunette et nous nous étendîmes sur des nattes que nous avions prudemment achetées en quittant Santa-Martha; de la sorte, la dureté et la malpropreté du parquet furent un peu atténuées. On me donna par politesse une place en long où j'aurais pu, à la rigueur, me retourner suffisamment, mais, par malheur, mes voisins s'étant couchés

en travers, je me trouvai entouré de pieds de tous les côtés ! De plus, au milieu de la nuit, la chaleur et les moustiques aidant, chacun commença à gesticuler, l'un mit ses jambes sur ma tête, un second sur ma poitrine, un troisième les entre-croisa amicalement avec les miennes. Enfin je faillis étouffer.

Mais ce qui me fit le plus souffrir, ce fut la chaleur jointe aux moustiques ! Jusque-là j'avais un peu plaisanté Blin de Bourdon sur les piqûres dont il se plaignait beaucoup, car je n'en avais été que fort peu incommodé. Peut-être les maringoins me trouvaient-ils trop maigre, toujours est-il qu'une bonne partie de mon épiderme était encore intacte. Hélas ! je fis cette nuit-là un cruel apprentissage ! Piqué, dévoré, harcelé de toutes parts, mon sang s'empoisonnait et me donnait la fièvre, c'était à devenir fou ! Je compris alors ce que j'avais lu dans plusieurs ouvrages et que je croyais exagéré : « Les privations, la chaleur, les maladies, les chances de rencontrer des bêtes féroces ou la mort, tout cela n'est rien comparativement aux moustiques ! » Je compris aussi ce que m'avait dit un habitant de Santa-Martha : « Lorsque vous aurez été à Baranquilla, vous aurez au moins trois années de purgatoire de moins à faire ! »

Les anciens ont parlé du supplice de Tantale, cela prouve qu'ils ne connaissaient pas les maringoins ! N'est-ce pas le plus affreux des supplices que d'être *réveillé à chaque seconde* par une piqûre aiguë, lorsqu'on est accablé de fatigue et de sommeil ?

Le matin, nous étions dans un état tellement pitoyable que si les moustiques eussent été des hommes, nous nous fussions rendus à merci, et peut-être auraient-ils eu pitié de nous ! mais, au contraire, le soleil vint augmenter nos tourments et nous dûmes passer encore toute la journée

sur cet horrible *bongo*, malgré la promesse de l'amiral que personne ne songea même à rappeler; un engagement est si peu de chose à la Nouvelle-Grenade!

Cependant notre journée ne fut point perdue; la lagune se resserra peu à peu, et les arbres qui la bordaient nous donnèrent une ombre délicieuse. Nous entendions continuellement, au-dessus de nos têtes, les cris d'une multitude de singes, et nous les voyions sauter d'arbre en arbre ou se suspendre par la queue aux branches des cocotiers. Il y avait aussi beaucoup d'iguanes, et Blin en tua plusieurs, ce qui demandait une adresse remarquable, car il fallait tirer à balle, tandis que le bateau continuait sa marche.

Les iguanes sont des sauriens de la forme de nos lézards et d'un mètre et demi de long. Leur queue ronde, écailleuse et prolongée, leur permet de s'entortiller partout, et les fait prendre de loin pour des serpents.

Enfin à onze heures du soir, nous arrivions à Baranquilla et nous nous installions de suite sur le bateau à vapeur qui allait remonter la Magdalena et qui se nommait *le Vingochéa*.

Ce bateau, qui ressemble un peu aux bains Vigier, possède trois étages composés de simples plates-formes, sans aucune cloison, et ouvertes à tous les vents. Au rez-de-chaussée se fait le service de la machine, de la boucherie et de la cuisine; le premier étage est réservé aux passagers, et le second à la direction du bâtiment.

L'étage des voyageurs renferme cependant deux cabines intitulées : l'une *cuarto de las senoras*, et l'autre *cuarto de los senores;* mais ces petites chambres de cinq pieds cubes ne sont que des lavoirs communs où l'on peut à peine entasser ses sacs de nuit.

Les voyageurs couchent en plein air sur le pont; tou-

BORDS DE LA MAGDALENA

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

tefois l'administration *veut bien*, depuis quelque temps, distribuer des lits de sangle, mais sans aucun accessoire, des orte qu'en s'aventurant dans ces parages il faut avoir soin d'emporter avec soi des draps, oreillers, serviettes, et toutes les choses dont on peut avoir besoin.

Ne sachant pas cela, nous n'avions aucun de ces objets, et nous dûmes nous contenter de simples nattes étendues sur les sangles.

Ces lits étaient durs, mais propres et frais, et ils avaient surtout l'avantage d'être faits promptement, ce qui n'était pas à dédaigner dans un pays comme la Nouvelle-Grenade, où il faut tout faire soi-même.

Malheureusement là ne se bornait pas notre peine, car, pour avoir quelque chance de dormir sur la Magdalena, il faut s'entourer de moustiquaires, opération difficile lorsqu'on en a pas l'habitude. N'ayant ni cordes, ni bâtons, ni crochets, plongés dans une obscurité complète, et ne sachant pas l'espagnol, nous étions excessivement embarrassés.

La première nuit surtout, ne parvenant pas à nous faire comprendre, nous fûmes obligés de chercher, dans le dictionnaire, les mots exprimant les objets dont nous avions besoin, afin de les demander au *senor contador* qui nous les accordait comme une faveur insigne.

Malgré tout, nous finîmes par suspendre, attacher, fixer et border nos moustiquaires, et nous pûmes enfin jouir en paix du fruit de nos travaux ; mais ce qu'il y avait d'affligeant, c'est que nous devions recommencer chaque soir la même opération.

Le 31, on ne partit pas encore; mais comme le thermomètre s'élevait à quarante et un degrés centigrades à l'ombre, il nous fut impossible de sortir avant le soir.

A dater de ce jour, nous dûmes supprimer tous nos

vêtements, même la chemise, ne conservant qu'un caleçon et un gilet de flanelle, indispensables pour absorber la transpiration qui nous inondait. Le moindre mouvement nous causait de telles fatigues que nous ne tournions jamais la tête sans avoir mûrement calculé jusqu'à quel point ce pouvait être nécessaire.

Vers dix heures, on servit un déjeuner composé de vingt-quatre plats dont pas un n'était mangeable, mais tant qu'ils ne furent pas tous servis, aucun Grenadien ne voulut s'asseoir.

Pour cette fois je fais grâce au lecteur de la description du menu, toutefois, je veux profiter de la circonstance pour flétrir les manières peu raffinées des Grenadiens. On voit des généraux, des diplomates, des gens distingués par leur position ou leur fortune, manger de la viande avec les doigts, s'essuyer la bouche à la nappe, verser des œufs dans leur verre, se servir de leur fourchette comme de lime à ongles et cracher des gorgées d'eau sale bruyamment et le plus loin possible. A propos d'eau, une chose singulière que j'avais déjà remarquée au Brésil, et qui est encore plus frappante à la Nouvelle-Grenade, c'est la peine énorme qu'il faut se donner pour en obtenir.

D'abord il est impossible d'avoir une carafe près de soi; dans les meilleures maisons même, il n'y en a qu'une pour tout le monde.

Chaque fois que l'on veut boire, il faut crier : « Joseph! Joseph!... Joseph! damé del aguà. »

Là-bas, tous les hommes s'appellent Joseph et les femmes Maria, de sorte que pour appeler une personne que l'on ne connaît pas, il suffit de prononcer un de ces deux noms et on est certain de la voir arriver bientôt. Avec un peu de patience on parvient donc à se procurer un verre d'eau, mais si l'on en demande un second, cela

paraît étonnant et au troisième l'hilarité devient générale, ce qui tient à la sobriété phénoménale des Grenadiens qui, malgré l'extrême chaleur, ne boivent généralement qu'à la fin des repas. Il y avait sur le Vingochéa un Joseph spécialement chargé des fonctions d'échanson ; or, quand on lui demandait de remplir son office, il ouvrait une bouche d'idiot, éclatait de rire et répétait sans cesse : « Ah!... del âguà... del âguà... del âguà... hê-ê-ê-ê ! » Avouerai-je que j'avais joui si souvent du triste spectacle de cette bouche ouverte et édentée que je ne pus résister au désir de la croquer et de la joindre à ma collection de vues de la Nouvelle-Grenade?

Lorsque le soleil fut devenu moins ardent, nous allâmes visiter Baranquilla, gros bourg qu'on nous avait beaucoup vanté et qui n'offre aucun intérêt.

Le 1er août, nous partons avant l'aube et nous nous enfonçons rapidement dans l'intérieur de la Nouvelle-Grenade. Notre intention est de remonter la Magdalena jusqu'au point le plus rapproché de Bogota, ce qui exige environ dix jours d'une navigation pénible, mais nous fait connaître un des fleuves les plus curieux du monde. Sa largeur est si grande, que si l'on se tenait toujours au milieu de son cours, on en distinguerait à peine les rives ; heureusement, pour éviter la force du courant, on passait constamment d'un bord à l'autre, ce qui nous permettait de bien voir le paysage.

Afin de jouir tout à mon aise du panorama qui se déroulait devant nos yeux, je m'installais dès le matin à l'avant du bateau de la façon la plus confortable.

Après avoir posé près de moi ma lorgnette, mon revolver, mon fusil, des cartouches, des livres, des albums, et tous les objets dont je pouvais avoir besoin, j'attendais les changements de vues en étudiant l'espagnol, ne me

dérangeant que pour décocher un coup de fusil à quelque bête sauvage.

La Magdalena coule sur une longueur de 400 lieues au milieu d'une immense forêt vierge. Un fouillis de plantes bizarres garnissent ses berges et descendent jusque dans l'eau, de gracieux arbustes, des lataniers, des balisiers, ou des platanillos aux larges feuilles se détachent avec élégance sur le fond sévère formé par les acajous et les palissandres. Des plantes grimpantes enlacent et étouffent de grands arbres en couvrant leurs sommets d'une rosée de fleurs, puis retombent en grappes qui ondulent au moindre vent.

Les vieux troncs eux-mêmes disparaissent sous les orchidées, et des palmiers gigantesques s'élèvent jusqu'au ciel.

On voit aussi quelques lianes blanches, mais elles sont moins nombreuses qu'au Brésil. Tous les animaux imaginables habitent ces forêts ; des colibris et des oiseaux de toutes couleurs voltigent de tous côtés. Une quantité de hérons, blancs comme la neige, restent plantés sans défiance aux bords du fleuve pendant des heures entières, et leurs longues jambes d'échassiers, jointes à leur immobilité, leur donnent un aspect étrange. De loin en loin des troupes de perroquets bleus ou rouges s'envolent en jacassant. Des singes grognent au fond du bois et l'on aperçoit de temps à autre des serpents se jouant au soleil ou s'enlaçant aux branches.

On entend quelquefois le soir les hurlements des chacals, des tigres et des jaguars auxquels se mêlent aussi les rugissements des lions, quoique les géographes ne leur aient point permis d'habiter cette partie du monde.

Un jour Blin, s'apprêtant à tirer un iguane, se trouva tout à coup face à face avec un beau tigre. Il le coucha

aussitôt en joue et il le tenait au bout de son fusil, lorsque malheureusement la capsule rata; contre-temps déplorable pour un aussi grand chasseur et dont il ne se consolera jamais!

L'animal le plus curieux et le plus répandu aux bords de la Magdalena, c'est le caïman. Sur chaque banc de sable, on en voit des troupes de cinquante et soixante se chauffant au soleil et dormant la gueule ouverte pendant les moments les plus chauds de la journée.

Ces animaux ont près de trois mètres de long, dont le tiers en gueule et ressemblent ainsi à d'inertes blocs de pierre; lorsqu'ils nagent, ils font absolument l'effet de troncs d'arbres flottant sur l'eau.

Nous passions la moitié de notre temps à l'affût de ces horribles monstres et dès que nous les apercevions, nous leur tirions force coups de fusil et de revolver; les uns pirouettaient dans l'eau avec une rapidité étonnante, les autres tombaient morts sur la plage.

Nous aurions voulu descendre sur un de ces bancs de sable afin d'y continuer cette chasse dans de meilleures conditions; mais le vapeur ne pouvait attendre, ce qui fut peut-être très-heureux pour nous, car les caïmans qu'on approche de trop près donnent à l'imprudent un coup de queue qui le jette à l'eau où ils le saisissent et le dévorent.

Ce qu'il y a de singulier chez ces féroces animaux, c'est qu'ils restent pendant des heures entières immobiles et la gueule ouverte, dans une sorte d'extase béate. Confiants dans la fétidité qu'exhalent leurs avaloirs, ils les tiennent patiemment ouverts, afin d'y attirer les maringoins. Les moustiques, croyant avoir affaire à des chairs en putréfaction, se précipitent dans le piége. Dès que le caïman sent son entonnoir suffisamment garni, il le re-

ferme, triturant et avalant du même coup des milliers de maringoins.

Il y aurait ingratitude de ma part à ne point parler des scorpions; car un de ces animaux avait poussé l'affection pour moi jusqu'à se faufiler dans une de mes poches. Ces venimeux insectes, dont la piqûre est souvent mortelle, sont malheureusement très-nombreux à la Nouvelle-Grenade, et il en pénétrait un certain nombre dans notre bateau chaque fois qu'il s'arrêtait pour renouveler sa provision de bois, ce qui avait lieu deux ou trois fois par jour.

Ces stations durant une ou deux heures, nous en profitions toujours, Blin et moi, pour aller chasser dans la forêt en nous faisant accompagner de Fox, grand chien appartenant au capitaine qui, lui, passait toutes ses journées à dormir sur un bon lit de sangle, ne s'occupant pas plus du *Vingochéa* que s'il n'en eût jamais été chargé.

Or, un jour, étant partis pour une de ces excursions, et après avoir couru fort longtemps au milieu d'une forêt de balisiers, afin d'atteindre des singes qui grognaient partout et que l'on ne voyait nulle part, nous nous perdîmes complétement. Quelles horribles anxiétés!

Nous errions depuis longtemps, lorsque nous entendîmes le sifflet du *Vingochéa*.

N'était-ce qu'un premier avertissement?

N'était-ce pas plutôt le signal du départ?

Nous étions véritablement affolés par l'inquiétude. Ce sifflet strident partout ailleurs nous eût tirés d'embarras; mais les masses opaques de la forêt vierge brisaient le son si capricieusement qu'il nous était impossible d'en percevoir la direction.

Quant au chien, ayant été le premier à s'égarer, il ne nous était d'aucune ressource.

Cependant nous étions obligés de marcher le plus vite possible, sans avoir même le temps de regarder où nous mettions les pieds, au risque à chaque pas d'écraser un serpent caché sous les feuilles au milieu desquelles nous pataugions.

Ce danger était en réalité le plus effrayant ; car il eût été certainement mortel ; mais nous ne pensions qu'au *Vingochéa*.

A présent que je sais quelle quantité de reptiles de toute nature peuplent ces parages, je crois que nous eûmes un bonheur incomparable de n'en rencontrer aucun ce jour-là.

Toutefois la nuit approchait, et nous ne voyions rien, absolument rien que des balisiers dont la hauteur était si grande et les feuilles si larges qu'ils nous cachaient même le soleil ! En ce moment, j'aurais donné tout au monde pour une boussole, et je maudissais mille fois ma négligence de ne pas en avoir apporté une de Paris, suivant ma prudente intention.

Nous marchions ainsi depuis plusieurs heures sans savoir où nous allions, lorsque enfin nous entendîmes de nouveaux coups de sifflet qui prouvèrent que nous nous étions rapprochés de la Magdalena, et qui cette fois nous mirent définitivement sur le bon chemin.

Bientôt, en effet, nous retrouvions le fleuve, et dès lors il devint facile en longeant la rive et en se suspendant aux branches d'atteindre le *Vingochéa*.

En réalité, c'était Fox qui nous avait sauvés, quoique bien indirectement. En effet, si nous eussions été seuls, personne ne se fût occupé de notre absence ; mais le capitaine, ne voyant pas à son réveil son chien près de lui, remuant la queue et le regardant dans le blanc des yeux, s'en inquiéta vivement, s'enquit de ce qui était arrivé et nous attendit.

On ne s'arrêtait pas toujours en pleine forêt. Quelquefois le chantier se trouvait près d'un hameau, que nous ne manquions pas d'aller visiter.

Ces petits villages, situés à des distances immenses les uns des autres et reliés seulement par le fleuve, sont habités par des Chollos, — métis d'Indiens sauvages et de nègres.

Les Chollos sont chrétiens, doux et inoffensifs; leur costume se compose simplement d'une ceinture de toile pour les hommes et d'une pagne pour les femmes. Leurs cabanes sont assez gentilles, les murs sont construits en bambou à claire-voie et les toits en feuilles de bananiers ou de platanilles.

Quant à leur cuisine elle est aussi simple que curieuse. Les vases sont remplacés par des calebasses de toutes grandeurs, les plats par des feuilles de balisiers, les verres par des noix de cocos et les écailles de tortues servent de lampes, récipients d'huile, etc. On voit toujours dans un coin un singe faisant des niches à un perroquet et des régimes de bananes suspendus au plafond.

Les femmes et les filles passent leur vie dans ces cabanes, occupées à la préparation des repas.

L'une écrase du maïs entre deux pierres, l'autre fait du chocolat, une troisième fait rôtir des bananes, la quatrième découpe un poisson avec une longue lame à laquelle elle ose à peine toucher.

Ces indiens possèdent ordinairement deux cabanes, l'une sert de cuisine, l'autre de chambre à coucher et de salon. D'ailleurs les toits étant fort avancés afin de préserver du soleil, c'est surtout sous cette espèce de verandah que se font les conversations ou les concerts de guitare. En somme, ces gens-là sont heureux ou du moins le paraissent. Dieu leur a tout donné, ils trouvent sous la

main du manioc, de l'yuca et des bananes qui renaissent d'eux-mêmes sans nécessiter d'autre travail que celui de les récolter; de plus, rien ne leur est plus facile que de planter des orangers, des cocotiers, des ananas, des goyaviers et des cacaotiers qui leur permettent de joindre l'agréable à l'utile. J'ai vu l'une de ces habitations dans tous ses détails, c'était un vrai paradis terrestre. La famille vivait paisiblement, sans soucis; la maison renfermait tous les objets dont on pouvait avoir besoin, la forêt voisine donnait le bois, l'ombre et la chasse, la Magdalena la pêche, enfin le parc était plein de fleurs, et des fruits de mille natures jonchaient la terre! Tout respirait la richesse et la plus grande de toutes, celle qui consiste dans la satisfaction complète et sans efforts de tous les besoins.

Néanmoins c'est cette abondance même qui fait la pauvreté du pays; cela paraît paradoxal, cependant rien n'est plus vrai et même naturel. En effet, que l'on demande à un riche Européen possédant 10,000 francs de rente de venir labourer un champ, je dirai plus, de labourer *le sien*; il le refusera absolument, à moins, qu'on ne lui paye une somme en rapport avec sa fortune et non proportionnée à son simple travail. Eh bien! c'est justement ce qui arrive à la Nouvelle-Grenade et dans tous les misérables pays qui ont le malheur d'être riches. Les habitants, ayant ce qui leur est nécessaire, ne demandent rien de plus et ne veulent pas travailler.

En résumé, les bords de la Magdalena sont d'une richesse et d'une magnificence incomparables, mais il y a un terrible revers à cette médaille — c'est qu'ils passent pour l'endroit le plus malsain du monde entier!

Les Chollos nègres ont seuls pu s'y acclimater. Outre la dyssenterie, un amateur trouverait à y étudier les fièvres

jaune, tierce, quarte, intermittente, pernicieuse, foudroyante, etc. Aussi ne s'aborde-t-on dans ces parages, qu'armé d'une bouteille de quinine que l'on s'offre en guise de tabatière; et quand on vous souhaite le bonjour, on vous demande : « *Comment va votre fièvre ?* »

Ces divers fléaux sévissent d'une manière si régulière sur la Magdalena, que les Bogotiens ne se résolvent à la parcourir qu'à la dernière extrémité et font toujours leurs testaments avant de partir.

Certains affluents de ce fleuve charrient beaucoup d'or, mais personne n'ose l'exploiter. Cependant une vingtaine d'Européens, ayant tenté l'aventure, y sont tous morts; je ne sais plus qui disait que c'était certainement pour décourager ceux qui auraient été tentés de leur faire concurrence.

Quant à nous, il ne nous advint aucun accident et notre santé demeura aussi florissante que partout ailleurs.

Une autre chose fort dangereuse dans la Magdalena, ce sont les nombreux bancs de sable qu'on rencontre de tous côtés et qu'il est inutile de draguer à cause de leur déplacement continuel.

Lorsqu'on échoue on est obligé de rester à la même place jusqu'à ce que l'eau ait remonté ou que le sable ait descendu, ce qui peut durer un mois.

Cependant nous avions eu assez de bonheur jusqu'à Nari, charmant petit village, gracieusement appuyé sur une colline boisée; mais arrivé là le navire effleura un banc de sable, qui sans nous faire échouer, barrait complétement le passage. En vain le pilote en chercha un autre dans tous les sens, ce fut sans le moindre succès, et l'eau baissait de plus en plus !

Peu s'en fallut alors que le capitaine ne se décidât à stoper jusqu'à la prochaine crue; pour notre part nous

nous en serions aisément consolés en chassant le caïman ; mais Pardo, le chapelier, était fiancé à la plus jolie fille de Bogota — du moins à ce qu'il disait — et il était très-pressé d'arriver; en conséquence il fit décharger à Nari une forte quantité de ballots, et dès lors le *Vingochéa*, sur les ailes de l'amour, franchit triomphalement tous les obstacles.

Les choses allèrent donc pour le mieux, et le 9 on complimenta le capitaine, d'avoir mené à si bonne fin un voyage qui avait nécessité de sa part une habileté d'autant plus grande qu'il en avait fait preuve en dormant; puis on profita de la circonstance pour se décharger force coups de poings dans le dos; car c'est ainsi que les Grenadiens se témoignent leurs sentiments les plus affectueux; lorsque tout à coup on se trouva au milieu d'un courant excessivement rapide dont on ignorait l'existence. Le capitaine dut cette fois s'éveiller et même se lever ! mais déjà le *Vingochéa* était emporté avec violence et allait être jeté sur la berge voisine. Voyant ce qui se passait, je n'eus que le temps de m'accroupir pour éviter la force du choc. Par bonheur le bateau ne fut pas brisé, grâce à la nature du terrain qu'il toucha, mais il talonnait beaucoup, sa machine n'étant pas assez puissante pour le faire avancer.

En effet, il lui fallait marcher aussi vite que le courant pour ne pas être entraîné à la dérive. C'était une chose curieuse de voir les efforts qu'il était obligé de faire pour conquérir son immobilité.

Le capitaine plus réveillé que jamais, ordonna de chauffer de plus en plus et bientôt on obtint le maximum de pression sans gagner un pouce de terrain. Il fallut chauffer davantage, ce qui devenait très-dangereux, et j'avoue qu'en cette circonstance, Blin et moi, peu confiants dans les machines grenadiennes, nous nous mîmes derrière un tas de

bûches, espérant qu'elles nous protégeraient contre une explosion imminente.

La machine grondait toujours, et par moments on gagnait quelques mètres, puis on était aussitôt repoussé. On fut même une seconde fois entraîné vers la rive opposée, et nous étions décidés, si un nouveau choc se produisait, à escalader immédiatement la berge, laissant le *Vingochéa* libre de se briser, de sauter ou de faire ce que bon lui semblerait. De là nous aurions pu atteindre un village voisin et nous rendre ensuite à mule jusqu'à Hunda, qui n'était plus fort éloigné; mais un dernier effort nous fit triompher! On prit le courant obliquement et on finit par le remonter.

Nos Grenadiens poussèrent alors des cris frénétiques et se donnèrent de nouveaux coups de poings dans le dos en hurlant : « Viva ! viva Nova Grenada! viva el Vingochéa : C'est Malakoff! oui, nous avons aussi pris notre Malakoff! »

Tout cela dit avec l'accent de la plus juste fierté et de la plus parfaite conviction.

Le même jour nous arrivions à Caracoli, débarcadère servant à la fois de port à Hunda et à Bogota et où devait se terminer notre navigation sur la Magdalena.

A peine débarqués, nous allâmes voir la ville de Hunda, qui est laide, ainsi qu'il convient à toute ville de la Nouvelle-Grenade, mais gentiment assise sur le revers de la Cordillière des Andes orientales. Cette excursion était nécessaire, car, devant partir le lendemain à dos de mules pour Bogota, nous étions obligés de nous procurer des selles — et caramba ! ce n'était pas une petite affaire !

M. de Pardo nous offrit obligeamment sa protection pour nous faciliter cette importante acquisition, et nous allâmes ensemble *faire salon* chez plusieurs marchands de chandelles, revendeurs, épiciers, ferrailleurs, tripiers,

cordonniers, etc., afin d'obtenir d'eux comme une faveur extrême la vente des équipements dont nous avions besoin.

En ce pays, le marchand se considère comme étant dans une position très-supérieure à celle de l'acheteur, et il le traite du haut en bas, parce qu'il est établi et riche, tandis que son client a besoin de lui. A la vérité, il daigne bien *céder* quelques marchandises, mais il croit en cela rendre grand service à l'acheteur. Malheur à qui lui déplaît! il ne peut plus rien en tirer. Aussi faut-il en entrant le saluer respectueusement en l'appelant « senor doctor », tâcher d'obtenir la distinction spéciale d'une poignée de main, et caresser les enfants, le chat, le singe et le perroquet, en ayant bien soin de ne pas prendre le fils de la maison pour le singe ou réciproquement; d'ailleurs le premier se distingue aisément de l'autre par sa nuance plus foncée et par sa repoussante laideur.

En accomplissant toutes ces formalités, on a quelque chance d'avoir une chaise et de pouvoir entrer en matière au bout d'une demi-heure — une heure tout au plus. Qui sait même? peut-être au sortir de la boutique sera-t-on honoré de l'accolade grenadienne et des coups de poing dans le dos! Toutefois je n'en garantis pas la jouissance.

Nous passâmes donc notre soirée à faire connaissance avec la haute société de Hunda, mais on ne put trouver dans toute la ville qu'une vieille selle qu'on nous loua vingt francs pour quatre jours.

Cette pauvreté est d'autant plus triste pour le pays que Hunda est le seul endroit un peu important qui soit sur la route de la capitale.

A minuit, il nous fallut revenir à pied à Caracoli, au risque de nous casser les jambes dans des trous affreux,

et le lendemain nous nous levâmes de bonne heure, afin d'organiser notre départ.

Nous étions assez embarrassés, Blin et moi, pour savoir qui de nous deux profiterait de la selle que l'on avait jetée entre nous comme une pomme de discorde. Chacun voulait l'avoir et chacun l'offrait à l'autre. En conséquence nous tirâmes au sort. Je perdis, et je fus obligé de courir au grand soleil, de tous côtés, dans l'espoir d'en découvrir une seconde. Enfin je finis par en trouver une, mais dans un état pitoyable : c'était une simple peau de bœuf sans étrivières, sans mors et sans frein. Je remplaçai ces accessoires par des cordes, et à onze heures on entendait partout le cri du départ : Vamos ! vamos adelante !

Nous formions une véritable caravane, car nous étions accompagnés non-seulement des neuf Bogotiens du *Vingochéa*, mais d'une quantité d'arrieros et de mules chargées des marchandises de Pardo. Les passants, croyant qu'elles nous appartenaient, montraient pour nous une considération à laquelle nous n'avions aucun droit. A la Nouvelle-Grenade, l'estime que l'on a pour les gens est exactement proportionnée à leur fortune; aussi dit-on : un homme de cent mille piastres, de deux cent mille piastres, etc. Avant même de vous connaître, et dans l'espoir de se faire valoir à vos yeux, le Bogotien commence toujours par vous apprendre le prix de sa redingote, de son chapeau, de sa canne, et surtout de sa chaîne de montre. Il ne manquera point de vous dire que son épingle est en platine et que ce métal coûte plus cher que l'or.

Cependant, comme il faut savoir profiter des préjugés favorables, en compensation de ceux qui nuisent injustement, nous défilions, Blin et moi, derrière les ballots

d'autrui avec une dignité aussi majestueuse que si nous en eussions été les heureux propriétaires.

Malheureusement nous avions des mules détestables, c'est une justice à rendre au dueno de las bestias, de sorte que, pour les faire avancer, nous étions forcés de leur casser une foule de bâtons sur le corps, et même sur la tête. Tandis que nous frappions d'une main notre propre mule, nous piquions au moyen d'un roseau pointu celle qui nous précédait, ce qui nuisait à la noblesse de notre maintien, mais avait l'avantage de nous faire gagner du terrain.

Tel était notre équipage quand nous partîmes pour escalader la Cordillière orientale des Andes, au sommet de laquelle se trouve Bogota.

Ce voyage, qui n'est que de trente-cinq lieues, demande quatre jours à cause du mauvais état du chemin, quoique ce soit le meilleur, sinon même le seul de la Nouvelle-Grenade.

Dans les rochers, la route disparaît complétement, et au milieu des forêts on s'est contenté de l'indiquer en brûlant les arbres aux endroits trop touffus ! En outre, elle est presque toujours à pic, parce que les ingénieurs du pays ignorent l'art de tourner les montagnes et ne veulent pas se donner la peine de construire des remblais ou de faire jouer la mine.

Pour éviter un travail un peu difficile, mais fait une fois pour toutes, les Grenadiens s'astreignent, depuis des siècles, à vaincre tous les jours la même difficulté, ce qui demande cent fois plus d'efforts. — Ils n'ont même pas l'intelligence de leur paresse, et ressemblent à cette femme que nous rencontrâmes un peu plus loin, qui avait un jupon tellement recousu, raccommodé et rapiécé de lambeaux d' toffes de toutes grandeurs, qu'il représentait

largement le travail nécessaire pour fabriquer deux robes de dentelles.

Les forêts que l'on traverse sont belles, mais moins que celles de la Magdalena. Cependant la configuration générale du pays est beaucoup plus accidentée et plus pittoresque.

Avant d'arriver aux parties élevées de la Cordillière orientale, on escalade successivement une foule de petits contre-forts, en redescendant chaque fois jusqu'au niveau de la Magdalena. Or, rien n'est plus différent que les terrains situés sur les points élevés et ceux qui sont dans les plaines. Les premiers se nomment terres froides, parce qu'on y jouit d'une température assez fraîche. Les indigènes y vivent au coin du feu ou enveloppés dans de longs punchos de laine. La végétation y est semblable à celle de l'Europe; on y voit les mêmes bosquets, des prairies, des vaches, etc. Tandis que dans les plaines, appelées par opposition terres chaudes, on retrouve la chaleur tropicale, les nègres peu ou point vêtus, les maisons de bambous à claire-voie, entourées de cocotiers, de bananiers, d'aloès, de cactus et de cannes à sucre,— quelquefois des serpents, mais aussi des oiseaux plus variés, plus jolis les uns que les autres.

C'est un spectacle vraiment étrange que celui dont on jouit en passant plusieurs fois dans une même journée de terre chaude en terre froide, car chacun de ces changements transporte comme par enchantement de la zone torride dans un pays tempéré.

Bientôt cependant nous entrâmes définitivement dans la Cordillière proprement dite, et il nous fallut dire adieu pour longtemps à la terre chaude et aux forêts vierges; dès lors plus d'acajou, plus de lianes, plus de balisiers, pas même la chance d'être piqué par un aloès ou un ser-

pent ! En revanche, nous jouissions d'une vue superbe, et nous approchions de Bogota, dont on nous avait beaucoup parlé et que nous avions hâte de visiter.

Le soir de notre première journée nous arrivâmes à Guaduas, vers huit heures, assez fatigués d'avoir battu, traîné et poussé nos mules pendant dix heures. Ce village est mastiquoté comme tous les pueblos de l'Amérique du Sud. — Cabanes de bois recouvertes de lataniers, rues à angle droit, église espagnole ruinée, place centrale pour les courses de taureaux et la critique du gouvernement, aucun lieu de travail, prétention et malpropreté générales.

Notre caravane s'arrêta dans la cour d'une horrible auberge décorée injustement du nom de Fonda. Là, il nous fallut desseller nous-mêmes nos mules, et après un modeste repas, — un de ces repas que l'on offre à Dieu, nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous coucher sur les lits de sangle de couleur douteuse qui nous avaient été préparés dans le dortoir commun.

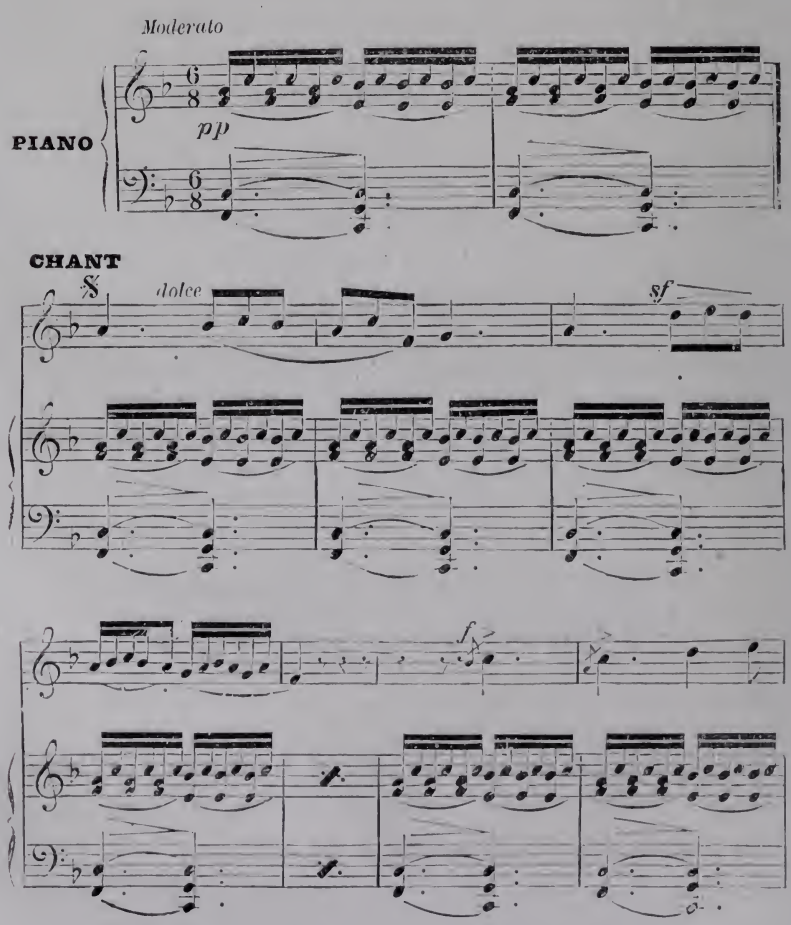
Tandis que nous commencions à nous endormir, des accords de tiplet et un chant mélancolique destiné à quelque belle se firent entendre sous nos fenêtres; — chant simple et vague improvisé sur les deux accords sans cesse répétés et le rhythme que voici :

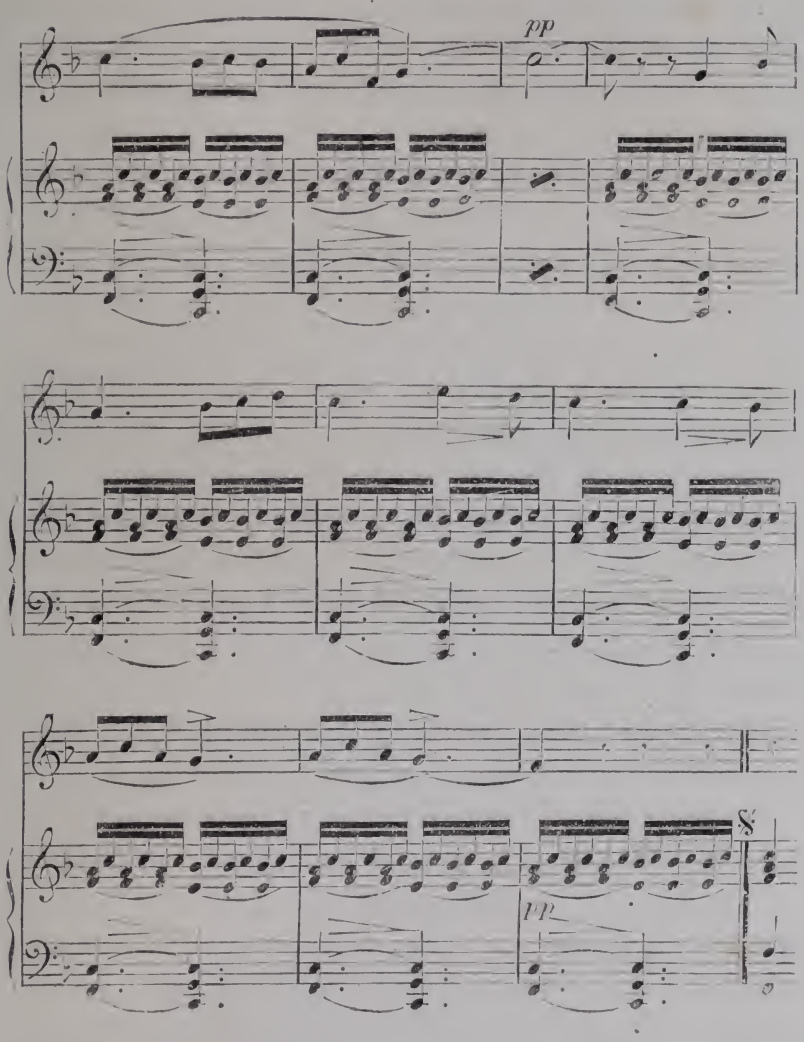
L'air ne pouvait se noter, car il n'était pas nettement dessiné. Peut-on écrire une impression, une pensée fugitive, un soupir, un espoir, un regret !

Oh ! que j'aime la musique vague, elle renferme tout ce que l'imagination veut y trouver.

Voici cependant quelques mesures qui pourront donner une idée de ces chants toujours variés et toujours semblables. Je note ici les phrases qui me viennent à l'esprit au moment où j'écris, mais le lecteur improvisera facilement mille chants sur ces deux accords qui ne doivent jamais changer. L'accompagnement de guitare ci-dessus est le plus avantageux, mais la partie suivante est préférable pour le piano.

AIR INDIEN





Bientôt le sommeil m'enveloppa ou le trouvère s'éloigna, — je ne sais, — mais tout s'affaiblit peu à peu et s'évanouit complétement.

Toutefois, cela ne veut pas dire que tout rentra dans le silence, car mes dix voisins ronflaient avec une énergie désespérante. L'un d'eux surtout, monté d'un nez tromboïdal à membranes minces et parcheminées, produisait

des vibrations semblables à celles d'un roulement de tambour, et je pus constater, en cette circonstance, que la régularité du rhythme ne suffit pas pour produire une impression musicale agréable.

Malgré cela j'étais parvenu à m'endormir tout de bon, lorsque vers une heure du matin mon lit de sangle se cassa et je me réveillai la tête en bas, les jambes en l'air, faisant probablement une figure d'autant plus désespérée, qu'au premier moment je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je voulus me procurer de la lumière, car le dortoir était plongé dans l'obscurité la plus complète, grâce au système de volets massifs employé dans le pays.

Me voilà donc obligé de chercher la fenêtre à tâtons. Par malheur, je me trompe de direction, je renverse un pot à l'eau sur mon voisin et inonde son panama neuf, puis je vais donner un coup de poing sur le nez de l'ex-ministre des affaires étrangères, *el senor* Pardo! De là, reconnaissant mon erreur, je me jette sur son fils, le marchand de chapeaux, qui hurle aussitôt un épouvantable *caramba!* Effrayé de l'accent terrible qu'il prend en cette circonstance, je m'éloigne vivement et je vais m'asseoir sur la tête de l'aubergiste, qui crie : *ûn ládron!* (au voleur, au voleur!) De nouveaux *carambas* retentissent de toutes parts mêlés à des *caras* multipliés.

Ne sachant plus où aller, je marche indistinctement sur les honnêtes gens étendus par terre et dormant paisiblement. Alors l'agitation devient extrême, on accuse le gouvernement et chacun assomme son voisin, le prenant pour le diable en personne.

Cependant les uns allument des bougies, les autres courent à la fenêtre, et tous saisissent des armes, tandis que le dueno de la fonda se précipite chez l'alcade et que les timides se cachent sous leurs couvertures.

Mais la lumière se fait et éclaire un tableau fantastique : mon lit renversé, des figures épouvantées, des cheveux épars, des oreillers disposés en boucliers, des armes de toute nature! Bientôt tout s'explique, les combattants regagnent leurs lits et le reste de la nuit s'écoule sans nouvel incident.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, nous étions en mouvement, car il fallait pousser constamment les arrieros le bâton dans les reins pour les obliger à s'occuper de leurs mules.

A la Nouvelle-Grenade, il n'y a pas d'écurie pour les bêtes de somme, et on ne fait jamais de provisions pour leur nourriture. Lorsqu'elles arrivent le soir, on les conduit tout simplement au potrero le plus voisin, c'est-à-dire dans une grande prairie sans clôture où elles gambadent à leur aise, et on les reprend au lazo quand on en a besoin. Ce système est commode pour tous excepté pour le voyageur, car il fait perdre beaucoup de temps, aussi nous arrivait-il souvent de nous lever à cinq heures et de ne pouvoir partir qu'à neuf ou dix.

Dans cette seconde journée nous vîmes pour la première fois un certain arbre nommé cambuya, qui est certainement ce qu'il y a de plus curieux dans toute la végétation tropicale. Cet arbre, de la grandeur d'un marronnier d'Inde, est d'un rouge écarlate extrêmement vif et produit l'effet le plus étrange que l'on puisse se figurer. Lorsqu'on l'aperçoit dans le lointain, au milieu de la forêt, il ressemble à une tache de sang sur un tapis vert.

Le soir, après dix heures de mule, nous nous arrêtâmes à Villeta, pueblo non moins pitoyable que Guaduas!

Plus je voyageais en ces pays-ci, plus je constatais à quel point il faut distinguer l'Amérique des pays qu'elle renferme. Rien n'est plus beau que ce magnifique conti-

nent et rien n'est plus misérable que les débris de nations qui y végètent! On dirait des chenilles sur des roses.

En arrivant à Villeta nous eûmes beaucoup de peine à découvrir la posada, qui n'est qu'un atroce rendez-vous de muletiers. Cependant, ne pouvant rester toute la nuit à la belle étoile, nous fûmes obligés d'y entrer.

Après avoir dîné avec des bananes cuites sous la cendre, des œufs et de l'eau, nous nous fîmes conduire à la chambre qu'on nous destinait. C'était une écurie en ruine tellement sale qu'on ne savait où poser les pieds, de crainte de se noyer. Cependant, comme j'avais de grandes bottes, je pus impunément traverser les boues et mares qui s'y trouvaient et parvenir jusqu'à un lit qui du moins offrait l'avantage d'une grande solidité ; car il se composait en tout et pour tout d'un treillis de bambous.

Un pareil lit est mille fois plus dur qu'une planche, car les arêtes des bambous vous entrent dans le corps et donnent des courbatures insupportables. Néanmoins, nous nous couchâmes tout habillés et nous passâmes une nuit très-pénible, nous réveillant à chaque instant de plus en plus meurtris et fatigués.

Aussi, dès que le jour parut, nous quittâmes en hâte ce lieu inhospitalier, espérant faire une bonne journée et gagner Facatativa. Malheureusement nos mules n'avançaient guère, et pour les faire marcher un peu, nous en étions réduits à les frapper avec des pointes de fer. A la fin, lassés d'un tel travail, nous fîmes une partie de la route à pied, pour nous reposer les bras. Blin continua cet exercice plus longtemps et arriva une heure avant moi à Los Mansanos, mais il ne nous fut pas possible d'aller plus loin ce jour-là, d'autant que nous étions absolument seuls, qu'il était neuf heures du soir et qu'il y avait là une posada assez convenable dont nous étions bien aises

de profiter. Généralement il faut laisser le moins de chances possibles aux hasards de l'avenir, mais à la Nouvelle-Grenade c'est indispensable. Si l'on trouve de l'eau saumâtre quelque part, il faut se hâter de la boire de crainte de ne plus trouver que du poison un peu plus loin. Si les Bogotiens appliquaient ce principe à leur gouvernement, ils feraient bien, et ils ne troqueraient pas le soliveau contre l'hydre comme cela leur arrive trop souvent.

Le 13, en quelques heures, nous gagnâmes Facatativa, petite ville qui n'offre guère plus d'intérêt que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. A la vérité, la place centrale est fort grande et assez régulière; mais elle a été bâtie par les Espagnols, ainsi que l'église, qui est presque aussi belle qu'une grange française.

L'école n'est pas mal tenue; en entrant dans l'étude nous y admirâmes la sagesse des enfants, car pas un ne sourcilla. Il est juste de dire qu'ils dormaient presque tous.

Les élégants de la Nouvelle-Grenade portent un costume fort curieux, composé d'un chapeau de paille à larges bords, d'une paire de pantalons en caoutchouc blanc extrêmement larges et d'un puncho, pièce d'étoffe *carrée* au milieu de laquelle on a pratiqué une fente qui permet d'y passer la tête. Ce vêtement, rouge, bleu, blanc, noir ou bariolé, leur donne la plysionomie d'un as de carreau. Les femmes mettent une jupe sans crinoline, fort large et traînante; mais ce qui leur donne un cachet tout particulier, c'est la mante, espèce de châle en crêpe noir qu'elles placent avec beaucoup de grâce sur la tête et les épaules, en ayant soin d'en ramener le coin sur la figure. La mante sert à la fois de chapeau, de fichu, de corsage, de pèlerine, de voile et même de masque.

Généralement les Grenadiennes ont le teint olivâtre ou blanc mat, de grands yeux noirs, une chevelure magnifique, enfin des pieds et des mains d'une petitesse remarquable. Quelques-unes sont fort jolies, mais la plupart sont défigurées par leur grande bouche et surtout par une bêtise transcendante!!! Il est impossible d'en tirer autre chose que : *Si, senor! No, senor! Buenos dias!* et *à la disposition de usted!*

Tous ces gens ainsi accoutrés regardaient avec étonnement nos jacquettes parisiennes et ne dissimulaient pas des sourires que nous prenions pour de l'admiration.

Avant d'arriver à Bogota, il nous restait encore à traverser la Savannah, plaine d'une dizaine de lieues de long, dont les Grenadiens ne cessaient de nous rebattre les oreilles depuis un mois, disant que c'était l'endroit le plus beau du monde entier, que tout y était cultivé comme un jardin; qu'on n'y voyait que riches moissons, haciendas modèles, bosquets de fleurs, etc... Lorsque nous traversions un misérable trou, un village abandonné, un chemin atroce, ils ne manquaient jamais de dire : Vous verrez la Savannah ; votre critique est vraie, j'en conviens, mais... vous verrez la Savannah !

En effet, nous vîmes cet Eldorado, mais il ne nous fut pas possible de voir une seule hacienda de bonne apparence, pas un arbre, pas un champ un peu étendu et bien cultivé, si ce n'est quelques carrés de maïs ou de pommes de terre de loin en loin. Pourtant la culture est bien aisée dans cette terre promise ; on n'a besoin d'aucun instrument aratoire ; la charrue est complétement ignorée et l'engrais inutile, car la Savannah est garnie d'une terre végétale excellente qui permettrait plusieurs belles récoltes par an et qui faisait l'admiration de M. de Humbold. Sa position au-dessous de l'équateur, son altitude et

les montagnes qui l'environnent de toutes parts lui donnent une température douce et invariable qui en augmente encore la fertilité ; malheureusement l'incurie des habitants a rendu ce pays aussi pauvre que les rochers les plus sauvages.

Toutefois cette triste réalité ne diminuait en rien la forfanterie des Bogotiens qui nous accompagnaient. Chaque fois qu'ils apercevaient un coin de terre cultivé, un petit pré ou quelques pommes de terre, ils s'écriaient avec enthousiasme : Regardez ! regardez ! hein ! avez-vous vu ? Qu'est-ce que vous pensez de cela ? hein ? Il n'y a rien de mieux en Europe, hein ? n'est-ce pas ?

Il faut vous dire que les Grenadiens abusent de l'interjection hein ! d'une manière désespérante ; mais, en bonne conscience, on ne peut guère leur demander de la supprimer ; non plus que : cara et caramba ! car ce serait presque aussi cruel que de leur couper la langue.

La route qui traverse la Savannah est bonne parce qu'elle a été faite par la nature. On y a établi une diligence, par ostentation ; mais les Bogotiens ne sachant pas la construire ont été obligés de la faire venir des Etats-Unis.

Enfin, le 13 août, nous arrivions à Bogota.

A vrai dire, pour des voyageurs fatigués, un hôtel confortable vaut beaucoup mieux qu'un monument magnifique, mais à Bogota on ne trouve ni l'un ni l'autre. Cependant nous découvrîmes, non sans peine, le restaurant de la Rosa Blanca, tenu par un Français qui, par une faveur toute spéciale, voulut bien nous céder sa chambre. Cet homme magnanime s'appelait Richard. Honneur à lui !

Une chose particulière à Bogota, au point de vue gastronomique, c'est qu'on y trouve en même temps et toute l'année, les fruits de l'Europe et ceux des tropiques.

Les premiers viennent de la montagne et les seconds des terres chaudes, et tous sont exquis. Jusqu'alors les fruits que j'avais mangés en Amérique étaient plus extraordinaires que savoureux, mais ceux-là réunissaient toutes les qualités.

Chaque jour on nous présentait des coupes de fraises glacées, des cacaos frais, des ananas et des corbeilles renfermant des pêches, des poires et des pommes, mêlés avec des sapeutis, des mangues, des chirimoyas fondants, et d'onctueux avocats qui formaient d'élégantes pyramides, au sommet desquelles il y avait toujours des grenadilles blanches, qu'il ne faut pas confondre avec les vulgaires grenades rouges de l'Espagne.

Ces fruits ont la forme et la grosseur d'une poire très-régulière, et leur peau croquante, quoique très-mince, renferme une substance gélatineuse d'un blanc rosé dont le goût est d'une finesse extrême. Mais quel arôme ! quel parfum !

Depuis trois semaines nous jeûnions à la lettre ; aussi pas n'est besoin de dire l'accueil enthousiaste qui fut fait à la succulente grenadille.

Notre première visite fut pour M. Bèle, chargé d'affaires de France, qui se montra on ne peut plus aimable et gracieux pour nous. Tout le monde se félicite de voir à ce poste un homme aussi rempli de talent, de tact et d'esprit, et ce fut pour nous une bonne fortune toute spéciale de l'y rencontrer.

Bogota est assise sur le revers de la Cordillière orientale, à l'extrémité de la Savannah. C'est une petite ville de 25,000 habitants, bâtie en terrain plat et dont l'aspect général est celui d'un grand village.

Les rues sont toutes perpendiculaires les unes aux autres, et l'absence totale de voitures permet à l'herbe de

pousser entre les pavés, ou plutôt entre les cailloux qui pavent les rues.

Les maisons n'ont qu'un étage ; elles sont munies de petits balcons de bois sans caractère, et recouvertes de toits de tuiles qui s'avancent beaucoup, de façon à les protéger contre le soleil et surtout à les garantir des pluies qui tombent treize mois sur douze.

Intérieurement elles ressemblent aux anciennes maisons romaines, elles sont carrées et renferment toujours un patio, c'est-à-dire une cour ornée de fleurs entourée d'arcades très-élégantes derrière lesquelles se trouvent les appartements de réception. Enfin les chambres du premier étage communiquent entre elles par un balcon donnant sur ce petit jardin, de sorte que l'on y vit tranquille et complétement isolé des maisons voisines.

Généralement ces habitations sont commodes et spacieuses, mais tristes, vides et pauvres.

Les hôtels, églises, ponts et monuments de quelque importance datent tous du temps des Espagnols. La génération actuelle, malgré ses prétentions, n'a même pas su entretenir ce qui lui avait été laissé, de sorte que tout tombe en ruine, depuis les bâtiments de l'État jusqu'aux baraques les plus simples, restées elles-mêmes inachevées.

Ce pays est arrivé à sa décadence avant d'avoir grandi: c'est un enfant mort-né.

A Bogota, il n'y a ni société, ni réunion, ni bal, ni concert, ni club, pas même un seul café ou un salon de lecture où il soit possible de se retrouver : rien, absolument rien, — c'est navrant; mais pour un voyageur, il est curieux de voir une capitale d'une pareille nullité.

Cependant la fatuité des Bogotiens dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

N'étant jamais sortis de chez eux, ils ont une grâce d'état, se figurent de bonne foi que leur ville est la plus belle du monde et l'appellent *la nouvelle Athènes*.

Toutefois, si je me montre un peu sévère dans mes appréciations, je sais aussi rendre justice à ce qui me paraît le mériter. Ainsi, par exemple, je dois dire que les Bogotiens comptent l'hospitalité parmi leurs qualités dominantes. Nous en avons rencontré en effet plusieurs qui se sont mis, eux, leurs familles et leurs fortunes entièrement à notre disposition.

Il est vrai qu'en réalité ils ne nous ont pas même offert à déjeuner, mais cela tient assurément à leur grande pauvreté.

Aucun d'entre eux ne nous a fait visiter la ville ; mais comment auraient-ils pu le faire, puisqu'il n'y a absolument rien à voir ? D'ailleurs ces messieurs étaient obligés de surveiller les boutiques, dans lesquelles ils vendent des marchandises européennes ou des chandelles du pays.

Certaines personnes prétendent que l'on ne sait rien fabriquer à la Nouvelle-Grenade; quelle erreur! Ces impertinents détracteurs ne comptent donc pour rien les chandelles? A Bogota il y en a partout, je dirai même plus : on ne trouve pas autre chose. Je sais bien que les mèches, les moules et les ouvriers viennent d'Europe, mais franchement il ne faut pas trop exiger.

Les Bogotiens ne portent pas la rouane comme les habitants de Facatativa; ils laissent ce costume aux Indiens. Un républicain ne saurait ressembler à un homme du peuple!

Ces senores mettent des redingotes parisiennes, qui assurément ne leur vont pas, mais c'est tout naturel puisqu'elles n'ont pas été faites pour eux.

Il faut être juste !

Pour ma part, je puis certifier que j'ai beaucoup admiré les grosses, riches, pesantes et immenses chaînes d'or, que portent habituellement les Grenadiens même les plus pauvres.

J'ai eu la plus grande considération pour ceux qui m'apprenaient le prix considérable de leurs vêtements.

J'ai écouté avec le plus vif intérêt plusieurs de ces discours, dont ils improvisent si facilement le fond et la forme.

Ne faut-il pas une prodigieuse souplesse d'esprit pour prouver, comme ils le font si bien, que le vrai est faux et que le faux est vrai ou pour éluder adroitement une parole donnée? Tout le monde connaît leur grande dévotion ; ils ont plus de médailles que le reste de la chrétienté et ne feraient pas la plus légère action, même un crime, sans implorer la protection de Dieu. Quel exemple et que nous sommes loin de là en France!

Quant à leur patriotisme, n'est-il pas prodigieux ? Quels hommes en eurent jamais un pareil ?

Depuis le jour, malheureux mais glorieux, de leur indépendance, c'est la révolution, la ruine et la misère qui n'ont cessé de régner sur eux ; cependant ils se considèrent comme libres et marchant à la tête des nations.

La désorganisation de toutes choses, l'absence de littérature, de science, d'art, de crédit, de commerce, d'industrie, d'argent, de route, de culture et généralement de tout ce qui fait la grandeur des peuples, cette absence, dis-je, aurait pu accabler des gens moins convaincus de leur valeur, mais les Grenadiens n'en sont pas moins très-satisfaits d'eux-mêmes et de leurs institutions; ce qui fait l'éloge de leur force morale, de la modestie de leurs prétentions et de la richesse de leur imagination.

M. Bèle, qui par parenthèse nous a donné un excellent dîner, vit presque seul, ne voyant que le général Mosquera, et quelques Français, M. Servan, médecin, M. Saulnier, coiffeur, et M. de Puydt, ingénieur fort intelligent qui s'occupe du percement de l'isthme de Panama malgré le gouvernement, qui cependant a le plus grand intérêt à la réalisation de ce projet.

A la Nouvelle-Grenade, il faut rendre service aux gens à coups de bâton.

Nous avons fait connaissance aussi avec M. Lehmann, directeur d'une riche mine d'émeraudes qui se trouve aux environs de Bogota; il eut la bonté de nous offrir deux olies gangues contenant des prismes hexagonaux d'un très-beau vert et qui forment un des plus beaux ornements de nos collections. Enfin un homme fort intelligent et parfaitement au courant des usages du pays, nous dit plusieurs choses fort curieuses, entre autres celle-ci qui est effrayante et peint malheureusement en deux mots la moralité des habitants.

Ici, un commerçant n'obtient de considération publique que du jour où il a fait banqueroute, parce qu'alors tout le monde sait qu'il a de l'argent.

Dans l'habitude de la vie, les hommes niaisent, jouent, font des révolutions ou tiennent de petits comptoirs. Ils ne sont estimés que par leurs richesses, de quelque façon qu'ils les aient acquises.

Les femmes ne font que dormir et manger des sucreries. Elles préparent elles-mêmes des pâtes de gouyaves, caramels, chocolat, etc.

Leurs maris les envoient faire le café quand il vient une visite, et elles ne sortent jamais de leurs maisons, si ce n'est pour aller à l'église. Cette vie sédentaire les éteint et les alourdit tellement qu'elles font l'effet de véritables

paquets. Les Bogotiens affirment qu'elles sont très-fidèles ; partant de là, il n'est pas malaisé de le croire.

Tous les Grenadiens aiment la musique, mais ne la travaillent pas sérieusement ; ils ne comprennent que l'harmonie la plus simple. Chaque jeune fille a son morceau de piano ; mais elle ne sait rien de plus. Presque tous les hommes grattent de la guitare, mais sans sortir des accords de tonique et de dominante enseignés par la nature. Ils passent une partie de la journée à ressaisir quelques airs espagnols ; mais ils n'ont aucune exécution et je ne crois pas qu'ils sortent jamais de leur inféconde médiocrité. Cependant toutes les personnes riches possèdent un piano d'Erard qui leur revient à un prix fabuleux ; car, une fois arrivés à Hunda, les pianos ne peuvent être transportés à dos de mule, de manière qu'on est obligé de les mettre à dos d'Indiens jusqu'à la Savannah, — ce qui demande un mois et coûte plusieurs milliers de francs.

Il en est de même, d'ailleurs, pour les glaces, les tableaux et les meubles les plus ordinaires, bureaux, commodes, canapés, etc.

C'est ce qui fait que les appartements sont presque vides et que la moindre chaise y est un grand luxe.

Généralement tout ce qu'on trouve à Bogota, — meubles, vêtements, marchandises diverses, comestibles, farine, vin, conserves, étoffes, jusqu'à la glace et les pommes de terre qui sont originaires du pays, — tout vient d'Europe et des États-Unis. C'est dire la cherté de toutes choses. Aussi est-ce le paradis des marchands et l'enfer des consommateurs.

Peu de mouvement d'ailleurs, un silence presque général et presque continuel, et une procession de physionomies hébétées.

Une chose remarquable à la Nouvelle-Grenade et par-

ticulièrement à Bogota, c'est la fraternité qui existe entre tous les citoyens. On a vu des colporteurs devenir présidents de la république et redevenir colporteurs, autres Cincinnatus. Aussi les gens riches, ou occupant une position élevée, donnent-ils à chaque instant des poignées de mains ou de vigoureux coups de poing dans le dos à tous les gens qu'ils connaissent, quelles que soient leurs positions. Mais cette politesse prouve seulement que ces hommes ont besoin les uns des autres, et ce ne sont pas les plus petits qui gagnent davantage à cet échange de bons procédés.

En tous cas, la plupart n'affectent cette fraternité que dans l'espoir de gouverner eux-mêmes.

N'est-ce pas un peu partout l'idéal de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ?

On rencontre partout des pauvres, mais de vrais pauvres, d'horribles monstres, couverts de plaies béantes, qu'ils étalent avec complaisance et recouvrent même d'une couleur d'un rouge verdâtre, afin de les faire paraître plus hideuses encore et d'inspirer plus de pitié. On en voit surtout sur les marches des églises. C'est là que je veux pieusement vous amener, car, en faisant cette poétique transition, je n'avais pas d'autre but que de parler de la cathédrale. Ce monument est de construction espagnole comme tout ce qui mérite d'être cité ; son style est celui de la renaissance, et sa façade assez imposante est en pierres roses d'un appareil moyen. Intérieurement les voûtes paraissent massives et très-écrasées, mais on a été obligé de les faire ainsi, afin d'éviter les suites des tremblements de terre.

On y trouve un certain nombre de poupées bleues et roses, représentant des saints, des dorures passées, et un orgue affreusement faux et plus affreusement touché.

Le théâtre est une grande baraque en bois, les personnes qui veulent absolument s'asseoir transportent des pliants avec eux, — comme feu M. Perrichon.

Les acteurs déclament ou plutôt récitent de la manière la plus ridicule du monde, et l'éclairage à l'huile étant détestable, il est bon d'emporter aussi avec soi une lanterne, afin de pouvoir lire à son aise pendant la représentation, usage des plus élégants dans une ville aussi littéraire que Bogota.

Ces lanternes sont également fort utiles pour rentrer chez soi, sans tomber dans un égoût ou quelque autre endroit plus dangereux encore.

Une ville pareille ne mérite pas qu'on lui consacre deux jours; mais nous étions obligés de préparer notre voyage à l'intérieur, ce qui nous prit un temps assez considérable, car en ce pays rien n'est simple.

Il nous fallait savoir s'il y avait possibilité ou non de traverser les trois Cordillières et de gagner directement l'océan Pacifique? si nous y trouverions un port et des bateaux? combien il fallait de jours pour y arriver? si l'on trouvait des mules? ce qu'elles coûtaient? etc.

A toutes ces questions personne ne pouvait répondre clairement.

Les uns disaient à peu près oui, les autres à peu près non. Les gens sensés seuls avaient le bon sens de nous avouer qu'ils n'en savaient absolument rien, et du moins ne nous induisaient pas en erreur.

Sur ces entrefaites, le ministre des affaires étrangères vint chez nous spécialement pour nous avertir qu'après avoir pris toutes les informations possibles, il avait su positivement que la Nouvelle-Grenade ne possédait aucun port sur le Pacifique, et qu'il ne nous restait autre chose à faire que de nous rendre à Quito par terre, ou de re-

tourner par le chemin que nous avions suivi en venant, c'est-à-dire Hunda, la Magdalena et Santa-Martha.

Or, la route de Quito nous aurait pris un temps énorme, et celle de la Magdalena, outre qu'elle nous était connue, avait l'inconvénient de nous éloigner du Pérou, vers lequel nous désirions nous diriger graduellement.

Que faire ? Nous cherchâmes d'autres renseignements, mais il nous fut impossible de rien savoir de précis. Quelqu'un nous affirma qu'il fallait marcher à pied pendant deux mois pour faire ce trajet.

M. Bèle, cependant, se rappela que certain individu avait voyagé dans la partie occidentale de la Nouvelle-Grenade et pourrait nous donner toutes les indications désirables. Malheureusement il était absent ; néanmoins, après plusieurs jours d'allées et venues, on finit par le découvrir, et il nous dit que, malgré les négations du ministre, on pouvait aller moitié à pied, moitié à dos de mule, jusqu'à un petit port nommé Buenaventura, situé près de la république de l'Équateur, et que les bateaux anglais y touchaient le 15 de chaque mois. Il ajouta que le mois que nous avions à notre disposition était insuffisant pour atteindre le vapeur de septembre.

Cette dernière révélation nous fit l'effet d'un coup de foudre. Nous étions pris dans Bogota comme dans une souricière. Impossible d'en sortir : d'une part la Magdalena avec ses chances d'ensablement, de l'autre un voyage interminable dans un pays que nous ne nous souciions guère de voir, puisque notre but principal était de visiter le Pérou et l'Amazone.

Néanmoins, comme il était impossible de reculer, nous fîmes diligence et résolûmes de faire tous nos efforts pour gagner le premier bateau. Il nous fallait un domestique, un arriero, des mules, des selles, des hamacs, des cordes,

des sombreros, des rouanes, zamaros, petites monnaies, vivres, etc., sans oublier les choses les plus ordinaires, telles que sel, encre, draps, serviettes, bougies, et autres choses de ce genre qu'il nous eût été impossible de trouver plus tard. Ces affaires qui semblent des plus simples demandent cependant un temps infini à Bogota. Je puis dire que pendant tout notre séjour nous n'avons cessé de nous occuper de notre départ ; mais telle est l'apathie générale que nous ne serions arrivés à rien, si le président Mosquera et toute la population française, depuis M. Bêle jusqu'à Richard et Saulnier, ne s'étaient continuellement occupés de nous en cette circonstance.

L'un préparait des lettres de recommandation pour les alcades, un autre faisait prix avec un muletier ; celui-ci apportait des selles, celui-là des conserves. Un Bogotien même, le senor Pardo fils, dont j'ai déjà parlé, nous offrit gracieusement un paquet de chocolat à la canelle.

M. Saulnier, dont je viens de citer le nom, est certainement un des types les plus curieux de la colonie française de Bogota. A la fois coiffeur, marchand de bibelots, riche, intelligent, homme d'esprit et homme d'État, des plus versés dans les affaires politiques de la Nouvelle-Grenade, il exerce une sérieuse influence dans la ville. Il est en même temps doué d'une barbe si opulente qu'à première vue on le prendrait pour un sapeur, mais sa principale profession est celle d'empailleur ; comme tel, il prépare une quantité d'oiseaux, de serpents et d'insectes, les envoie à diverses sociétés savantes en se faisant passer pour naturaliste, et cela lui vaut des croix, des médailles, des diplômes, etc. Si l'on veut être dans ses bonnes grâces, il faut l'appeler docteur et s'adresser exclusivement au savant. Lorsqu'on veut se faire couper les cheveux, on lui demande si, par hasard, il n'aurait pas dans son magasin

un commis adroit, capable de faire cette opération. Sa qualité de coiffeur lui permet de raser tous les matins le président Mosquéra, mais uniquement par complaisance et afin d'employer ses mains pendant qu'il cause d'affaires avec le chef de l'État. Aussi tout commerçant, tout employé du gouvernement qui désire faire quelques réclamations, s'adresse-t-il d'abord à M. Saulnier qui prend en considération sa demande et en parle au général s'il y a lieu. Le soir, il dîne chez les ministres et les protége par reconnaissance. Son salon est un club où se réunissent habituellement les gens importants de la ville. Le chargé d'affaires de France et tout le corps diplomatique s'y donnent rendez-vous. C'est là que s'élaborent les questions les plus graves; c'est là aussi que nous avons annoncé les nouvelles de la guerre d'Allemagne, car, par parenthèse, nous sommes arrivés à Bogota huit jours avant le courrier débarqué en même temps que nous à Santa-Martha. C'est également le susdit coiffeur qui, en l'absence de M. Bèle, nous présenta au président de la République.

Un après-dîner, nous endossâmes nos habits noirs et prîmes le chemin du palais.

On nous introduisit bientôt dans un salon médiocrement meublé, tendu de reps rouge très-commun et archi passé. Lorsque nous entrâmes, le général Mosquera était étendu sur un canapé et entouré, comme un simple empereur, d'une cour composée d'une douzaine de ministres, officiers supérieurs qui tous admiraient la profondeur de ses pensées.

C'est un homme de soixante-quatorze ans, grand, maigre et portant militairement une belle tête garnie d'une épaisse chevelure grise. Il fut très-aimable pour nous, s'enquit avec intérêt de nos projets et nous écrivit séance tenante des lettres de recommandation pour les alcades et autres

dignitaires que nous devions rencontrer sur notre route. Dans ces lettres il nous annonçait comme entreprenant un *viaje muy penoso!* c'est-à-dire un voyage très-laborieux, ce qui n'était pas rassurant.

Ce président intelligent et ferme convient parfaitement aux Grenadiens qui l'estiment et le craignent beaucoup, car il ne se gêne pas pour faire fusiller sur-le-champ, sous prétexte de conserver les institutions républicaines, tous ceux qui essayent de renverser son gouvernement. Malgré cela, il n'est pas probable qu'il garde bien longtemps le pouvoir.

Maintenant il vieillit un peu et prend des manies; ainsi par exemple, lui, chef d'une république, conserve comme une relique et montre avec admiration trois cheveux de l'empereur Napoléon Ier.

On peut obtenir de lui tout ce que l'on veut *en affirmant* qu'il l'a proposé lui-même auparavant, car son idée fixe est de prouver que sa mémoire est encore excellente et il ne manque jamais de répondre : « Certainement, je m'en souviens très-bien, c'est convenu. »

Mais sa grande marotte est d'établir son cousinage avec l'impératrice Eugénie, ce qu'il fait en remontant à Charlemagne. Il s'est livré à ce sujet à de profonds travaux généalogiques, et en a envoyé une copie à l'impératrice dont il nous a fait lire la réponse afin de nous convaincre de ses bons rapports avec elle, ainsi que de la vérité de ses assertions.

Cette lettre est un véritable chef-d'œuvre. Évidemment Sa Majesté ne reconnaissait point cette nouvelle parenté; voici les phrases qui me frappèrent et qui constituaient le fond de sa lettre :

« Mon cher général (et non mon cher cousin),

» Je vous remercie de la lettre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous prie de croire que votre généalogie m'a d'autant plus intéressé que je n'en avais eu aucune connaissance jusqu'à ce jour.

» Ces recherches ont dû vous coûter une peine énorme. Permettez-moi de vous en féliciter, vous et toute votre famille... etc., etc. ».

Il paraît, d'ailleurs, que le président fut fort bien reçu aux Tuileries cet hiver, car il nous rappela, par trois fois, que l'Empereur avait eu la bonté de l'inviter à déjeuner. Nous lui répondions que cette affirmation était inutile et que plusieurs personnes nous l'avaient déjà appris sur la Magdalena, ce qui parut le flatter beaucoup.

Je ne quitterai pas le salon du président sans parler du chef sauvage qui en était l'ornement principal.. Affligé d'un costume bogotien, qui lui permettait de se présenter dignement devant son seigneur et maître, mais le gênait horriblement, il était extatiquement absorbé dans son admiration pour le lustre de cristal pendu au milieu de la pièce; à chaque instant, en le regardant, il éclatait de rire et se couvrait la bouche; — c'était plaisir de voir un homme si heureux !

Au moment de notre départ, il bondit en l'air comme un singe et se plaça en travers de la porte en manière de salutation.

Mais j'aurai à parler longuement des sauvages; il faut que je raconte maintenant la charmante promenade que nous fîmes le lendemain de notre audience.

On nous avait recommandé de ne pas nous en aller sans visiter une cascade nommée le Salto du Tekendama, située à une dizaine de lieues de Bogota, et dont M. de Humbold parle dans ses ouvrages comme étant une des choses les plus curieuses du monde.

Nous partîmes à cheval avec Richard et nous nous dirigeâmes vers l'ouest en traversant la Savannah, dans toute sa largeur, par un soleil brûlant.

La route du Salto n'est indiquée que par le pas des mules, au milieu d'un désert pierreux, semblable à celui du Caire ou du midi de la province d'Oran, et n'est ornée que par quelques groupes d'aloès et de cactus épineux.

Nous rencontrâmes cependant, dans cette excursion, la seule hacienda de la Nouvelle-Grenade qui puisse être comparée aux fazendas du Brésil, c'est celle de M. de Santa-Maria, riche Espagnol, surnommé « el rey de Bogota », qui a conservé encore les manières et la distinction aristocratiques des anciens conquérants de l'Amérique.

Ce patriarche a dix enfants et trente-deux petits-enfants ; ce qui paraît tout naturel dans le pays. Il habitait, au mois d'août, son palais d'hiver, et il ne comptait se rendre à son hacienda qu'en été ; ce qui nous priva du plaisir de la visiter intérieurement.

Nous passâmes la nuit dans une tienda voisine, occupée par une famille indienne, enrichie d'une fille de dix-huit ans, fort jolie, et aussi gaie que sémillante.

Généralement toutes les chollas grenadiennes sont parfaitement faites ; elles ont une taille moyenne, la peau cuivrée, des yeux doux et humides, des cheveux noirs toujours abondants et longs ; mais ce qu'elles ont de très-remarquable, ce sont des bras modelés à ravir, des épaules, une gorge admirablement faites, des seins peut-être un peu volumineux, mais bien arrondis et fermes, qui

font saillie sous de petites chemisettes blanches, ornées d'une guipure bien tendue et d'un charmant effet.

Presque toutes ces femmes sont habituées au travail, et beaucoup plus intelligentes que les hommes de leur nation.

Ainsi, par exemple, tandis que nous avions une peine extrême à nous faire comprendre des hommes qui nous environnaient, la petite fermière dont je viens de parler nous entendait aussitôt.

Nous profitâmes de la circonstance pour prendre une leçon d'espagnol, et la fillette nous apprit les noms de tous les objets que nous touchions.

Le lendemain matin, après deux heures de marche, nous atteignîmes un ravin garni d'une végétation splendide, et nous longeâmes quelque temps la rivière de Bogota, qui bondit comme un torrent et fait mille cascatelles au milieu des rochers avant de se précipiter du haut du Tekendama.

Bientôt il nous fallut mettre pied à terre, car le chemin devenait impraticable pour les chevaux. Avec nos énormes bottes nous avions même la plus grande peine à marcher sans glisser, et, pour ne pas tomber, nous devions nous cramponner à toutes les branches, risquant si elles cassaient, de dégringoler dans des abîmes sans fonds.

Nous cherchions une petite plate-forme qui passait pour un observatoire très-commode. Par malheur elle s'était éboulée la veille, et nous dûmes nous contenter d'une cime étroite, située comme un nid d'aigle entre ciel et terre.

La cascade qui s'offrit alors à nos yeux est, à la vérité, moins large que la chute du Niagara, mais beaucoup plus élevée, et lorsqu'on ne l'a pas vue, on ne peut se faire une idée de sa magnificence.

La rivière de Bogota tout entière se jette du haut d'un rocher immense, écume et se transforme en flocons de neige qui tombent comme une série de grappes d'une élégance charmante, dans un gouffre dont on n'a jamais pu sonder la profondeur.

Plus loin, elle reparaît à l'état de vapeur et forme de légers nuages qui, chose curieuse, s'épaississent aux premiers rayons du soleil et finissent par recouvrir toute la montagne d'un voile obscur.

Le Tekendama est encadré par des rochers à pic en grès noir, à belles stratifications horizontales, dont la surface est tapissée d'une épaisse forêt.

De grands palmiers s'élèvent vers le ciel, des cactus filiformes rampent par terre comme des serpents, et des plantes aux larges feuilles triangulaires situées sur le premier plan se détachent d'une manière bizarre sur ce tableau égayé par des oiseaux et des papillons de mille nuances différentes.

Parmi les végétaux les plus curieux qui se trouvent en cet endroit on remarque un arbuste, dont les fleurs lancéolées semblent recouvertes d'un velours lilas d'un reflet ravissant.

En somme, nous fûmes enchantés de notre excursion qui, à elle seule, méritait le voyage de la Nouvelle-Grenade. Le Salto avait racheté Bogota, l'Amérique avait encore une fois racheté les Américains.

Le 21, nos préparatifs étant enfin terminés, nous partîmes équipés le mieux possible.

Pour voyager agréablement à la Nouvelle-Grenade, il faudrait emporter toute une maison avec soi, car on ne trouve presque rien en route. Il faudrait transporter des tentes, des matelas, des couvertures, une batterie de cuisine, des vivres pour un mois, etc. Or, l'indispensable

embarrasse déjà tellement que l'on est obligé de renoncer à tout ce qui n'est pas strictement nécessaire.

En Amérique on ne trouve pas, comme en Orient, des guides intelligents qui se chargent des détails du voyage; il faut tout faire soi-même et calculer d'avance chacun des objets dont on pourra avoir besoin, faute desquels on peut être dans le plus grand embarras.

Voici à peu près comment se composait notre équipage.

Nous avions trois mules de selle pour nous et notre domestique et deux autres de charges, conduites par un arriero, qui marchait à pied. Celles-ci portaient nos bagages personnels, nos malles, sacs, draps, moustiquaires, nattes de joncs, hamacs, fusils, munitions, etc. Puis les fontes de nos selles étaient bourrées d'une quantité d'objets d'un usage constant : une calebasse d'aguardiente, un dictionnaire et une grammaire espagnols, des livres de notes, des albums de dessins, des allumettes, des bougies, des cigares, un couvert, du chocolat, des lunettes bleues, de la petite monnaie, des revolvers, poignards et cartouches, etc., sans parler des fusils que nous portions en bandouillère, des paletots, des punchos de caoutchouc et des parapluies également utiles contre le soleil et contre la pluie, lesquels encombraient nos sacoches d'une manière désespérante.

A la vérité, nous aurions pu prendre au départ un plus grand nombre de mules et emporter, sans difficulté, beaucoup plus d'objets, ainsi que nous l'avions pratiqué en Syrie, mais c'eût été nous exposer à ne pouvoir, en certains endroits, ni les nourrir, ni les renouveler, il fallut donc y renoncer.

M. Bèle, MM. Saulnier et Richard eurent la bonte de nous accompagner pendant deux bonnes heures, ce qui

nous fit traverser agréablement l'horrible plaine de la Savannah, mais enfin ils durent s'en retourner.

Alors nous descendons seuls la Cordillière orientale, et nous nous trouvons bien isolés au milieu de ces terrains sauvages, arides et brûlés par un soleil ardent.

De loin en loin, une cabane d'Indiens se présente à notre vue et l'un de ses habitants nous apporte aussitôt une calebasse pleine de guarapo, espèce de bière faite avec du jus de cannes à sucre à demi-fermenté ; c'était notre unique distraction. Cette liqueur est agréable, mais la chicha de maïs que l'on fait plus généralement est beaucoup moins bonne. Le pire, c'est que tout le monde se sert de la même calebasse, et l'on ne peut la refuser sans transformer des amis en ennemis.

Nous avions marché péniblement depuis huit heures, lorsque tout à coup un panorama charmant se découvrit à nos regards. Deux montagnes pointues et élevées, couvertes de magnifiques forêts étaient placées sur le premier plan et encadraient un horizon fuyant à l'infini, au milieu duquel on apercevait des groupes de palmiers, des champs cultivés et des prairies se confondant au loin avec le ciel. Nous éprouvions un vif plaisir en respirant l'air pur de cet oasis. Rien n'est doux comme la sensation du voyageur qui, après une journée de fatigue, se trouve dans un endroit frais et ombragé, au bord de quelque gracieux cours d'eau : alors, il songe à sa famille et aux siens, tout lui paraît rose, — il aime et se sent aimé.

La nuit vint et nous n'avions pas encore atteint la Messa, but de notre première étape.

Comme plusieurs personnes nous avaient prévenus qu'en laissant l'arriero s'attarder, il disparaissait quelquefois avec les charges, nous avions eu soin de le faire marcher continuellement devant nous. Mais cette précaution

même faillit nous causer, ce jour-là, un autre désagrément.

Notre muletier ayant gagné avec intention pas mal de terrain, s'arrêta dans une petite tienda de sa connaissance et déchargea immédiatement ses bêtes afin de nous empêcher d'aller plus loin. Voyant cela en arrivant, nous obligeâmes, revolver en main, cet impertinent arriero à aller chercher ses mules au potrero et à repartir de suite. Cette exécution faite devant une vingtaine d'Indiens immobiles nous valut beaucoup de considération dans le pays.

Vers dix heures du soir, nous arrivions à la Messa, village qui doit son nom au plateau en forme de table sur lequel il est assis, puis nous nous couchions dans une espèce de petite gargote, en compagnie de notre domestique, suivant l'usage habituel.

Le lendemain matin, l'étonnement fut extrême lorsque nous fîmes demander de l'eau pour notre toilette. Jamais on n'avait entendu parler d'une chose pareille dans le pueblo.

« Quoi ! de l'eau ? Et pourquoi faire ? entendions-nous dire. On en boit quelquefois, mais en mettre sur sa figure ?... Est-ce possible ?... Ces étrangers sont donc bien malpropres ! »

Cependant notre domestique parvint à nous apporter un peu d'eau dans une calebasse, et nous fûmes aussitôt entourés d'une trentaine d'indigènes curieux de voir comment se lavent des Européens.

Les Grenadiens restent volontiers des heures entières, les bras ballants et la bouche ouverte, devant les objets qui les intéressent ou qui leur paraissent nouveaux.

Ils ont une expression charmante pour rendre cet état.

Lorsque, par exemple, un marchand, impatienté de voir une douzaine de ces idiots collés devant la vitrine de sa boutique pendant trop longtemps, leur demande ce qu'ils veulent ?

« Qué quéré ? »

Ils répondent invariablement :

« Nada..... somos *gustandos!* »

Rien..... nous sommes *gustandos* (goûtants).

Avant de partir, nous allons voir le marché qui avait lieu justement ce jour-là. Tous les Indiens des environs y étaient réunis pour vendre des fruits et quelques objets de leur fabrication, entre autres de petites boîtes en fils de latanier, fort commodes pour des voyageurs.

Je vis à cette foire un perroquet très-extraordinaire ; son langage n'était pas harmonieux, mais comme il avait cent ans, il connaissait beaucoup de choses et les avait parfaitement retenues. Souvent il parlait à tort et à travers, mais quelquefois ses phrases étaient les échos d'observations sérieuses et méritaient d'être écoutées. Je ne manquai pas d'acheter un animal si précieux.

A une petite distance de la Messa, nous rencontrons un enfant courant de toute sa force en tenant à la main une calebasse pleine de maïs et poursuivi à outrance par un troupeau de porcs, qu'il dirigeait ainsi où il voulait.

Il paraît, à en croire mon perroquet, qu'à la Nouvelle-Grenade, ces animaux ne sont pas les seuls ne marchant qu'attirés par l'appât d'une récompense.

Au coucher du soleil, nous parvînmes dans un joli endroit appelé Las Huntas, situé au confluent du Rio Bogota et d'un petit torrent. Il y a là une hacienda isolée dans laquelle une grande salle vide est réservée gratuitement à tous les voyageurs quels qu'ils soient, de sorte que maîtres, domestiques, militaires, muletiers, tous y pas-

sent la nuit en commun. Les uns tendent des hamacs, les autres s'étendent sur leurs nattes, ou par terre quand ils n'en ont point transporté.

Après avoir mangé trois œufs durs et du pain, restes de nos provisions, notre criado suspendit nos hamacs et nous nous couchâmes à l'instant sans pouvoir nous déshabiller et mourant de faim. Toutefois, la fatigue et le sommeil l'emportèrent, et la nuit s'écoula rapidement.

Le matin, nous fûmes réveillés par les oiseaux, et, pendant que l'on chargeait les mules, nous fîmes connaissance avec les maîtres, ou plutôt avec les maîtresses de la maison, une digne matrone et ses cinq filles, toutes plus jolies les unes que les autres.

Parmi les dryades isolées au milieu de la forêt de Las Huntas, il y avait une jeune fille de dix-sept à dix-huit printemps nommée la senorita Henriquetta, qui joignait à une beauté extraordinaire la gentillesse et la gaieté d'un enfant. Ses longs cheveux flottaient librement sur ses épaules et ses grands yeux noirs exprimaient naïvement toutes ses pensées. M. Schœffer a dû la voir en songe lorsqu'il a peint Mignon. Elle était pleine de cette grâce naturelle qui fait, suivant moi, le principal charme d'une femme. On a de la peine à concevoir une pareille simplicité. Comme nous lui demandions en plaisantant si elle voulait venir voyager avec nous, elle répondit sérieusement : — « Jo lo deseo mucho, pero no puedo, por qué jo soy siempre al lado de mi familla ! »

« Je le désire beaucoup, mais cela m'est impossible, car je vis toujours ici avec ma famille. »

Lorsque nous lui faisions compliment sur sa belle chevelure, elle répondait : « Gratias, muchissimas gratias, senor ! » — « Merci, grand merci, monsieur !... »

Enfin j'ai cru remarquer que la barbe de Blin de Bour-

don lui faisait une vive impression ; mais ce n'est certes pas moi qui répéterai les indiscrétions de mon perroquet.

A huit heures, nous étions en route, et bientôt nous longions le Rio Bogota au milieu d'un joli sentier entouré de platanillos et couvert de plantes grimpantes formant berceau au-dessus de nos têtes.

Après avoir parcouru quelques allées, nous passons à côté d'un pont fort curieux et aussi pittoresque que primitif ; c'est le pont de Las Huntas. Il se compose d'une corde tendue entre deux gros arbres situés sur les bords opposés de la rivière, et d'un petit panier de joncs soutenus eulement par une poulie et glissant en plein air.

Vers le milieu de la journée nous arrivions à un village que nous n'étions pas fâchés de rencontrer, car l'hospitalité des dryades avait été plus poétique que nourrissante.

Ayant découvert une petite maison qui nous paraissait suffisamment riche pour contenir des œufs, nous y entrons bravement en faisant résonner nos immenses éperons. Ce bruit réveille les paresseux endormis dans leurs hamacs, et une jeune femme ne tarde pas à venir, portant dans ses bras un enfant très-laid que nous trouvons charmant.

C'était une personne jeune, distinguée et fort aimable. On voyait facilement qu'elle appartenait à un monde élégant ou du moins supérieur à celui de ce village, quoiqu'elle fût simplement vêtue d'une robe d'indienne traînante, sans jupons et même sans chemise, autant qu'il m'a été possible de le voir.

Son mari était à Bogota, et elle s'était exilée en cet endroit afin d'y respirer l'air frais de la montagne — ce que nous trouvions parfaitement raisonnable. Toutefois, ne

cherchant pas pour le moment tant de distinction, nous nous excusâmes d'être entrés si librement chez elle et nous allions sortir; mais elle nous retint de la manière la plus gracieuse du monde et nous donna tout ce que nous pouvions désirer.

Nous passons le reste de la journée à cheval, et le soir, vers sept heures, nous nous arrêtons à Guataqui, petit hameau situé sur les bords de la Magdalena, en amont de Hunda.

Je profitai de ce que je n'avais fait que neuf ou dix heures de route ce jour-là pour travailler un peu mon violon, ce qui mit ma conscience en repos, mais non les oreilles de Blin de Bourdon.

Toutefois, les habitants du pays eurent le rare bonheur de trouver ces exercices jolis ! et se réunirent chez nous au nombre de quarante ou cinquante dans une attitude de muette et respectueuse contemplation. J'espérais qu'un pareil concert nous vaudrait tout au moins l'hospitalité gratuite des maîtres de la maison, mais je m'étais bercé d'un espoir fallacieux : il nous fallut payer la somme regrettable de 1 réal 1/2, c'est-à-dire 15 sous pour le dîner, la nuit et le déjeuner, — ce qui me parut doublement pénible. — Au sortir de Guataqui, nous traversons la Magdalena dans un tronc d'arbre et nos chevaux suivent à la nage. Ce que je vis de plus remarquable dans les bosquets qui se trouvent de l'autre côté, c'est une toile d'araignée d'un gris perlé par la rosée et qui avait un diamètre d'au moins dix mètres.

Nous entrons dans la Savannah d'Ibagué. Dieu! quelle Savannah ! Imaginez-vous une plaine littéralement interminable, quelque chose de plus long et plus ennuyeux encore que la plaine de Bogota ! En revanche, à la fin de la journée nous avions une lune superbe; mais la plus belle

lune du monde ne peut éclairer que ce qui est là. — On n'arriva à Ibagué qu'à onze heures du soir, et comme nous étions partis à huit heures du matin, cela faisait une journée de quinze heures de cheval.

Naturellement tout le monde était couché dans le pueblo, et après avoir eu beaucoup de peine à découvrir la posada, il nous fallut frapper longtemps à grands coups de pieds dans la porte pour la faire ouvrir. Une grosse vieille femme se présenta, et loin de se fâcher comme il convient à une chrétienne que l'on réveille au milieu de son premier sommeil, elle vint à nous avec l'air mielleux d'une portière de la rue Saint-Denis, et mit à notre disposition tout ce qu'elle avait, c'est-à-dire un lambeau de viande sèche et quatre clous pour accrocher nos hamacs.

Bref, Fernando, jeune mulâtre qui nous servait de domestique, ou plutôt qui en recevait les gages, suspendit nos hamacs et tout alla pour le mieux.

Ce ne fut qu'au petit jour qu'il nous fut possible de distinguer les objets qui nous entouraient et dont nous étions heureusement isolés par nos couchettes aériennes, doublement nécessaires en cette circonstance.

La chambre commune que nous occupions renfermait, outre la grosse femme et toute sa famille, nos arrieros, notre domestique, des poules, un chien, des cochons, des tortues, un singe, un veau, et de plus une vache qui passait de temps en temps d'une porte à l'autre, car tout était ouvert suivant l'usage du pays; sans parler des rats, moustiques, maringoins, et de ce que j'oublie. A peine levés, nous allons nous promener dans Ibagué, gentille petite ville, isolée d'un côté par la Savannah, et de l'autre par la chaîne principale de la Cordillière qui se nomme Quindiù (Quinndioù) en cet endroit et qui est presque infranchissable.

Avant tout, il importait de nous assurer des mules pour le lendemain, car nous n'avions pas de temps à perdre et les chevaux de Bogota ne devaient pas aller plus loin. Or, cette opération est toujours laborieuse à la Nouvelle-Grenade ; mais à Ibagué, le voyage du Quindiù étant, comme le disait le général Mosquera « muy penoso, » on trouve encore plus difficilement des propriétaires qui veuillent livrer leurs bêtes à quelque prix que ce soit. Ces muletiers se donnent le titre de duenos de las bestias, et leur physiologie est curieuse à étudier. Ils sont généralement riches, car les potreros ne leur coûtent rien et ils se font payer assez cher le travail de leurs malheureux esclaves; cependant ils marchent pieds nus et ont le même costume délabré que les arrieros chargés d'accompagner les mules en voyage. Les plus élégants se donnent le luxe d'une paire de caleçons et d'une ruana rouge, brune ou bleue. Tous s'entendent entre eux, forment une sorte de grève permanente, fixent un prix arbitraire pour la location de leurs bêtes et n'en démordent pas plus que d'une botte de foin.

Ce prix d'ailleurs n'a rien d'exorbitant en comparaison de ceux que l'on a l'habitude de payer en Europe ; il varie de 6 à 12 francs par jour, pour chaque mule, mais on entend par jour douze heures de marche quel que soit le temps qu'on y mette réellement.

Les duenos désirent même qu'on aille le plus doucement possible pour ménager leurs bêtes.

Comme c'est habituellement l'alcade qui négocie les conditions avec les duenos de las bestias, nous nous faisons conduire chez ce magistrat et nous le trouvons dormant sur un fauteuil à bascule, entre deux plaideurs qui discutaient et hâblaient en même temps, si bien que « le raisonnement bannissait la raison. »

Cependant s'étant éveillé, il vint à nous et daigna s'occuper de notre affaire, mais le fit avec la mollesse habituelle des gens de son pays.

Aussi, désireux de ne point perdre notre temps, et confiants dans le crédit que devaient nous donner les lettres du général Mosquera, nous prîmes le parti de requérir l'alcade de nous procurer cinq mules pour le lendemain matin, ce qu'il promit immédiatement.

Revenus chez nous, ou plutôt chez la grosse vieille, nous vîmes une quarantaine de personnes s'installer sans cérémonie dans notre chambre, afin de nous voir de près et d'examiner tout ce qui était dans nos malles.

Mon fameux revolver à vingt coups avait spécialement le privilége d'exciter la curiosité et l'admiration générale. On croyait qu'il me permettait de tuer vingt hommes à la fois, ce qui me valait autant de considération que si j'eusse été escorté d'une escouade de soldats.

Tout le monde savait que nous allions nous enfoncer dans une montagne presque inaccessible, traverser des endroits tout à fait inhabités et où rien n'était plus facile que de nous attaquer en guet-apens, aussi n'étais-je pas fâché du prestige que me donnait mon arme et faisais-je même tout ce qui dépendait de moi pour l'augmenter.

Blin, voyant l'ahurissement de la population d'Ibagué, en profita pour lui faire croire qu'il y avait sous les serrures de nos malles des revolvers qui partaient tout seuls lorsqu'un voleur y touchait, et je crois que cette idée contribua beaucoup à faire respecter nos propriétés.

Dans la journée, nous eûmes l'honneur de recevoir la visite spontanée des gens les plus distingués de la ville, entre autres un professeur qui, tout docteur qu'il était, ne connaissait qu'imparfaitement la géographie.

En effet, lui ayant dit que nous avions l'intention de

retourner en France par l'Amazone, il répondit avec élégance : « Si, senores, vous allez en Patagonie ! »

Un autre docteur ne comprit jamais comment nous prétendions gagner le Brésil sans doubler le cap de Bonne-Espérance ! Peut-être voulait-il dire le cap Horn ?

Un de nos visiteurs, M. Sicard, eut la bonté de nous faire voir l'école qui est sous sa direction.

Cet établissement est fort bien tenu et renferme une trentaine d'élèves. On y enseigne le français, le latin, la la calligraphie et la guitare.

Quant aux salles d'études, elles sont tellement propres, que l'on jurerait que personne n'y met jamais les pieds.

Au milieu de la cour se trouve une pièce d'eau où chacun se baigne à volonté ; avantage inappréciable dans un pays aussi chaud. Or, au moment de notre visite, plusieurs jeunes parentes de notre hôte venaient d'en sortir et faisaient sécher au soleil leurs luxuriantes chevelures qui en s'éparpillant leur couvraient les épaules ; ces charmantes nayades resteront longtemps dans notre souvenir.

Pendant notre promenade du soir, nous fûmes agréablement surpris en entendant de tous côtés des sérénades de guitares et de flûtes.

A Ibagué, on adore la musique et les amateurs, virtuoses, artistes, amoureux ou mendiants se promènent pêle-mêle et jouent sous les fenêtres de leurs belles tout comme au bon vieux temps.

Il en résulte quelquefois qu'on jette un réal à l'amoureux et qu'on fait monter le mendiant.

On a écrit les méprises du cœur, on pourrait faire un joli roman sur les méprises d'Ibagué.

Le professeur Sicard, voyant combien ces petites scènes nous intéressaient, et animé d'un bon sentiment, eut la

fâcheuse idée de raccoler une douzaine de ces musiciens ambulants et de les réunir chez lui.

Séparément ils ne jouaient pas mal des airs simples qu'ils connaissaient bien, mais un orchestre ne s'improvise pas, aussi nous régalèrent-ils d'un affreux charivari; la clarinette surtout avait un certain fausset à confire des cornichons. Je fus obligé de la retirer moi-même de la bouche qui l'avait engloutie, extraction difficile, car l'artiste se l'était campée jusque dans la gorge au risque d'en étouffer, et la lâchait d'autant moins, qu'il était convaincu que je lui faisais des compliments, lorsque dans mon mauvais espagnol je cherchais à lui faire comprendre avec ménagement qu'il m'était insupportable.

Cependant il y avait là un jeune homme qui nous consola en jouant d'une manière charmante des airs nationaux sur la mandoline.

Après ce concert, nous rentrions tranquillement à notre domicile comme d'honnêtes bourgeois, lorsque de nouveaux sons retentirent à nos oreilles, mais bien différents des sons mélancoliques que nous venions d'entendre. — C'était une batouque de Chollos.

Guidés par le bruit, nous marchons pendant une demi-heure dans sa direction et nous arrivons à un groupe de bananiers au milieu duquel se trouve une case isolée bâtie en cannes sauvages et recouverte de feuilles de palmiers. Là, une soixantaine d'Indiens, de nègres et de Chollos sont rassemblés pour le bal. Les uns forment l'orchestre, les autres dansent, et les boiteux, manchots, chafouins, etc., constituent le public.

Ceux-ci nous ouvrent leurs rangs et nous offrent deux places presque aussi grandes que celles que l'on a dans n'importe quel salon parisien, une place de bal, en un mot.

La case était éclairée par une mèche étendue dans une carapace de tortue.

Quant au buffet, des calebasses pleines de chicha et d'aguardiente faisaient tous les apprêts du festin.

Aussitôt que nous eûmes pris place, nous fîmes signe de continuer la fête, avec la majesté d'un évêque qui donne la bénédiction, ce qu'il ne fut pas nécessaire de renouveler! L'orchestre se composait de six ou sept individus presque nus et paraissant animés du feu sacré des derviches de l'Orient.

Le premier tapait sur une longue caisse faite d'un tronc d'arbre et fermée d'un côté seulement. Le second frappait avec deux baguettes sur le bois de cette même caisse en s'évertuant à découvrir des rhythmes contrariés. Le troisième répétait sans cesse les accords de tonique et dominante sur un tiplé, petite guitare faite avec une peau de tatou.

Il y en avait d'autres qui chantaient tour à tour avec force ou mélancolie des airs vagues et sauvages qui leur étaient inspirés par la circonstance. Quelquefois aussi tous les assistants répondaient en poussant des hurlements longs et douloureux. Mais ce qui donnait un cachet particulier à cette musique, c'étaient deux instruments extraordinaires et d'un effet fort bizarre, la carasca et l'alfandoque.

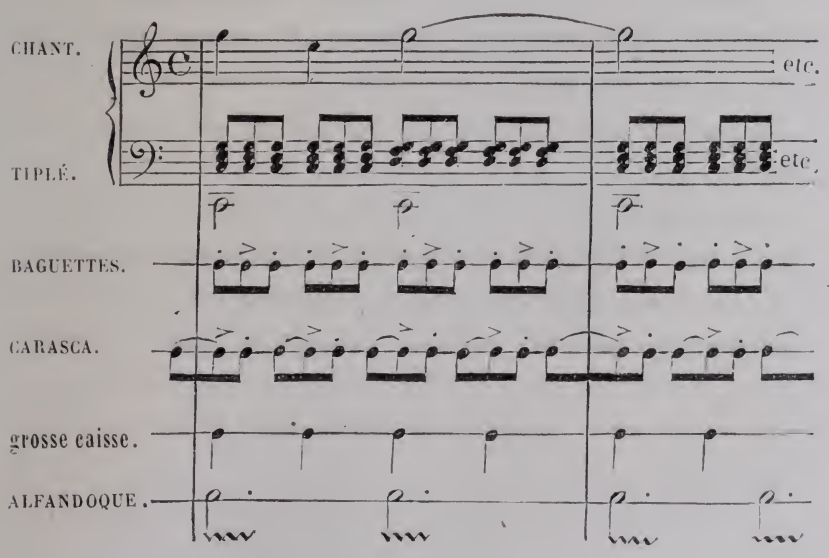
La carasca est un morceau de bambou d'un mètre ou deux de long, dont une surface est brisée et cannelée d'un bout à l'autre, et sur laquelle on râcle une clavicule de tigre. Je mets tigre pour la forme, en réalité c'est un os de mouton. Il en résulte un bruit continuel que l'on scande à volonté, mais de façon à être en opposition avec les autres instruments et à syncoper chaque temps; en cela consiste le génie de l'artiste.

UNE BATOUQUE DE CHOLLOS GRENADIENS

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

L'alfandoque est également un morceau de bambou, mais très-large et bien évidé. Des tiges tranversales obstruent l'intérieur du tube, et des graines fort dures, ressemblant les unes à des aiguilles et les autres à de petits plombs de chasse, y voyagent péniblement. Quand on veut se servir de l'alfandoque, on l'agite et on le renverse alternativement, ce qui produit un son qui ne peut être comparé qu'à celui de la pluie, et qui permet de marquer des temps qui ne coïncident avec aucun des précédents.

Tous ces instruments joués ensemble font un charivari qui s'entend d'une lieue, et tel qu'en assistant pour la première fois à une batouque on court le risque de devenir fou; mais lorsqu'on est parvenu à se remettre, tous ces rhythmes différents, opposés, contrariés, syncopés, et pourtant si réguliers, finissent par produire un effet étrange, tout à fait inconnu en Europe, et qui n'est pas dépourvu de charme.



J'ai écouté avec le plus grand soin toutes ces parties, afin de les transcrire, et je suis arrivé, non sans quelque peine, à les saisir, à les distinguer les unes des autres et à en composer la partition ci-jointe.

Je suis persuadé que bien des artistes de talent n'exécuteraient pas du premier coup et simultanément deux parties de cette batouque avec la mesure inébranlable des Chollos.

Telle est la régularité de ces mouvements, qu'un grand nombre d'Indiens, jouant ensemble à une grande distance les uns des autres, auront au bout d'une heure exactement marqué le même nombre de mesures.

Pendant que nos étranges virtuoses s'évertuaient de la sorte, les danseurs, au nombre de cinq à six couples, formaient en se suivant et en se saluant des courbes représentant toutes les évolutions d'une canne à sucre, coupée, transportée et broyée entre deux cylindres; ce qui donnait lieu à un vrai petit ballet appelé cana.

J'engage les lecteurs compatissants à ne pas trop s'émouvoir sur le sort de celui qui remplit le rôle de canne, les cylindres qui l'écrasent ne lui font pas grand mal, et pour ma part je ne le plains nullement.

Le pas est un piétinement qui ressemble à une polka glissée.

Les femmes agitent des foulards comme les almées du Caire, mais elles sont loin d'en avoir la beauté et le costume. Cependant leur tête est *toujours* couverte d'une immense chevelure, la plus luxuriante des coiffures. Leurs mouvements sont lascifs parce qu'ils sont naturels. Elles se traînent voluptueusement, mais plutôt par niaiserie que par calcul.

En effet, rien au fond n'est plus modeste que leur tenue : leurs yeux sont continuellement baissés, leur

figure n'exprime aucune émotion, et généralement tous les mouvements de leur corps pourraient être approuvés par Monseigneur l'archevêque de Tours.

Ces Chollos ne sont pas des femmes, car elles n'ont ni passions ni vertus !

Quoi qu'il en soit, cette batouque nous intéressa tellement par son originalité, que nous y restâmes jusqu'à deux ou trois heures du matin, ce qui ne nous empêcha pas de nous lever de bonne heure, car la journée qui commençait ne devait pas être moins remplie que les précédentes.

Comme depuis une semaine nous n'avions pas eu de dimanche, son tour vint ce jour-là, et franchement c'était justice.

A dix heures, nous allâmes à la messe, et j'avoue que je ne fus pas légèrement édifié de la profonde vénération que le peuple paraissait éprouver pour les statues de saints, enrichies de belles couleurs rouges et jaunes, qui décoraient les murs de l'église. J'ai même beaucoup admiré une si grande dévotion ! Quel respect, en effet, ressentent sans doute à la seule idée de Dieu des hommes qui s'inclinent à ce point devant de grossières images !

Seulement je me demande quel besoin pousse des gens si religieux à affubler les saints de ridicules vêtements de satin et de velours. Il n'en est pas un qui n'ait tout au moins un costume de moire antique. J'ai vu saint Sébastien attaché à son poteau et percé de flèches, avec une robe de brocart garni d'une frange d'or. Peut-être a-t-on voulu idéaliser ces personnages ; mais il me semble qu'ils n'ont qu'à perdre en abandonnant leurs formes véritables pour de pareilles transfigurations, d'autant plus que les ornements dont on les revêt sont généralement fort sales et en très-mauvais état. — En outre, les gens simples —

et il s'en trouve à Ibagué comme ailleurs — ne sont-ils pas exposés à prendre ainsi l'habit pour le moine ?

Connaissant le pays et sachant que les habitants de la Nouvelle-Grenade avaient la spécialité de coups inattendus à l'élévation, je frémissais pendant toute la durée de l'offertoire, m'attendant à quelque chose de terrible. J'avais entendu l'orgue de Bogota, les effets de tonnerre, les cymbales, les trombones et les hurlements des nègres de Santa-Martha ! Qu'allait-il se passer à Ibagué ? J'étais donc dans la profonde terreur d'un lévite entrant dans le Saint des Saints, lorsqu'au beau moment, quand le public était bien recueilli, le sous-sacristain s'avança résolûment au milieu du chœur où se trouvait une roue d'environ un mètre de diamètre, appelée *campanella*, soutenue verticalement par deux montants, comme un théodolithe, et armée d'une quantité de cloches fixes tout autour de sa circonférence ; le sous-sacristain, dis-je, empoigne avec un sérieux de croque-mort la manivelle de cette réjouissante machine et la fait tourner de toute sa force d'une main, tandis que de l'autre il soulève la chasuble du prêtre qui officie et manque de le faire tomber à la renverse, par suite du travail de sa double évolution.

J'avoue que je n'ai pas compris clairement l'utilité de cette façon d'opérer. Peut-être était-ce pour appeler les fidèles absents ; mais c'était plutôt fait pour mettre en fuite les assistants ? Si l'on en demande l'explication aux gens d'Ibagué, ils répondent judicieusement : c'est l'usage ainsi.

Combien y a-t-il de gens dans ce monde qui ne connaissent pas d'autres raisons ! Quel peuple n'a sa *campanella !*

Près de la porte, on remarquait un prêtre collé contre un pilastre et tenant une tire-lire en fer-blanc ; il ne

bougeait pas plus qu'une cariatide, mais quand on mettait de l'argent dans sa boîte il remuait les lèvres convulsivement pendant une demi-minute, puis s'arrêtait comme une horloge qui a fini de sonner. Il paraît que ce digne ecclésiastique était placé là pour les besoins du public et récitait une prière pour un cuartillo (deux sous et demi) ou trois pour un medio (cinq sous).

En sortant de l'église, nous fûmes accostés par l'alcade qui, voulant bien nous montrer les principales curiosités de la ville, nous conduisit à l'atelier d'un peintre qui passait pour le plus habile artiste de la Nouvelle-Grenade. Ce fut une heureuse idée qu'eut là le senor gubernador, car cela nous fit passer quelques bien bons moments. — On nous exhiba le général Mosquera en grand uniforme et chamarré d'or des pieds à la tête, comme il convient à un Président de République ; il était debout, assis, de profil ou de trois quarts, au goût des amateurs ; puis l'illustre Bolivar apparaissant au milieu d'une auréole de gloire, ni plus ni moins qu'un saint ; enfin, l'Empereur Napoléon Ier, orné de deux yeux courroucés, jouant à la balle avec le monde. A la vérité, ces tableaux étaient simplement des gravures coloriées, mais les broderies d'or, l'auréole de gloire, l'air courroucé et la balle de l'Empereur étaient dus spécialement au génie de l'artiste d'Ibagué.

Nous allions nous retirer avec la juste admiration que méritait cette galerie, lorsque nos cicérones nous rappelèrent pour nous montrer le chef-d'œuvre de notre hôte. C'était un dessin représentant les enfants d'Édouard ; seulement notre peintre ayant vu, sur la gravure qu'il avait mise en couleur, des enfants avec de longs cheveux, s'était imaginé que c'étaient des filles, et avait pris la peine d'écrire en grosses lettres au-dessous du cadre :

« Las hijas de Edouardo. »
« Les filles d'Édouard. »

A une heure de l'après-midi on nous amène les cinq mules que nous avions louées pour le passage du Quindiù et nous partons aussitôt. Peu après notre départ nous commençons à monter et bientôt nous voyons, pour la dernière fois, la ville et la Savannah se déployer comme un port au bord de la mer. Puis nous nous enfonçons dans d'immenses forêts et commençons la pénible ascension du Quindiù qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le passage le plus difficile de la Cordillière centrale et la plus belle montana de la Nouvelle-Grenade.

On sait que les Espagnols ont donné autrefois le nom de *montanas*, exclusivement aux montagnes couvertes de forêts vierges, et ont appelé *cerros* celles qui sont composées de roches basaltiques dépourvues de végétation.

Nous gravissions donc des chemins escarpés, entourés d'une végétation superbe, rêvassant et chantant, tantôt gais ou mélancoliques, sérieux ou joyeux, devisant des uns et des autres, parlant de la France et regrettant nos amis. Cependant chaque pas nous en rapprochait, et cette pensée nous réjouissant, nous reprenions courage et marchions plus vite. Le voyageur aime à parcourir les pays lointains, il veut connaître les hommes et les choses par lui-même, mais ces avantages ne s'achètent que par de dures privations. Je ne parle pas des souffrances physiques qu'il lui faut endurer continuellement, mais de celles du cœur, les plus grandes de toutes. Croit-on qu'il s'éloigne impunément de ceux qu'il aime, et que le temps parvienne à effacer ses regrets! Non, il ne fait que les multiplier.

Le travail du voyageur est semblable à celui qui est imposé dans toutes les carrières, il faut beaucoup donner pour acquérir quelque chose. — De même que le diplomate, le prêtre, le militaire, le marin ou le commerçant, il lui faut souvent quitter sa famille, et s'il n'a un cœur de marbre il souffrira, mais aussi il reviendra fortifié par cette souffrance et plus aimant que jamais; il reviendra meilleur, plus instruit et grandi par des connaissances nouvelles !

Tandis que nous causions de ces choses et d'autres, notre arriero nous rappela à la vie présente en déclarant inopinément qu'il ne pouvait aller plus loin ce jour-là, attendu que le compagnon qu'il attendait n'était pas encore arrivé. Or, comme il restait encore deux précieuses heures de jour, il nous importait de ne pas les perdre. Nous partîmes donc seuls, cernant et poussant en avant les bêtes de charge, bien certains, d'ailleurs, que notre muletier ne tarderait guère à les rejoindre, ce qui ne manqua pas d'arriver le lendemain.

Nous voilà donc lancés à l'aventure dans des forêts immenses, craignant bien un peu d'être saisis par la pluie ou de nous tromper de chemin, mais le principe était sauvé.

Malheureusement, la route que nous suivions était très-mauvaise. En effet, la terre du Quindiù est épaisse et gluante, de sorte qu'elle retient l'eau indéfiniment et forme des boues incommensurables et éternelles, dont la réputation est établie dans toute l'Amérique du Sud. Dans aucun pays du monde on n'en rencontre de pareilles. Pendant environ cinquante lieues, on est dans un véritable marécage qui a rarement moins d'un pied et demi de profondeur. Les mules y enfoncent constamment jusqu'au poitrail et ne pourraient en sortir si l'on n'avait eu soin

de faire des tranchées transversales de mètre en mètre, ce qui donne à la route l'aspect d'un escalier, dont toutes les marches seraient des auges de fange, mais a l'immense avantage de localiser cette boue et d'offrir des limites aux glissades des mules.

Durant la saison des grandes pluies, il est absolument impossible de traverser le Quindiù ; ce n'est que dans la saison soi-disant sèche, où nous avions la chance de nous trouver, qu'on le traverse en six ou sept jours.

Pendant la plus grande partie de l'année, les terres sont encore plus détrempées ; alors on fait deux pas en arrière pour trois en avant, les bêtes de somme tombent souvent ; il faut les recharger à chaque instant, et par suite on met douze ou quinze jours à faire le trajet, comme l'attestent, d'ailleurs, les nombreux ranchos que l'on rencontre sur les bords du chemin.

Comme il n'y a que deux ou trois cabanes de Chollos dans toute la Cordillière centrale, les pauvres voyageurs qui, dans la saison des pluies ne peuvent en démarrer, sont obligés de passer la nuit au milieu de la forêt et de se construire pour tout abri, avec des feuilles de palmier, un petit toit de verdure, appelé rancho. Cette installation est, comme je l'ai éprouvé plus tard, beaucoup plus poétique que confortable.

Quoique nous fussions dans la bonne saison, nous avions une peine extrême à marcher. Pour éviter les branches, nous devions constamment nous coucher sur le cou de nos mules en les saisissant par la crinière, afin d'empêcher nos selles de glisser en arrière. Ces pauvres bêtes, pataugeant de leur mieux, nous aveuglaient en nous éclaboussant des pieds à la tête. — C'était plaisir de voir l'arriero courant de l'une à l'autre, tirant la première, fouettant la seconde, et les harcelant sans cesse.

MONTÉE DU QUINDIU

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

— A tous moments nous longions des précipices, et un faux pas, dans cette direction, pouvait nous y jeter, d'autant plus que les bords du sentier n'étaient guère solides. En outre, dans beaucoup d'endroits, on voyait des cadavres de mules qui étaient dégringolées dans ces gouffres, ce qui n'était guère fait pour nous rassurer. Enfin la nuit arriva, et, au milieu de ces forêts gigantesques, l'obscurité était profonde, car aucune étoile ne pouvait faire parvenir ses rayons jusqu'à nous. Par bonheur, il n'y avait qu'une route dans le Quindiù et, nous ne pouvions pas nous égarer; mais nous ignorions à quelle distance se trouvait la première hutte de Chollos et, ne voulant pas nous exposer à passer la nuit dans les bois, nous étions obligés de marcher le plus vite possible, sans prendre garde aux casse-cou. En ce moment nous descendions un premier-contre fort, et quoique la côte fût rapide et l'obscurité compacte, nous poussions nos mules en avant, nous élançant dans le vide, courant, glissant, sautant, sans savoir où chaque pas nous entraînait. Certainement nous étions confiants dans les jambes de nos mules, mais nous ne pouvions ignorer que notre situation était très-dangereuse. Cependant, loin d'être effrayés, nous chantions et riions de tout notre cœur.

Jamais nous n'avions éprouvé une pareille gaieté. Était-ce de la folie ? — je ne sais. Peut-être étions-nous dans une sorte de sommeil somnambulique qui nous soutenait. Le fait est que nous subissions l'ivresse du danger, une des plus vives jouissances que l'homme puisse ressentir.

Tout à coup ma mule fit un faux pas plus accentué que les autres. Croyant alors qu'elle allait culbuter dans le précipice voisin, j'eus la présence d'esprit de me jeter dans la direction opposée, pensant qu'il valait mieux tom-

ber à l'instant dans la boue que de courir le risque de se tuer par une seconde de retard.

Néanmoins je fus très-surpris en constatant que malgré ma bonne volonté, j'étais encore à cheval, et ne pouvais m'expliquer ce miracle. C'était tout simplement mon immense éperon qui m'avait servi de palladium en s'enfonçant d'un pouce dans le ventre de la pauvre mule.

Nous allions ainsi depuis le matin, lorsque enfin nous arrivâmes auprès d'une petite cabane dans laquelle nous entrâmes sans cérémonie. Trois sœurs y vivaient seules et tranquillement comme les dryades de Las Huntas. Loin du monde, elles n'avaient aucun souci et paraissaient très-heureuses.

Elles ne s'occupaient que de la préparation de leurs repas et ce soin employait tout leur temps. L'une décortiquait des grains de maïs, la seconde les écrasait entre deux pierres, et la troisième formait des petits pains qu'elle faisait ensuite griller auprès d'un grand feu placé au milieu de la chambre.

Dans les Cordillières centrales de la Nouvelle-Grenade, l'altitude étant très-considérable, les nuits sont froides malgré le voisinage de l'équateur ; aussi les Chollos entretiennent-ils continuellement du feu. Ils l'alimentent avec trois gros morceaux de bois qui se touchent vers les pointes et qu'ils ont soin de rapprocher de temps en temps. Il n'y a d'ailleurs aucune espèce de cheminée, mais en revanche une fumée incessante. Pour n'en pas trop souffrir, il faut avoir soin de se placer toujours du côté du vent.

L'ameublement de la chaumière où nous nous étions arrêtés se composait d'un seul tronc d'arbre, et sa décoration, d'un singe et d'un régime de bananes.

Les déesses nous offrirent quelques-uns de ces fruits et un pain de maïs, qui auraient constitué tout notre dîner, sans les tablettes de bouillon que nous avions eu la précaution d'emporter de France.

Tandis que Fernando tendait nos hamacs, nous fîmes la conversation avec nos hôtesses.

Le lendemain, peu de temps après avoir quitté ce réduit hospitalier, nous nous trouvâmes au milieu d'une ravissante forêt de palmites arèquiers. Ces arbres, — de la famille des palmiers, — ont des stipes très-déliés et des feuilles peu nombreuses mais très-élégantes. Généralement, ils poussent en grand nombre au même endroit et forment des bosquets touffus d'un effet très-artistique. Le sol du Quindiù étant très-accidenté, ces palmites nous environnaient de toutes parts, nous présentant à la fois leurs tiges, leurs cimes et leurs rameaux, se mêlant, se tordant les uns les autres et entre-croisant leurs feuillages avec les frêles rameaux des balisiers et des bananiers sauvages. Rien n'est plus pittoresque que ce fouillis, éclairé inégalement par les rayons du soleil. Ici, gai, animé, brillant et rayonnant de lumière, là, sombre et noir, masquant souvent derrière son immobilité d'horribles animaux et des gouffres profonds.

Lorsque je traverse des sites merveilleux, comme ceux dont je viens de parler, sans avoir pu les décrire, je me sens une exubérance de vie, mon cœur bat plus vite, je frissonne, j'aime la nature, j'aime la vie, j'aime Dieu!

Outre les jolis palmites dont je viens de parler, d'élégantes fougères arborescentes de huit à dix mètres de haut se dressaient de tous côtés. Le Quindiù est, je crois, le seul endroit de la terre où s'en trouvent de si belles. Ces fougères ont la forme générale des palmiers, mais leur feuillage, d'une légèreté admirable, ressemble à la

plus fine dentelle. On rencontre aussi dans cette partie de la Cordillière un arbuste entièrement violet qui fait l'effet d'un immense bouquet de fleurs, mais il nous a moins frappé que le cambulo écarlate de la Cordillière orientale, quoique au point de vue de l'art son feuillage ait des teintes plus harmonieuses.

Vers le coucher du soleil, nous passons auprès d'une ravissante cascade que nous avons cherché à dessiner, mais quel pinceau pourrait en donner l'idée? Quelles couleurs rendraient les nuances de ces fleurs inclinées sur nos têtes? Comment représenter ces lianes, ces plantes grimpantes courant de tous côtés, agitées par le souffle de la brise, et ces légères vapeurs réfractant les lueurs de l'arc-en-ciel? Comment rendre la sensation de fraîcheur qu'on éprouve lorsque après une pénible journée de voyage, sous un soleil tropical, on arrive tout à coup au bord d'un clair ruisseau égayé par le doux murmure d'une blanche cascatelle? La musique seule peut faire naître les mêmes impressions. Écoutez la *Symphonie pastorale* de Beethoven ou le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, et vous aurez entendu ma cascade.

Le soir, nous nous arrêtons dans une petite hutte située au bord d'un torrent. Des montagnes boisées nous environnent de toutes parts, et aussi loin que peuvent plonger nos regards, nous n'apercevons que d'immenses forêts. C'est un spectacle tout nouveau pour des Européens de voir ainsi de hautes montagnes couvertes d'arbres. Les Alpes, les Pyrénées, l'Atlas, le Liban, le Taurus, sont pittoresques, mais arides et sauvages; aussi ne nous lassions-nous pas de contempler ce magnifique panorama, où le gracieux s'alliait au grandiose.

Au commencement de notre voyage à la Nouvelle-Grenade, on ne cessait de nous vanter la Savannah de

FORÊT DE PALMIERS DU TOTCHESITO

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

Bogota et la vallée du Cauca, tandis qu'on ne parlait qu'en rougissant du magnifique Quindiù. Ces Grenadiens, négligeant le côté artistique, ne s'occupaient que de la prétendue valeur territoriale de leur pays, et ne voyaient dans le Quindiù que le mauvais état de ses chemins et la quantité proverbiale de ses boues. Assurément la route qu'ils ont faite est affreuse, mais il suffit de lever les yeux pour voir de tous côtés des merveilles nouvelles, si nombreuses et si remarquables qu'on ne saurait les énumérer sans être taxé d'exagération. En effet, ce que nous venions de voir n'était que le prélude de ce qui nous attendait.

La vallée de Totchesito, que nous atteignîmes bientôt, nous réservait des tableaux encore plus splendides. Là, toutes les plantes que je viens de signaler font place à une quantité innombrable de palmiers à cire, remarquables par la hauteur colossale de leurs stipes et la résine d'un blanc nacré dont ils sont couverts. Ces arbres sont tellement serrés les uns contre les autres qu'ils écrasent toutes les plantes voisines et qu'il est impossible de se frayer une route entre eux, même la hache à la main, comme dans les autres parties de la forêt vierge. Aussi, quoique nous eussions le plus vif désir de faire une chasse aux tigres, nombreux en cet endroit, il nous fallut renoncer à cette entreprise et nous rabattre sur les singes et les perroquets, dont nous tuâmes un grand nombre sans quitter le chemin. Mais le Quindiù varie comme un kaléidoscope ses effets fantastiques.

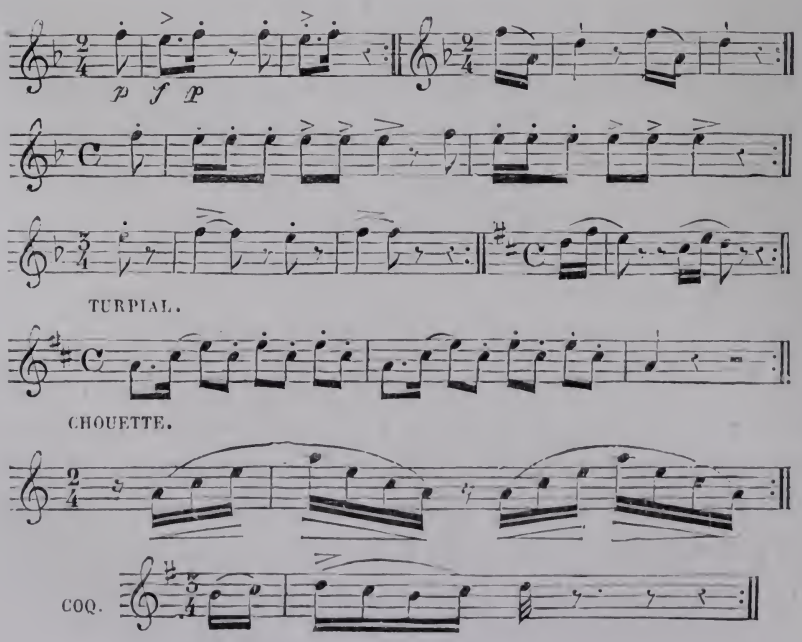
A quelques lieues du Totchesito, la forêt revêt un aspect tout différent. Là des arbres séculaires, datant des premiers âges du monde, étendent majestueusement des branches couvertes de lichens, de mousses et de rouges orchidées. Tout regorge de végétation et même le sentier que l'on suit, pratiqué à coups de matchec, se referme

rapidement derrière vous. On voit partout des lianes blanches et flexibles, enguirlandées d'arbres en arbres ou tendues comme les cordages d'un navire.

Quelques-unes soutiennent de légers parasites ou s'entrelacent avec des plantes grimpantes et forment ainsi des ornements d'une élégance charmante.

Au moment de notre passage le ciel était pur et le soleil brillant, mais sa lumière était tamisée par les feuilles qui surplombaient le chemin.

Des papillons de velours noir ou bleu d'azur égayaient ce tableau et des oiseaux de toutes couleurs venaient sans défiance sautiller jusque sous nos pieds, picotant des fleurs ou gazouillant leurs chansons d'amour. Voici plusieurs gazouillements que j'ai notés afin de prouver que les oiseaux du Nouveau-Monde réunissent le charme du ramage à la beauté du plumage. Leur voix est généralement juste, forte et harmonieuse, mais toujours mélancolique. Pauvres petits êtres, seraient-ils malheureux?



Le dernier de ces airs est celui que chantent les coqs du Totchésito. Je le crois unique dans son genre et assez curieux pour mériter d'être reproduit ici, quoiqu'il n'ait rien d'agréable.

Cependant nous n'étions pas encore au sommet de la Cordillière centrale.

Fatigués de voir que nous franchissions sans cesse des montées de plus en plus escarpées sans parvenir à la cime, nous demandions souvent à nos guides : « Es aqui l'ultima montana? » Mais ils répondaient toujours : Non, messieurs, pas encore, mais bientôt!...

Un jour enfin, le chemin devint tellement atroce qu'il nous remplit d'espoir ! car les choses excessives sont de courte durée. Les auges de boue, dont j'ai parlé n'ayant plus de séparation, devenaient des mares de plus d'un mètre de profondeur, au milieu desquelles nous craignions parfois de nous noyer.

Des arbres tombés en travers de la route barraient le passage, de sorte qu'à chaque pas nous devions mettre pied à terre et passer dessus ou dessous tout en traînant, poussant et fouettant les mules récalcitrantes. Des branches horizontales nous aveuglaient sans cesse et nous frappaient quelquefois avec force. De vieux troncs s'élevaient juste assez haut pour nous cogner les genoux, et des ronces nous égratignaient de tous côtés. Nos vêtements étaient en lambeaux, notre corps en sang, et nous ne parvenions à nous garantir la figure qu'en la couvrant de nos immenses chapeaux de paille comme de boucliers. — De plus, il fallait s'attendre à tomber à toute minute, en prendre son parti bravement et ne songer qu'à le faire dans les meilleures conditions possibles. Aussi, me disais-je à chaque pas : Ici je vais glisser, c'est certain, mais je me jetterai sur ce tas de boue qui me paraît confortable.

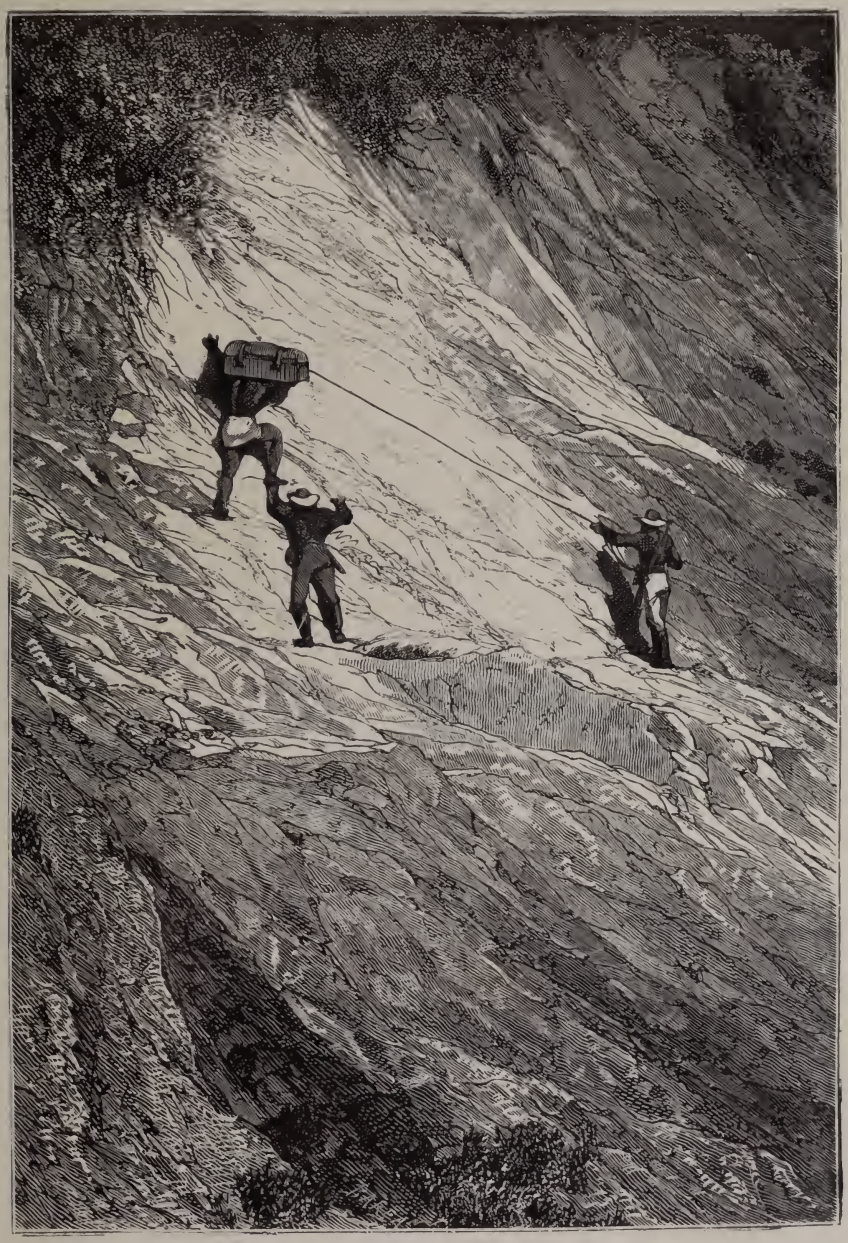
Là, ma mule a beaucoup de chances pour se casser les jambes de devant, mais j'aurai soin de me pencher démesurément en arrière et de m'asseoir avec dignité sur sa croupe, et ainsi de suite. Les plus petites éclaircies à travers les bois nous découvraient toujours des vues superbes, mais nous les achetions tous les jours plus chèrement. Enfin, au moment de parvenir à la cime, il nous fallut encore traverser un endroit presque impraticable.

Arrivés à cette fameuse impasse, nos arrieros nous firent descendre de mule; puis, après les avoir toutes déchargées et dessellées, ils les conduisirent par un chemin détourné où elles durent traverser des marais à la nage.

Pendant ce temps nous atteignîmes, non sans difficulté, un rocher à pic si escarpé qu'il avait été impossible d'y faire la moindre entaille. Quelques traces, provenant du passage des Indiens, nous permirent seules d'y mettre les pieds et d'avancer en nous cramponnant aux lianes qui pendaient au-dessus de nos têtes. Mais, une fois de l'autre côté, tout n'était pas terminé, il s'agissait d'y transporter aussi nos malles.

Pour cela, Fernando en amarra une à une corde dont il nous jeta l'autre extrémité, afin de nous permettre de la repêcher en cas de chute; puis il la chargea sur ses épaules et marcha comme un danseur de corde. Son équilibre nous paraissant très-problématique, je me collai contre le rocher en élevant les bras, afin de fixer ses pieds et l'empêcher de glisser, tandis que j'étais soutenu moi-même par Blin qui, placé au-dessous sur un terrain plus solide, s'arc-boutait de même sur moi.

Nous recommençâmes plusieurs fois cette opération, trop heureux de ne pas avoir de pluies, car elles l'auraient rendue plus difficile encore, et tous nos bagages



CORNICHE DU QUINDIU

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

furent successivement apportés de cette manière. Il est inconcevable que le gouvernement ne s'occupe pas de faire des travaux en cet endroit. Quelques mines que l'on ferait jouer produiraient du moins quelques anfractuosités qui faciliteraient beaucoup le passage. Par bonheur, il ne nous arriva aucun accident, et bientôt nous atteignîmes le sommet du Quindiü. Cette « ultima montana » est marquée, suivant l'usage, par une quantité de croix placées en *ex voto*, au point culminant. De là, on jouit d'une vue splendide, et les Cordillières se déploient de tous côtés sur une si grande étendue, que leurs cimes accumulées font l'effet des vagues de la mer.

Tandis que nous admirions ce panorama, l'orage grondait à nos pieds et de petits nuages blancs passaient avec rapidité sans s'élever jusqu'à nous.

Le versant de la montagne que nous venions de gravir a une toute autre physionomie. Le chemin devient excellent, sa pente est douce et égale, enfin les forêts, si sauvages du côté d'Ibagué, prennent un aspect plus riant et plus gracieux. Il semble que la nature s'y soit reposée d'un colossal bouleversement. Nous n'avions pas lieu de nous plaindre de cette transformation, car depuis cinq jours surtout nous menions une vie très-pénible. Les cabanes dans lesquelles nous nous arrêtions étaient de plus en plus misérables et nous souffrions beaucoup de la faim.

Voici généralement de quelle façon les choses se passaient. En arrivant à la porte de chaque chaumière, nous demandions si l'on voulait nous vendre des œufs (*la seule* chose qu'il soit possible d'obtenir en ce pays) : « *Ay huevos?* » mais on répondait invariablement partout : « *No ay!* » avec un flegme indien vraiment désespérant. Alors nous entrions de force dans les huttes et boulever-

sions tout jusqu'à ce que nous eussions trouvé des aliments. Nous finissions presque toujours par découvrir ainsi une provision d'œufs cachés dans quelque trou, et, n'ayant pas autre chose, nous en avalions une quinzaine à nous deux, mais sans pain, sans sel, et souvent entièrement crus, lorsque nous étions obligés de partir avant que l'on eût eu le temps d'allumer le feu. Dans les cabanes les plus riches, on trouvait bien un peu de viande sèche, mais ces lambeaux informes, dégoûtants et indescriptibles, nous inspiraient une répugnance que nos appétits des meilleurs jours ne purent jamais surmonter. Au fond, les Chollos sont naturellement hospitaliers, ils offrent volontiers leurs habitations aux voyageurs, et s'ils ne donnent pas le peu qu'ils possèdent, cela tient à ce qu'ils en ont besoin pour leurs propres familles. La plupart, il faut le dire, ont été molestés de tous temps par les Espagnols et les officiers qui prenaient tout et ne payaient rien. C'est donc à ces derniers qu'il faut s'en prendre si aujourd'hui les Indiens montrent si peu d'empressement à l'égard des étrangers.

Dans les Cordillières les nuits sont froides; or, comme bien entendu il n'y a de lits nulle part et que le hamac est essentiellement frais de son naturel, nous étions obligés de nous coucher tout habillés, exercice qui, souvent renouvelé, finit par devenir très-fatigant. De plus, les murs des cabanes, composés simplement d'un treillis de cannes à claire-voie, laissent passer des vents coulis continuels, et les toits, construits avec quelques feuilles de lataniers, n'empêchent pas la pluie de s'infiltrer de tous côtés. Un soir, après avoir pris, assis sur nos malles, un de ces légers repas dont je viens de parler, Fernando étendit nos hamacs entre plusieurs autres qui appartenaient à des Chollos, nègres, arrieros, femmes, enfants,

SCÈNE DE NUIT DANS UNE CABANE DE CHOLLOS

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M le comte de Gabriac.)

Indiens chasseurs, et qui formaient en se croisant autour de nous un dédale inextricable. A la vérité, cette installation ne manquait pas de couleur locale, mais elle avait aussi quelques inconvénients. Pour n'en citer qu'un : je me trouvais placé au-dessous d'une cloison horizontale formant soupente où dormait le père infirme de cette communauté. Au commencement de la nuit tout alla bien; mais à peine cédai-je au sommeil que je sentis une grêle de poussière et d'insectes de toute nature qui tombait sur moi et m'entrait dans les yeux. Chaque fois que le vieux se retournait, la natte de cannes qui lui servait de lit laissait échapper des flots d'immondices qui menaçaient de m'aveugler et de m'empoisonner. Dans l'impossibilité où j'étais de déplacer mon hamac au milieu de l'obscurité, je pris le parti d'ouvrir mon parapluie, grâce à quoi je pus gagner le jour sans autres désagréments.

Parmi les magnificences du versant occidental du Quindiù, ce qui nous a le plus vivement frappés, c'est une immense forêt composée exclusivement de bambous. J'ai fait environ quarante mille lieues de voyage depuis quinze ans et je n'ai jamais rien vu d'aussi varié ni d'aussi splendide que la montagne que nous traversions. Une pareille excursion ne pouvait mieux se terminer que par cette admirable avenue de bambous qui se déroulait devant nos yeux.

Ces arbrisseaux croissent très-serrés, s'élèvent en gerbes et s'épanouissent en s'inclinant comme de légers panaches. Leurs flocons, d'un vert tendre, se détachent harmonieusement sur le fond sombre de la végétation tropicale. Le saule pleureur n'en donnerait à l'Européen qu'une faible idée, car sa tige est massive et son feuillage épais retombe vers la terre, tandis que le bambou,

fin comme un roseau, s'élance vivement et se mêle à l'azur du ciel ainsi qu'un élégant petit nuage.

Nous nous étions promis d'arriver à Carthago le 30 août, aussi ce jour-là étions-nous en route dès la pointe du jour. Malheureusement, après avoir marché treize heures sans nous arrêter, nous n'atteignîmes le Rio Vieja qu'au coucher du soleil. Or, le passage d'une rivière est toujours une opération difficile à la Nouvelle-Grenade, et la nuit elle devient presque impossible. Le passeur, ce sont gens insupportables en tous pays, le passeur, dis-je, ne fit son office que poussé par nos menaces, et tout à coup la nuit nous envahit complétement, car sous ces latitudes la perpendicularité de l'écliptique supprime le crépuscule.

Malgré cela et quoique très-fatigués, nous résolûmes de faire encore les trois heures de marche qui nous séparaient de Carthago. Nos guides et arrieros soutenaient que c'était impossible ; mais comme nous avions quelques raisons de supposer qu'ils y mettaient de la mauvaise volonté, nous les obligeâmes à marcher et partîmes sans prendre le moindre repas et sans même écouter leurs raisons.

Nous ne pouvions montrer plus de persévérance, mais le sort ne tint nul compte de notre résolution.

Soit que Fernando fût de connivence avec les muletiers, et nous conduisît avec intention dans des impasses, soit qu'il se trompât de route ou que réellement elle fût impraticable, le fait est que chaque pas présentait une difficulté nouvelle ; — le sentier était étroit, les branches nombreuses, les ronces déchiraient nos jambes, — et, dans ces terres chaudes, humides, les serpents étaient nombreux et pouvaient nous mordre avec d'autant plus de facilité que nous étions souvent obligés de

mettre pied à terre afin de traîner nos mules par la bride. De plus, sous les grands arbres qui nous environnaient, la nuit était devenue d'une obscurité complète, de sorte que nous ne savions où marcher.

Tout à coup nous nous trouvons sur un rocher humide, oblique et glissant, et suspendu au bord du Rio Viéja ! Ce n'est qu'en nous mettant à quatre pattes qu'il nous fut possible de traverser cette corniche ; quant à nos bêtes, elles se refusèrent absolument à faire un seul pas, et Fernando, qui marchait à la découverte, criait que la route devenait encore plus mauvaise. Enfin, songeant que de ce train-là nous n'arriverions jamais avant le jour et que nous courrions le risque de nous perdre dans les bois, nous fûmes complétement découragés. Il nous fallut battre en retraite et demander l'hospitalité dans la case du passeur qui nous offrit un morceau de poisson sec pour toute consolation.

En revanche, le lendemain nous étions sur pieds avec le soleil.

Après avoir traversé de nombreux buissons de balisiers entremêlés de palmiers épineux qui nous mettaient en pièces, nous arrivâmes à Carthago, gros bourg de peu d'importance, mais fort bien situé au bord du Rio Viéja et entouré de bosquets de lataniers, de cannes sauvages et de rouges cambuyas. En ces beaux pays, la nature fait tout pour l'homme, et c'est bien heureux pour les misérables races de l'Amérique du Sud, qui, autrement, mourraient de faim.

Indépendamment des fruits de toute nature dont j'ai déjà parlé, outre les légumes tels que l'yuca, le manioc, la patate et le cara qui poussent presque spontanément, je citerai les palmiers comme un exemple de la prodigieuse richesse de ces contrées. Il y a environ trois cents espèces

de palmiers différents et la plupart sont ou peuvent être utiles à l'homme.

Les principaux sont : Le palmier des bois dont les feuilles servent à fabriquer des toits, et le stipe à faire des lances, arcs, etc. Le latanier, dont on fait des cordes et des chapeaux. Le cocotier, qui produit le coco. Le dattier, qui donne les dattes. Le chou palmite, dont la partie supérieure est si délicate et si agréable à manger. Le palmier à cire, qui laisse découler cette substance de son écorce. Enfin le palmier à beurre, dont la pulpe savoureuse ressemble tellement au beurre de vache qu'il est très-difficile de les distinguer l'un de l'autre. N'est-il pas admirable de voir une pareille variété de productions dans un seul arbre qui croît sans culture? Le palmier à cire est, comme je l'ai dit, le plus élégant et le plus élevé, mais le palmier à beurre est le plus riche et le plus beau. Sa tête, abondamment fournie de feuilles d'un vert superbe, forme une sphère très-régulière. Aussi est-il, comparativement aux autres plantes de la même espèce, comme une rose double à côté des roses des champs.

Les environs de Carthago en sont couverts.

En revanche, il n'y a rien à voir dans la ville, qui placée entre les Cordillières centrales et occidentales se trouve également isolée de la mer et de Bogota. On n'y trouve aucune ressource, et l'on ne peut s'y promener le soir que les jours de lune, car les lanternes ne sont pas encore venues jusque-là. Voyant l'état des choses, nous n'usons de nos lettres de recommandations que pour obtenir des mules le plus tôt possible. Après un certain nombre d'allées et venues, nous finissons par en trouver de convenables que l'on promet de nous amener le lendemain à cinq heures du matin. Naturellement elles n'arrivèrent qu'à onze heures, et comme il n'y avait que six heures de retard, ce qui est

peu à la Nouvelle-Grenade, nous allions ajouter une gratification au prix convenu, lorsque le muletier vint nous réclamer quarante-quatre piastres au lieu de trente, prix déjà exorbitant pour deux journées, surtout dans la plaine. Nous renvoyons donc ce voleur et nous passons la journée à discuter avec tous les duenos de las bestias de la ville et des environs, mais ils s'entendaient comme larrons en foire et soutenaient mutuellement leurs nouvelles prétentions.

Peu s'en fallut que pour les mystifier nous ne partissions à pied, mais nos bagages nous en empêchèrent et nous fûmes forcés de conclure avec le moins exigeant. Tout cela nous prit jusqu'à sept heures du soir, et alors les horribles duenos voulurent mettre obstacle à notre départ, sous prétexte que l'heure était trop avancée ; mais nous tenions les bêtes et nous partîmes en nous frayant le chemin à coups de fouets.

Toutefois cette exécution se fit sans le secours de Fernando qui était toujours porté à prendre parti contre nous, afin de se ménager des amis dans les divers pays que nous traversions et qu'il devait parcourir toute sa vie. Mais, ce jour-là, nous lui parlâmes si vertement à ce sujet, qu'il ne lui prit plus l'envie de recommencer.

A Carthago, on nous avait prévenus que la route était fréquentée par des brigands très-dangereux et qu'il était imprudent de s'y aventurer la nuit. Aussi, en sortant de la ville, avions-nous armé nos révolvers, et nous tenions-nous sur la défensive, prêts à faire face à toutes les éventualités. J'avoue même que nous n'aurions pas été fâchés d'avoir quelque petite aventure de voleur, mais malheureusement tout se passa aussi régulièrement que la promenade des élèves de l'Immaculée Conception, et vers deux heures du matin nous allâmes coucher dans une vieille hacienda,

ruinée depuis l'émancipation des nègres. Les fils des haciendaires de cette propriété, végétaient là misérablement, ignorant même le nom de leurs pères.

C'est le sort de toutes les haciendas de la Nouvelle-Grenade, et ce sera également celui des fazendas du Brésil, le jour où, sous une influence quelconque, les noirs parviendront à conquérir leur liberté.

Le lendemain, nous partions dès l'aube et nous avions le cœur serré en traversant les champs, redevenus sauvages et incultes, qui entourent cette maison ruinée; eux qui étaient autrefois couverts de riches moissons de café, de coton et de cannes à sucre. Un bouquet de bambou placé comme ornement au centre du jardin en atteste l'ancienne splendeur, ainsi qu'un bijou sur une noire momie.

Contrairement aux renseignements que nous avaient donnés les Bogotiens, la vallée du Cauca ne renferme rien d'intéressant au point de vue artistique. Elle se compose d'interminables prairies formant de vastes potreros sans clôtures et n'appartenant à personne. Des troupeaux considérables gambadent çà et là, et l'on pourrait se croire en Normandie à entendre les mugissements, les bêlements, et les hennissements qui retentissent de tous côtés.

Il est certain que ces terrains excellents et d'une culture facile pourraient devenir très-productifs, mais en tous cas ils nous plaisaient beaucoup moins que le sauvage Quindiü avec ses inextricables forêts.

En quelques endroits on cultive le café, le cacao, la canne à sucre, le coton et l'indigo; mais l'absence de débouchés directs force les propriétaires à livrer ces denrées à des prix extrêmement bas.

Ainsi, par exemple, le cacao de première qualité se vend deux sous et demi la livre et la vanille si chère en Europe se donne pour rien. Malheureusement les frais de transport

PONT DE BAMBOUS DANS LA VALLÉE DU CAUCA

(Dessiné par M. Dardoize, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

absorberaient non-seulement la valeur de ces denrées, mais les dépasseraient de beaucoup. Par contre dans le Cauca les chemins sont excellents, ce qui nous permit de gagner un peu de terrain, et en deux jours de marche au grand soleil nous arrivions à Buga.

Le village de Buga passe pour une ville à la Nouvelle-Grenade, parce qu'il possède une église et une école.

Quant à l'auberge, c'est un horrible bouge noir, au fond duquel, en regardant bien, on finit par voir entassés dans un coin quelques nègres et Chollos qui se grattent en poursuivant des tarentules, dont ils ont vraisemblablement envahi le domicile. Une vieille femme galeuse, à peine vêtue et ornée de cheveux gris épars, se tient assise sur le pas de la porte afin d'achalander l'établissement. Je ne sais ce que nous serions devenus en cet endroit sans M. de Ronsoro, pour lequel, heureusement, le général Mosquéra nous avait donné des lettres de recommandation.

Savez-vous qui est M. de Ronsoro? nous dit-on. — Nullement. — Comment! vous ne savez pas qui est M. de Ronsoro? Mais c'est le plus grand marchand de foulards de tout Buga!

Né de parents pauvres, mais honnêtes, il partit pour la terre étrangère!..... et fit, dans son petit commerce, une fortune qui lui permit de nous offrir une omelette à l'ail.

Nous passâmes la nuit à Buga dans l'espoir de nous reposer un peu plus confortablement qu'à l'ordinaire, mais nous avions compté sans « las pulgas ». Il me semble que ces petits animaux gagnent à être désignés sous ce nom. En espagnol ils prennent, selon moi, quelque chose d'aristocratique qui est plein de dignité et qui permet de les pré-

senter. Toujours est-il qu'il y en a un nombre incommensurable dans tout le pays, et si on appelle l'empereur du Brésil — *Imperador de los makajos,* — empereur des singes, — on appellerait, à bon droit, le président de la Nouvelle-Grenade — *el rey de las pulgas.* Bref, notre nuit fut singulièrement accidentée par les visites multipliées des *pulgas* grenadiennes.

Nous avions commandé nos mules pour la première heure, mais, confiants dans l'inexactitude des arrieros, nous fîmes une grasse matinée qui nous consola un peu des tourments de la nuit, et vers dix heures on amena les bêtes promises. J'enfourchai aussitôt la première qui se présenta et je lui enfonçai, comme à l'ordinaire, mes immenses éperons dans le corps.

Mais par malheur cette mule était un cheval, caché sous de longs poils et d'une apparence qui n'annonçait rien de belliqueux. De plus, il était dans le potrero depuis plusieurs mois et ne demandait qu'à courir, de sorte qu'en se sentant piqué par mes éperons monstres, il sauta à un mètre de haut et fit des ruades terribles, suivies d'une série interminable de sauts de mouton, se cabrant et ruant alternativement, si bien que tout ce qui était dans les fontes de ma selle, revolver, poignard, grammaire, dictionnaire, lunettes, couvert, cordes, tout fut dispersé.

A chaque mouvement, mes malencontreux éperons pénétraient plus avant dans les flancs de mon cheval, sans qu'il me fût possible de l'empêcher. Par suite, nouvelles gambades et finalement grand galop autour de la place. Comme c'était jour de marché, il y avait là beaucoup de monde, et, naturellement, le plus grand désir de la foule était de me voir tomber. Il ne se rencontra pas une personne assez courageuse pour venir m'aider ; — Blin de Bourdon seul eut l'esprit d'aller barrer une rue qui eût été

très-dangereuse pour moi, si le maudit cheval s'y fût engagé, à cause de son pavé glissant et inégal. Cependant je me cramponnai en serrant les jambes avec tant de force que je parvins à conserver l'équilibre, puis, en relevant vigoureusement la tête de l'animal, je le mis dans l'impossibilité de ruer, et parvins à le ramener au point de départ.

L'honneur français était sauf! On me rapporta les objets que j'avais perdus, mon cheval fut caressé, et nous allâmes chercher de nouveaux plaisirs ! Seulement, depuis ce jour-là, je devins plus réservé dans l'emploi des éperons grenadiens.

Dans le milieu de la journée, après avoir essuyé plusieurs « *no ay,* » nous finissons par atteindre un petit village doté d'un alcade, auquel nous nous empressons de présenter notre lettre générale adressée à toutes les autorités.

Ce dignitaire nous reçut fort bien et partagea généreusement son déjeuner avec nous. Je ne sais comment nous lui aurions exprimé notre reconnaissance s'il ne nous eût tirés d'embarras en nous réclamant 6 réaux, — c'est-à-dire trois francs.

Au sortir de là, nous vîmes passer près de nous un cheval libre qui courait au grandissime galop, puis un cavalier qui le suivait à fond de train, en tenant enroulé sur son bras droit une corde de douze à quinze mètres de long terminée par un nœud coulant. Tous deux faisaient voler la poussière à une grande distance et n'apparaissaient qu'au milieu d'un nuage. Tout à coup le Chollo précipite encore son allure et lance en l'air son lazzo qui, en se déroulant, vole comme un disque, retombe sur le cou du fuyard, l'enveloppe et l'étreint complétement. Bientôt l'animal vaincu, enlacé de toutes parts, ne songe plus à fuir et se rend à son nouveau maître.

C'est ainsi qu'en Amérique on lace les chevaux sauvages dans les llanos ou ceux qui pâturent dans les potreros considérables.

Cependant nous pressions le pas, car nous devions traverser le Rio Cauca ce jour-là, et voulions éviter les ennuis éprouvés au Rio Vieja. Aussi étions-nous arrivés au bac deux heures avant le coucher du soleil, et longtemps avant nos arrieros; mais cette imprudence fut punie comme nous aurions dû le prévoir. Les mules de charge n'arrivèrent pas! ce qui nous plongea dans une cruelle anxiété. Les arrieros avaient-ils fui? Avaient-ils été à Palmira, la Capoue des muletiers, située non loin de là? ou bien s'étaient-ils égarés? Bref, le temps se passa et personne ne vint. En tout état de cause, il était évident qu'ils y mettaient de la mauvaise volonté. Comme il était trop tard pour retourner les chercher, nous n'avions rien de mieux à faire que de marcher en avant jusqu'à la première maison, espérant que nos bagages nous rejoindraient le lendemain.

Nous passons la rivière dans un canot en remorquant nos bêtes qui suivent à la nage; puis nous réparons le temps perdu, en marchant jusqu'à onze heures du soir. Les lucioles phosphorescentes seules nous éclairent; mais comme le chemin est large, nous ne courons aucun danger. Cependant cette journée avait été fatigante, et notre joie fut grande lorsque Fernando nous montra, dans le lointain, la lumière d'une hacienda.

Depuis longtemps nous nous félicitions en songeant que cette ferme se trouvait sur notre route, d'autant plus que nous n'avions pas encore eu l'occasion d'en voir une seule dans toute la Nouvelle-Grenade. Enfin, je tenais particulièrement à comparer l'hospitalité qu'on y recevait à celle dont j'avais été comblé dans les magnifiques fa-

zendas du Brésil. En arrivant, une vieille femme poussa son hideux *facies* à travers la porte entre-bâillée en criant: « Qué quéré? » et voici l'agréable colloque qui s'établit entre nous :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Madame, nous sommes des voyageurs surpris par la nuit, et nous vous prions de vouloir bien nous accorder l'hospitalité jusqu'à demain.

— Eh bien ! reprit la sorcière, installez-vous là-bas, sous ce hangar.

— Madame, nos bagages sont justement restés en arrière aujourd'hui, de sorte que nous n'avons ni vivres, ni vêtements.

— Je n'ai rien.

— Mais nous vous payerons largement les quelques œufs que nous vous demandons.

— *No ay*, ajouta la méchante guenon, en refermant la porte. Ensuite nous entendîmes qu'elle poursuivait ses poules, pour nous les cacher.

Voyant cette insigne mauvaise volonté, et poussés par la nécessité, nous frappons à la porte avec la crosse de nos fusils, résolus à l'enfoncer si on ne l'ouvre pas.

— Puisqu'il en est ainsi, disions-nous, nous ne demandons plus, mais nous exigeons qu'on nous serve à l'instant.

Après avoir tout bousculé, nous trouvons bel et bien des poules, des œufs, du fromage, du chocolat, enfin de quoi confectionner un vrai festin, et nous faisons cuisiner le tout par une espèce de gâte-sauce qui se trouve là. Quant aux fils de la maison, ils sont tellement ahuris, qu'ils ouvrent de grands yeux sans oser dire un seul mot. Nous les employons à nous préparer des chambres et à desseller nos mules. Je crois bien qu'ils nous prirent

pour des brigands, mais nécessité fait loi. Quoique nous eussions conquis l'hacienda, nous y passons une nuit très-pénible, car nous n'avons pas nos hamacs, et les seuls lits que nous ayons pu trouver sont de cannes sauvages, plus dures que la terre. Nous ne pouvions pas nous étendre sur le sol, à cause des insectes de toutes espèces qui pullulent partout, et particulièrement de crainte des scorpions, si nombreux dans la vallée du Cauca. De plus, n'ayant aucun vêtement pour atténuer la rigidité de nos cannes et pour nous fabriquer, comme à l'ordinaire, une apparence de lits, nous nous couchâmes tout habillés sur nos grilles, ce qui nous donna des courbatures fâcheuses.

En partant, nous jetons avec affectation cinq piastres (vingt francs) à cette aimable famille, ce qui l'émerveille, et une nouvelle journée de marche nous amène à Cali, située à l'extrémité ouest de la vallée du Cauca, assise sur la Cordillière occidentale, la seule que nous ayons encore à traverser à la Nouvelle-Grenade.

Cali est une petite ville très-gentille, un peu triste, simple et mélancolique, mais blanche et gracieuse. Nous préférions Cali à Bogota, car si elle n'offrait pas de grandes ressources, du moins elle n'avait pas de prétentions.

C'est aux jésuites que l'on doit la prospérité de cette ville; ils ont construit des églises, un pont et plusieurs établissements remarquables. D'ailleurs, c'est à eux et aux Espagnols que l'on doit tout ce qui existe dans l'Amérique du Sud. Leur influence a laissé des traces partout.

Cali possède une petite posada assez convenable, ce qui ne nous fut pas indifférent, car nous devions y passer plusieurs jours, afin de ne pas arriver trop tôt à Buenaventura, en dépit des renseignements que l'on nous avait donnés à Bogota.

Pendant que nous nous reposions étendus mollement dans nos hamacs, un jeune Indien m'apporta un verre d'eau en y plongeant sa main sale, afin d'en retirer une petite feuille. Ce jeune homme était d'une simplicité extraordinaire, et nous amusa plus d'une fois par ses réponses naïves. Voici l'interrogatoire que nous lui fîmes subir :

— Comment t'appelles-tu ? — Primitif, le petit domestique qui est là pour vous servir. — Quel âge as-tu ? — il manque une année pour que j'en aie vingt.— Où est ta mère ? — Là-bas dans la Savanne. — Et ton père ? — Qui le sait ! — As-tu une amie de cœur ? — Oh ! oui, j'en ai une délicieusement belle. — Comment s'appelle-t-elle ? — Mercedès. — Blanche ou noire ? — Blanchette (mulâtresse). — Tu l'aimes ? — Ah ! je crois bien, je l'adore !

Cali étant seulement à peu de jours de la mer, quelques étrangers y viennent faire du commerce, cultiver les environs, élever des troupeaux ou chercher des mines d'or. Nous avons fait connaissance, entre autres, avec un riche commerçant nommé M. Pichevin, qui nous donna des renseignements fort intéressants sur le pays.

Il paraît que, depuis l'abolition de l'esclavage, la culture des terres n'offre pas de grands avantages, mais l'élève des bestiaux produit 100 pour cent, grâce au droit de vaine pâture que possèdent les propriétaires dans toutes les prairies du Cauca, quelles qu'elles soient, et par cela seul qu'elles ne sont pas clôturées. La grande difficulté est toujours de se procurer des capitaux et des bras. Aussi la main-d'œuvre est-elle extrêmement chère et l'intérêt de l'argent très-considérable. On place ordinairement ses capitaux à 20 pour cent avec hypothèques solides. En cas de non payement, les saisies se font régulièrement et l'argent est bien assuré.

M. Pichevin possède à Cali un fort joli hôtel dans le style oriental, avec cour, fontaine, veranda et jardin intérieur; mais ce qui est curieux, c'est qu'il l'a fait construire contre son gré, étant renvoyé de toutes les maisons qu'il louait, pour cause d'embellissement. En effet, ne pouvant s'accoutumer à vivre dans les nids à rats du pays, il les arrangeait avec élégance, y mettait de beaux papiers avec plinthe dorée, construisait des parquets, faisait venir à grands frais des lambris sculptés, des carreaux pour les fenêtres, et lorsque tout était terminé, les propriétaires, trouvant leurs maisons plus belles, en augmentaient le loyer ou s'y installaient pour leur compte.

A la fin M. Pichevin, fatigué de ce manége, se décida à faire bâtir l'hôtel en question. Le prix d'un ameublement dépasse tout ce que l'on pourrait imaginer, car les habitants, ne sachant absolument rien fabriquer, sont obligés de faire tout transporter d'Europe. Or, le frêt d'un continent à l'autre et même jusqu'à l'Océan pacifique n'est rien comparativement au prix du transport de Buenaventura à Cali, surtout pour les objets qui, par leur forme ou leur délicatesse, ne peuvent être portés par des mules, mais seulement à dos d'Indiens.

On demande, pour le passage de la Cordillière occidentale, les prix suivants :

Un canapé 800 francs. — Un piano droit 1,500 francs. — Une livre de sel 10 francs. — Et tout à l'avenant.

Les cigares de Palmira sont excellents et feraient la fortune du pays s'ils étaient connus en Europe. On les a gratifiés du nom suave de *cigaros de olor*, et ils ne coûtent que six réaux, trois francs le cent. Avis aux amateurs.

Le guaco guérit de la morsure des serpents, et, chose vraiment extraordinaire, sa seule présence suffit pour éloigner ces vilains animaux, du moins à ce que l'on dit.

Dans le sud du Cauca, on a dans chaque hacienda de bons gros serpents pour se garantir des vipères. Ils vivent dans les toits des maisons, ne font de mal à personne, mais se jettent immédiatement sur les serpents venimeux qui osent approcher.

La vanille et le quina abondent aux environs, mais on manque de bras pour les récolter, c'est pourquoi ces denrées sont si chères en Europe. Le quina renferme du quinquina et de la synconine. On élimine généralement cette dernière substance, quoique ce soit la plus efficace au dire de M. Pichevin. On ne saurait révoquer en doute cette opinion, car il a découvert un quina très-riche en synconine et très-commun dans les forêts des Andes.

Les prêtres vivent, à la Nouvelle-Grenade, maritalement et publiquement avec leurs concubines, élevant leurs enfants chez eux sans craindre le scandale, parce que le peuple est tellement habitué à cela qu'il s'étonnerait de voir un prêtre célibataire.

Généralement même, dans toute l'Amérique du Sud, on a la plus triste opinion d'un homme qui n'a ni femme, ni maîtresse; un autre homme se compromettrait en allant souvent chez lui. Cependant il était temps, pour nous, de mettre fin à notre visite, d'autant plus que les chaises de M. Pichevin étaient d'une dureté vraiment déplorable.

Or, savez-vous pourquoi M. Pichevin, homme riche, n'a pas de canapé dans son salon? Non. Eh bien, je vais vous le dire.

M. Pichevin possède bien un canapé, mais il a été obligé de le faire transporter dans sa chambre à coucher, parce que les Grenadiens, peu habitués à s'asseoir sur des siéges aussi moelleux, ne pouvaient plus s'en décoller, je demande pardon du mot, et lui faisaient, à l'envi, des visites interminables.

Bien que Cali soit la ville la plus gentille de la Nouvelle-Grenade, ses habitants sont tristes et sombres, ce qui la rend navrante. On sent que cette civilisation, à peine formée, n'est susceptible d'aucun développement, et l'on songe, malgré soi, à des fantômes errant dans des ruines. En effet, ce sont les Espagnols qui ont tout construit, tout fait, et leurs descendants dégénérés ne savent même plus l'usage des choses qui les entourent. Des créatures pâles se traînent le long des murs, dorment, végètent, mais ne vivent pas. Elles ont des maisons vastes et silencieuses dans lesquelles elles couchent, mais qu'elles n'habitent point.

En les voyant, on les prendrait pour les descendants d'un peuple vaincu qui ont tout oublié dans l'exil et qui, de retour chez eux, sont étrangers dans leurs propres demeures.

Quelquefois nous montions sur une petite colline voisine afin de jouir du panorama général de la ville et voir encore les vastes plaines du Cauca. C'est de ce côté que se dirigent chaque jour, vers le coucher du soleil, les jeunes gens couverts de ruanas aux couleurs éclatantes; c'est aussi le chemin des voyageurs enveloppés de zamarros et d'épais punchos lorsqu'ils partent à cheval pour des expéditions lointaines. Tous les chevaux de la Nouvelle-Grenade sont dressés au pas d'amble et ne trottent jamais. Cette allure est fort laide, mais très-commode pour les cavaliers qui ont l'air de vieilles femmes assises dans des fauteuils.

Les élégantes étalent de longues robes traînantes sans crinoline et même un peu collantes; malheureusement elles affectionnent trop les couleurs voyantes; ainsi, rien ne leur paraît de meilleur goût qu'un châle orange sur une robe écarlate, ce qui les fait ressembler à des perro-

quets. On voit cependant quelques jeunes femmes traînant languissamment des robes à queue bleu de ciel, et qui ne manquent pas d'un certain charme. Elles ne portent point de chapeaux et se couvrent la tête avec un voile noir plus léger que la mante péruvienne et ressemblant plutôt à la mantilla des dames génoises.

De retour à la posada, nous recevions chaque soir les visites de quelques fonctionnaires du gouvernement, accompagnés des savants de l'endroit qui posaient pour comprendre le français. L'un d'eux, professeur de poésie française, voulut absolument nous offrir une pièce de vers de sa composition, dont j'ai gardé précieusement le manuscrit. Elle est trop remarquable pour que je puisse vous en priver, et j'espère qu'elle aura auprès de vous son succès accoutumé.

LA SOLITUDE

Aimable solitude, à tous ceux dont les âmes
Des ombres, tes compagnes, font ses meilleures délices,
Et qui, de ses idées suivant les beaux caprices,
Trouvent en toi d'enchanteresses et tendres illusions
Qui d'eux dans ton asile voit ses amis distants,
Qui les vallons fleuris, témoin de ses amours
Où coulèrent à l'insu de sa vie les beaux jours,
Oui, tu leur offres tout; t'aimer est leur passion.

. . . . . .

Bien-aimée du génie, l'inspirer c'est à toi,
C'est ainsi qu'à Newton, ton ami le plus cher,
Tu révèles, amoureuse, de l'univers la loi.

. . . . . .

A la bonne heure, qu'il voit de la science la lumière,
Pauvre jeune homme, l'amour est ma délice, ma foi,
Aimable solitude, révèle-moi tes mystères.

Et que l'on dise après cela que les Grenadiens ne sont pas les plus grands littérateurs de l'Amérique du Sud!

Après avoir emphatiquement déclamé son imbroglio poétique, le doctor nous demanda notre avis avec humilité. A quoi nous déclarâmes d'un commun accord que jamais de notre vie nous n'avions entendu une pièce de vers pareille.

— Quelle grâce! m'écriai-je en modérant le fou rire qui me rongeait intérieurement; quel esprit! quel rhythme! Comme Newton arrive à propos et qu'il dénote bien un érudit! « A la bonne heure! » est surtout d'un admirable effet! Lamartine ne l'aurait pas trouvé!...

Le professeur fut certainement flatté de nos éloges, car il nous amena le lendemain quatre petites filles de douze ans qui dansèrent la cubanaise d'une manière charmante. Cette danse qui ne nous parut pas trop difficile est éminemment gracieuse et plairait beaucoup à Paris si elle y était connue.

Outre les littérateurs, nous recevions aussi quelques musiciens et je passais mon temps assez agréablement en jouant des airs du pays avec accompagnement de guitare.

J'ai noté une chanson populaire qui n'a jamais été écrite jusqu'à présent et qui est très-caractéristique. On la chante avec accompagnement de carrasca, alfandoque, tambour, baguettes, guitare et autres instruments, mais ce dernier suffit.

Nos soirées s'écoulaient ainsi, et le matin j'écrivais mon journal. Cela dura jusqu'au 12 septembre, jour que nous avions fixé pour notre départ. Comme d'habitude les mules arrivèrent en retard et les duenos demandèrent de l'augmentation, seulement ils attendirent pour cela au dernier moment, pensant qu'alors n'ayant plus le temps de nous procurer d'autres bêtes, nous en passerions par leurs conditions. Ce procédé nous révolta, mais heureusement sa hardiesse le rendit impraticable. En un instant Fernando

fut chargé de garder la porte de la cour et l'arriero sommé de marcher sous peine d'être battu sans être payé ; puis étant à cheval, nous cernâmes les bêtes de charge en les poussant en avant, comme à Carthago, fouettant par-ci par-là, criant et menaçant beaucoup, sans rien écouter. En ce pays, il faut se faire justice soi-même et pour cela l'audace suffit. Quelques heures après cette nouvelle fantasia, nous étions dans les montagnes vertes mais déboisées des Andes occidentales. Douze heures de marche nous conduisirent à un petit hameau composé de trois ou quatre cabanes et nous reçûmes l'hospitalité chez un pauvre curé qui nous donna ce qu'il avait. Hélas! il vivait dans la plus grande misère et cette nuit fut une des moins agréables de notre voyage.

Le lendemain il nous fallut escalader un pic d'une hauteur énorme, ce qui fut très-laborieux.

Le long de ce chemin ardu, je me consolais en répétant sans cesse : N'est-ce pas chose étonnante que les Grenadiens nous fassent passer comme à plaisir par le point le plus élevé de cette montagne, lorsqu'il serait si facile de la tourner? Il est probable qu'autrefois un voyageur monta sur ce sommet afin de jouir de la vue ou de chercher à sortir du pays, et depuis tous ses successeurs ont suivi le même chemin en se disant, nouveaux moutons de Panurge : Il paraît que l'on passe par là! Cependant la belle végétation et la flore de cette *ultima montana* nous fit prendre patience.

On trouve, sur ces sommets des Andes, des plantes fort curieuses et qui ne se rencontrent en aucun autre endroit.

Nous fîmes une collection des plus remarquables; malheureusement nous ne pouvions emporter que les plus petites. Je citerai entre autres un arbuste qui produit des fleurs rouges très-singulières. La base de leur corolle est

filiforme, d'une ténuité extrême et d'une longueur de quinze à vingt centimètres, ce qui les fait paraître suspendues dans le vide. Nous vîmes aussi le long du sentier que nous suivions, un grand nombre de bulbifères qui venaient se pencher vers nous comme pour nous montrer leurs jolies fleurs neigeuses, se composant de deux corolles campanulées et superposées, avec des étamines d'une longueur considérable, soudées à leur base comme des pétales et retombant en gerbes. Ces fleurs sont d'une incomparable élégance. Quelles immenses et magnifiques forêts on traverse avant de descendre le revers sinueux de la Cordillière! quels féeriques aspects! quels arbres merveilleux! quel admirable ciel! quelle poésie grandiose! Voyez-vous, là-bas au fond de ce précipice, ce petit village bâti sur une île au milieu du terrible Guadua?

C'est Las Hùntas; à chaque détour du chemin il paraît grandir. C'est là que nous allons passer la nuit. — Hâtons, hâtons notre allure, de peur que l'obscurité ne nous surprenne dans cet endroit dangereux.

Autrefois, lorsqu'on voulait gagner l'Océan Pacifique, on s'embarquait à Las Hùntas sur des troncs d'arbre et l'on descendait le torrent du Guadua jusqu'à la mer. Mais de nombreux accidents qui avaient lieu constamment, obligèrent les habitants à faire un chemin qui supprime aujourd'hui un tiers de la route aquatique. On m'a conté que le gouvernement, s'étant décidé à faire faire la route en question, envoya un ingénieur de Bogota.

Ce doctor commença les travaux et dirigea son tracé tout droit devant lui, avant d'avoir même parcouru le terrain, de sorte que, au bout d'un kilomètre, on se trouva à la partie supérieure d'un rocher à pic et qu'il fallut tout recommencer. On envoya un second doctor, qui déclara que son prédécesseur était un imbécile et qui fit la même

chose que lui. Si bien que, pour terminer cette entreprise, on fut obligé de faire venir un ingénieur français qui suivit tout simplement le torrent en faisant jouer la mine en temps et lieu.

C'est par cette route que nous gagnâmes Poureto en cinq heures de marche, à travers des vallées charmantes. Poureto se compose d'une quarantaine de cabanes bâties en bambou et à claire-voie. Il ne renferme que des nègres, et cependant il y règne une certaine activité, du travail et de la vie.

Quoique ayant déjà fait cinq heures de mule, il n'était que dix heures au moment de notre arrivée, car nous nous étions levés de bon matin, voulant arriver le jour même à Buenaventura. Après un frugal déjeuner, nous nous embarquâmes sur une pirogue composée d'un tronc d'arbre creusé et conduit par deux Indiens. Il s'agissait de descendre le fameux Guadua. Notre embarcation était tellement étroite que c'est à peine si nous pouvions y entrer, et le moindre mouvement pouvait nous faire chavirer. Aussi étions-nous étendus l'un en face de l'autre sans bouger, n'osant même fumer qu'avec les plus grandes précautions, et s'il arrivait à l'un de nous d'étendre le bras, à l'instant le canot s'inclinait. Si Blin s'appuyait le coude à gauche, je devais me pencher à droite, et ainsi de suite.

De plus, comme l'eau projetée par les pagaies fût constamment retombée sur nous, on avait été obligé de garnir les bords de la pirogue de grandes feuilles de bananier.

On ne peut pas naviguer sur le Guadua avec des embarcations plus larges, parce qu'il leur serait impossible de traverser les passages resserrés entre les rochers que l'on rencontre partout. Le torrent n'a pas plus de sept à huit

mètres de largeur et renferme une quantité de rapides que l'on descend avec une vitesse vertigineuse. Quelquefois ces rapides sont de véritables cascatelles au-dessus desquelles la pirogue danse en effleurant les pierres. Mais le plus souvent elle file comme une flèche, et il faut que les Indiens qui la mènent aient une adresse étonnante pour la diriger dans les courants, et ensuite la faire tourner sur elle-même au moyen de la perche et de la pagaie, autrement elle irait se briser contre un écueil ou chavirerait à chaque instant.

A Bogota, on nous avait parlé du Guada de la manière la plus effrayante et la plus décourageante. On nous conseillait même de passer par Quito en allongeant notre voyage d'un mois, plutôt que de descendre ce torrent; mais confiants dans notre bonne étoile, et désireux de nous lancer dans cette aventure, nous partîmes tout de même et il ne nous arriva rien de fâcheux.

Les bords du Guada sont splendides. A la hauteur de Poureto ce torrent est encaissé entre deux immenses rochers à pic noirs d'un aspect des plus sauvages, qui bientôt s'abaissent légèrement et se couvrent de plantes grimpantes, de larges feuilles triangulaires, lancéolées ou de quelqu'autre forme bizarre. Puis ils font place à des vallons gais et gracieux au milieu desquels se trouvent des habitations d'Indiens ou de nègres, entourées de cocotiers et de petits champs de cannes à sucre.

La descente du Guada à elle seule mérite le voyage de France en Amérique.

Cependant la nuit arriva, et nous étions encore loin de la mer.

Heureusement les rapides, de moins en moins fréquents, avaient fini par disparaître, et la distance des rives, en augmentant sans cesse, nous donnait plus de sé-

curité. De loin en loin on apercevait des cabanes de bambou qui, éclairées intérieurement, laissaient passer la lumière et faisaient l'effet de grosses lanternes blanches au milieu des arbres.

Des insectes lumineux couraient de tous côtés comme des feux follets. Puis le silence du soir se répandit autour de nous, et l'on n'entendit plus que le bruit des pagaies sur l'eau ou les cris de quelques oiseaux sauvages au milieu des forêts. Par moment nous chantions des airs simples et doux, en nous accompagnant avec les tiplés que nous avions rapportés d'Ibagué. Ainsi les heures s'écoulaient et nous empêchaient de sentir la fatigue. Vers dix heures le son d'une batouque nous annonça que l'arrivée était proche.

Enfin, après avoir traversé une grande lagune, nous abordâmes à Buenaventura, petit port composé de quelques maisons de bois bâties sur pilotis, situé à l'ouest de la Nouvelle-Grenade, au bord de l'océan Pacifique. La marée étant basse en ce moment, il ne fallut rien moins que notre science gymnastique pour escalader les berges et les escaliers de la jetée. En outre, comme nous étions sur le point de quitter la Nouvelle-Grenade, nous avions laissé notre domestique Fernando à Poureto, et nous étions obligés de nous occuper nous-mêmes de nos bagages.

Quoique très-fatigués par une forte journée de voyage, ne trouvant personne pour nous aider, il nous fallut hisser l'un après l'autre tous nos colis, au risque de les égarer au milieu de la profonde obscurité qui nous entourait. Naturellement nous ne trouvâmes ni posada, ni auberges d'aucune sorte et nous fûmes obligés de nous passer de dîner, mais un boutiquier anglais nous permit de tendre nos hamacs dans son magasin. Enfin, le 15 sep-

tembre, passa un vapeur se rendant à Guayaquil, et nous nous y embarquâmes immédiatement, désireux de visiter la République de l'Équateur avant de nous rendre au Pérou.

PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

DEUXIÈME PARTIE

ÉQUATEUR & PÉROU

DEUXIÈME PARTIE

ÉQUATEUR & PÉROU

Le bateau qui nous emmena était celui sur lequel, trois mois auparavant, le président de la République de l'Équateur avait fait fusiller vingt-sept officiers coupables d'avoir voulu faire une révolution. Leur œuvre ayant échoué, on ne la considéra que comme une simple conspiration. Dès lors, hués, traqués de toutes parts, ils prirent un voilier au moyen duquel ils espéraient échapper au gouvernement qui ne possédait pas de bateaux à vapeur, puis gagner Panama et l'Europe; mais le sort en décida autrement.

Le président, homme énergique, s'empara par la force d'un bâtiment anglais qui stationnait en rade de Guyaquil, l'arma, poursuivit et atteignit les fuyards. En un quart d'heure ils furent tous condamnés à mort et fu-

sillés sur le pont. Plusieurs balles laissèrent des traces que l'on n'avait pas encore eu le temps de faire disparaître au moment de notre passage. Les carreaux des fenêtres étaient brisés, les panneaux fendus et les frises écornées.

Dieu veuille que ces horribles exemples servent du moins à préserver ces malheureuses républiques du fléau de nouvelles révolutions !

Sur toute la côte du Pacifique, on se plaint des paquebots anglais qui font le service entre Panama et Valparaiso. On est unanime à demander l'installation d'une ligne française, et l'on s'étonne qu'elle n'existe pas encore. Les villes du littoral telles que le Callao, Lima, Valparaiso et Santiago, sont habitées par un grand nombre de Français, et l'on n'y voit que fort peu d'Anglais. Il eût donc été plus logique d'établir là une ligne française que tout autre. De plus, les bateaux des Messageries impériales, ainsi que ceux de la Compagnie transatlantique sont incontestablement très-supérieurs aux steamers anglais. Ayant voyagé sur les bateaux de toutes les nations, j'ai pu comparer et j'ai toujours trouvé que les nôtres étaient les meilleurs. Les paquebots anglais peuvent seuls, il est vrai, leur être comparés sous le rapport de la construction et de la marche, mais leur structure intérieure est très-grossière, la table mauvaise et le service mal fait. Sous prétexte de s'occuper de l'ensemble, on ne s'occupe de personne ; les officiers sont raides et silencieux ; on respire partout la plus parfaite indifférence et l'on se sent isolé. Enfin, on ne trouve aucun de ces petits détails qui chez nous adoucissent ces prisons flottantes.

En revanche, trop de jambon, trop de thé et trop de beurre salé. Dans nos bateaux, au contraire, les cabines et les salons sont très-élégants, la table est excellente, le

service soigné; il y a des domestiques qui font presque croire à leur dévouement désintéressé; un piano, une bibliothèque considérable, des rafraîchissements et des fruits à la disposition des passagers, etc. Mais ce qui distingue essentiellement nos bateaux de tous les autres, ce sont les officiers qui les commandent. Ces messieurs sortent presque tous de la marine impériale, ont parcouru le monde entier et fait plusieurs campagnes. La plupart sont de parfaits gentlemen et de rapports très-agréables. Mon jugement n'est donc pas récusable; mais si les bateaux anglais sont généralement inférieurs, c'est bien pis dans le Pacifique où ils ne rencontrent aucune concurrence.

Comme la mer est toujours bonne dans ces parages, les gens de l'équipage et les domestiques n'ont pas grand chose à faire; il en résulte qu'ils ne font rien et que tout est sale et mal tenu. Les salons sont laids, les chambres petites et les repas atroces. Ceux-ci méritent d'être décrits d'une manière particulière.

Voici comment les choses se passent :

Plusieurs domestiques daignent apporter successivement dix-huit ou vingt plats, qu'ils placent les uns au bout des autres sur une table de vingt couverts. Tous ces plats sont recouverts de cloches en plaqué. Personne ne peut y toucher sans s'attirer les réprimandes du maître d'hôtel. On peut seulement regarder et espérer ! mais bientôt le maître d'hôtel, que l'on qualifie de majordome, afin de flatter sa vanité, frappe dans ses mains. A ce signal tous les couvercles disparaissent, c'est un vrai coup de baguette magique; il semble que le ciel s'entr'ouvre et l'on aperçoit à l'horizon une foule de plats. Il y en a pour tous les goûts.

Ici de la graisse, là des nerfs, un peu plus loin des

tripes languissantes, d'un côté des os prétentieux, de l'autre, des peaux mélancoliques, des ragoûts de pieds et de queues ou des pancréas élégamment relevés par des sternums toujours d'un bel effet. Au milieu on aperçoit un joli cœur rouge, orné de ses nerfs en saillie et nageant dans une mare de sang. Enfin, les débris de ce festin permettent de faire pour le lendemain une soupe qui renferme, comme le dirait un professeur de chimie organique, les éléments nutritifs les plus variés. Cependant, au milieu de tant de choses, nous n'étions pas moins embarrassés pour dîner que dans les cabanes du Quindiù. Toutefois, pour dire toute la vérité, je dois signaler certain plat de lentilles ou de haricots blancs qui orne quelquefois fort agréablement ce repas extraordinaire. Trois fois heureux celui qui l'a devant lui ! Quant aux autres passagers, eh bien ! je vais vous dire ce qu'ils font.

Dès que les couvercles sont enlevés, chacun regarde vivement autour de lui, choisit l'idéal de son estomac et se précipite sur ce plat avec la fougue et l'impétuosité d'un appétit gargantuesque. Souvent plusieurs passagers, qui ne mettent point de bornes à leur ambition, visent ensemble la même cible, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins mauvais, puis s'arrachent leur proie et écartellent quelques lambeaux informes. Tous puisent à la force du poignet ce qui leur paraît le plus succulent. Il en est qui se battent avec leurs voisins afin de tout accaparer, — c'est une véritable curée.

Cette ardeur, digne d'un plus noble champ de bataille, s'explique par la promptitude avec laquelle le majordome donne un nouveau signal, qui est celui de la fin ; — si j'osais, j'écrirais la faim. — Aussitôt, les domestiques reparaissent et enlèvent tous les plats avec

une vélocité qui tient du prodige. Que la responsabilité de ces batailles quotidiennes retombe sur l'administration des bateaux anglais, dont l'incurie et la cupidité sont intolérables.

Lorsque nous arrivâmes à bord, couverts ou plutôt découverts de vêtements passablement déchirés, les garçons nous conduisirent, sans hésitation, aux secondes classes ! ce qui prouvait en faveur de notre bonne mine ; car, en conscience, en voyant nos habits on aurait pu nous mener aux troisièmes.

Cependant un habitant de Buenaventura était très-préoccupé de me voir prendre des notes sur mon calepin. Je remarquai même qu'il cherchait à les lire en tournant sans cesse autour de moi. Enfin, il entama résolûment la conversation, ce qui me dérangea fort ; néanmoins, je déposai la plume d'un air résigné. — Bonjour, monsieur, me dit-il. — Bonjour, monsieur. — Vous venez de la Nouvelle-Grenade ? — Oui. — Dites-vous du bien de la Nouvelle-Grenade ? — Je raconte ce que j'ai vu, tout est intéressant pour le voyageur. — Parlez-vous de moi ? Et le Grenadien ajouta sans transition : — Acceptez donc un bouteille de bière ? J'avoue que je fus émerveillé de cette naïveté. Combien de gens dans ce monde qui offrent des verres de bière ! — Seulement, ils sont *ou* se croyent plus adroits.

Les vapeurs anglais mettent quatre jours pour se rendre de Buenaventura à Guyaquil. Durant cette traversée, ils longent continuellement les côtes de la Nouvelle-Grenade et de l'Equateur, qui sont partout couvertes de forêts superbes et complétement impénétrables. Les arbres qui se trouvent sur les bords de la mer sont si nombreux et si touffus, qu'ils y baignent à la fois leurs branches et leurs racines, puis finissent par être entraînés par les vagues.

Chaque jour, on s'arrête à quelque petit port, tel que Tomaco, Esmeralda, Manta, ou autres, plus gracieux les uns que les autres.

Tomaco, par exemple, est un joli village en bois, vrai joujou de Nuremberg. Pour y arriver, il faut parcourir une baie et remonter quelque temps un fleuve dont les rives élégantes se détachent sur le fond sévère des forêts environnantes. Le long de la baie, il y a des palmiers isolés au milieu de prairies aussi veloutées que celles de l'Irlande, et qui produisent un effet ravissant. On voit en Orient des palmiers superbes et en France des prés d'un vert charmant ; mais je n'ai rencontré qu'à Tomaco la riche et puissante végétation des tropiques unie aux plantes fraîches et tendres de nos climats.

De très-loin on aperçoit déjà des cocotiers qui annoncent la présence de petites haciendas ou chacras habitées par des nègres indépendants. Le cocotier est le panache du nègre libre. En approchant on distingue plus nettement les champs de maïs ou de cannes à sucre, et les grands bananiers aux larges feuilles qui s'agitent au moindre souffle du vent. C'est là que les nègres vivent tranquillement avec leur famille, presque sans travail, car Dieu fait tout pour ces hommes privilégiés ; ils sont aussi riches, aussi libres, aussi heureux que les oiseaux de la forêt. Leur vie tranquille est pleine de poésie et serait remplie de charme pour des natures élevées ; mais je ne crois pas les nègres à même d'en apprécier le bonheur. Ils vivent étendus dans des hamacs, leurs femmes pilent des grains dans un mortier de pierre qu'ils se transmettent de génération en génération, et leurs enfants, tous nus, grouillent pêle-mêle étendus par terre ou sur une claie de bambou. Les uns sont couchés sur le ventre, dévorant des bananes, agitant et cognant leurs jambes en

manière de satisfaction, d'autres dorment ; il en est qui jouent avec le chien ou bien se battent en s'empoignant aux cheveux.

Lorsque le vapeur avance, toute cette population se réveille, se lève et vient se déployer sur la côte. Tous ouvrent de grands yeux hébétés, laissent tomber les bras et paraissent transportés dans le ravissement. Les chiens eux-mêmes n'aboient plus, se mettent en arrêt, les oreilles droites, la queue raide et immobile. Ils sont aussi « *gustandos* ». Il n'est pas jusqu'aux singes, qui en se soutenant de leurs mains et de leur queue, dégringolent d'arbre en arbre, glissent en dehors des bois leurs figures vives et étonnées, afin de savoir ce qui se passe, puis aussitôt pirouettent sur eux-mêmes, s'enfuient et disparaissent comme des éclairs.

Dès que l'on a jeté l'ancre on est entouré d'une foule de canots creusés dans des troncs d'arbres et conduits au moyen de la pagaie par des nègres ou des Chollos. Ces embarcations contiennent, les unes des poissons de formes inconnues, les autres des ananas, des oranges, des grenades, des goyaves, des bananes roses, des ouistitis, perroquets, serpents boas, négresses, etc. Tout cela crie, jacasse, siffle à qui mieux mieux ; c'est un spectacle des plus variés, qui donne lieu à mille tableaux, lesquels n'ont pas assez d'intérêt pour être cités, mais qui sont pleins de couleur et d'originalité ; aussi se gravent-ils profondément dans l'esprit des voyageurs.

Toutefois, les paquebots ne s'arrêtent pas en cet endroit exclusivement pour y contempler ces tableaux, comme pourrait le supposer quelque artiste idéaliste. Non, il y a là de bons sacs de maïs à transporter, puis il s'agit de conduire, entretenir et ramener les chercheurs d'or qui s'aventurent dans ces parages. Entre nous, je crois que ces

travailleurs ne sont pas heureux, car ils ont généralement une apparence des plus misérables, et en voyant leurs mines on comprend qu'ils en cherchent d'autres.

Ce que je viens d'écrire sur Tomaco s'applique également à Esmeralda, où nous touchâmes le lendemain. Esmeralda est le premier endroit que nous ayons vu dans la République de l'Equateur, aussi regardions-nous de tous nos yeux.

De fait, cette petite ville, placée au fond d'une baie et environnée de bois épais, ressemble beaucoup à Tomaco. Ainsi d'ailleurs que tous les ports du Pacifique, elle tire exclusivement de la mer, son commerce, sa vie, son activité et sa civilisation, tandis que les immenses forêts qui l'entourent ne sont pour elle qu'un véritable désert.

Nous avions embarqué à Esmeralda un haciendaire, fou de musique, ou plutôt de notes. Après le départ, j'étais tranquillement occupé à faire des arpéges, études, trilles, dixièmes, et autres exercices du même genre non moins réjouissants, lorsque je vis cet amateur s'installer à ma porte où il resta pendant une heure, comme un vrai *gustando* grenadien. — Monsieur, me dit-il, je suis artiste comme vous ; touchez là, nous sommes confrères. — Monsieur, c'est un honneur que j'apprécie à sa juste valeur. — Vous vous rendez sans doute comme moi à Guyaquil? — Oui, j'y vais en effet en ce moment. — Eh bien, j'espère que ce sera chez moi que vous jouerez en premier lieu, ajouta-t-il d'un air bienveillant, je pourrai ensuite vous procurer un engagement au grand théâtre de Lima.

Heureux de constater que mon violon pourrait me permettre de gagner ma vie, et désireux d'entendre parler de sommes considérables, je poussai mon interlocuteur et lui demandai ce que l'on m'offrirait ; malheureusement

cette phrase lui fit dresser l'oreille, et il se tint sur la défensive. Prenant la chose au sérieux, il craignit de trop s'avancer, aussi me répondit-il :

— Un talent comme le vôtre ne saurait se payer trop cher, seulement nos finances sont en mauvais état et nous ne pouvons vous offrir plus de 200 piastres par mois. Cela vous va-t-il?... — Je ne désire pas donner de concerts pour le moment, mais si je le fais, je vous promets de m'entendre avec vous. — Comment, vous ne voulez pas gagner de l'argent, tandis que cela vous serait si facile? Vous n'êtes pas non plus commerçant? — Non. — Mais alors! que diable venez-vous donc faire ici?

Malgré son profond étonnement, l'impressario voulut sceller notre nouvelle connaissance avec force vin de Californie, que je bus en l'honneur de sa prodigieuse sagacité et qu'il paya bel et bien. En revanche, une heure après, je le retrouvai dans la salle à manger, et il voulut absolument me faire boire d'une certaine eau-de-vie qu'il disait excellente et qu'il prodiguait aussi à tous ses voisins. Boire sans soif n'étant après tout qu'un petit malheur, je m'en serais consolé, mais le soir je m'aperçus avec consternation que c'était ma propre bouteille qui s'était trouvée sous sa main et dont il m'avait offert le contenu si généreusement.

Quelques jours après, on nous appelait tous sur le pont en criant :

— Voilà le mort! voilà le mort! — Quel mort? demandai-je. — Mais, là-bas, à l'horizon! ne le voyez-vous pas? — Comment, vous voyez un mort à l'horizon! — Oui, cette île longue et mamelonnée est appelée ainsi parce qu'elle ressemble à un noyé, étendu sur le dos et flottant dans la mer. Voilà la tête, voilà la poitrine, voilà l'abdomen... — Oh, assez, cela ne m'intéresse nullement, on

trouve dans les îles comme dans les nuages, tout ce que l'on veut y voir...

Je revins précipitamment au salon, furieux d'avoir été dérangé inutilement. Cependant cette île annonçait l'approche de Guyaquil où nous fîmes notre entrée le 20 septembre, à onze heures du soir. Pressés de sortir du bateau, nous voulions cette nuit même nous installer dans la ville, mais ce n'était pas chose facile, car d'abord elle ne renferme pas d'hôtel, et de plus la police ne laissait descendre personne, et remit au grand jour l'examen des papiers, afin qu'aucun Espagnol ne se faufilât malgré la défense du Président. Dans un pays de liberté comme la République de l'Équateur, il est bien juste que le gouvernement ait aussi la liberté de défendre ce qui lui plaît et d'exclure ce qui lui déplaît ! Un commissaire s'établit donc sur la passerelle et se mit en devoir d'exécuter ses ordres; néanmoins, pendant qu'il expliquait chaudement l'importance de sa mission, nous passâmes derrière lui, ce qui nous permit de nous rendre dans un café, ainsi nommé sans doute, parce qu'on y prend du chocolat à la cannelle. Nous avalâmes chacun quatre tasses de ce précieux liquide, ce qui nous fut très-agréable, car nous en étions privés depuis longtemps.

Cela fait, il fallut penser à regagner le bateau à vapeur, si nous ne voulions pas coucher dans la rue, car il n'y a pas un seul hôtel dans la ville.

En pareille circonstance, à Tiarrette, en Algérie, je me couchai dans un établissement de bains mores. Or, le lendemain se trouvait être justement le jour réservé aux femmes.

Dès le matin les portes avaient été fermées à double tour et aucun homme ne pouvait plus entrer dans ce sanctuaire. Lorsque je sortis de ma chambre je trouvai

une centaine de femmes arabes, mores ou juives, les unes entièrement nues, les autres couvertes de petits peignoirs très-légers, ou mollement étendues sur des lits de repos et fumant le narguillé en rêvassant, comme il convient après un massage consciencieux. Jamais je n'avais été à pareille fête. Cependant les vieilles femmes firent un tel vacarme et poussèrent de tels cris, que je fus obligé de m'en aller.

A Guyaquil il n'y a pas d'établissements semblables, et nous serions restés tout simplement sur le pavé sans l'obligeance de M. Poudavigne, riche négociant et vice-consul de France en ce pays. Pensant qu'il pourrait nous tirer d'embarras, nous allâmes le lendemain matin le chercher au consulat, mais on nous dit qu'il était en ce moment à son magasin. C'est là, en effet, que nous le trouvâmes, grimpé sur une échelle et rangeant des cartons au dernier échelon d'une étagère. Je lui tendis ma lettre de recommandation des affaires étrangères et aussitôt il eut la bonté, d'abord de descendre jusqu'à nous et ensuite de nous conduire à son hôtel, jolie maison dans le goût oriental avec vaste verandah, dont il nous fit les honneurs de la meilleure grâce du monde. Pendant tout notre séjour il partagea avec nous ses repas, ses promenades et ses plaisirs de la manière la plus aimable, et nous lui en gardons une bien vive reconnaissance.

Guayaquil est placé dans une situation magnifique. La baie au fond de laquelle il se trouve le fait communiquer directement avec la mer, et la Daule facilite son commerce avec la capitale et le centre du pays. Des îles, entièrement couvertes de forêts de mangliers, reposent les yeux sur le premier plan, et plus loin l'horizon est borné par les plus hautes montagnes des Andes. Les jours où le ciel est très-pur, on aperçoit dans le lointain le sommet du

fameux Chimborazo. Ce pic, qui est, comme on sait, le plus élevé de toute la Cordillière, a 6,630 mètres de haut. La limite des neiges éternelles s'y trouve à environ 5,300 mètres, d'après les mesures de M. de Humbold.

La ville de Guyaquil est populeuse et florissante; principal port de la République de l'Equateur, elle est l'entrepôt de Quito et le point vers lequel convergent les produits de l'intérieur. Les principaux articles d'exportation de l'Equateur sont : le cacao et les chapeaux de paille soi-disant de Panama; car, par parenthèse, les fameux chapeaux de Panama se fabriquent à Guyaquil, de même que les bonnets turcs se font à Orléans, et les mots de la marquise de B..., chez ses amis.

La plus grande partie des habitants sont des métis d'Espagnols, d'Indiens et de nègres, comme à la Nouvelle-Grenade; mais beaucoup d'entre eux se mêlent avec les nombreux commerçants étrangers qui se comptent généralement de Français et d'Allemands. — Tous parlent espagnol. L'élément étranger donne à Guyaquil une vie et une activité qui nous a frappés d'autant plus agréablement que nous venions de la morne et silencieuse ville de Bogota. L'aspect général de Guyaquil est très-original et même unique dans son genre. Les maisons, construites en bois, ne peuvent être comparées qu'à des pavillons chinois. Leurs toits et leurs balcons sont tellement avancés que l'on est obligé de les soutenir par des colonnes. Cette disposition préserve les murs et les promeneurs du soleil et de la pluie, également terribles dans cette latitude. Le quai de Gênes, la rue Bab-el-Oued d'Alger, et même la rue de Rivoli de Paris peuvent donner une idée de ce que je cherche à décrire. Les balcons sont garantis du soleil par d'immenses toiles grises suspendues comme des stores entre deux étages consécutifs. Souvent

la brise entr'ouvre ces toiles — alors on aperçoit des femmes ravissantes couvertes d'un simple peignoir blanc, étendues languissamment dans des hamacs. Leurs longs cheveux noirs flottent librement sur leurs épaules, et leurs bras nus retombent avec nonchalance le long de leur corps. Elles passent ainsi la journée à se balancer doucement, à fumer et à rêver en écoutant le son de quelque guitare voisine. La plupart sont fort jolies, grandes, bien faites et distinguées. Mais ce qui les caractérise essentiellement, c'est leur charme créole, leurs yeux pleins de feu et la mollesse voluptueuse de leurs mouvements. Cependant, en regardant les balcons, il faut éviter de tomber dans les ruisseaux. Il y a, en effet, au milieu de chaque rue, un ruisseau de trois ou quatre mètres de large et complétement découvert, disposé pour recevoir toutes les immondices; aussi est-ce un vrai canal dans lequel on se promènerait aisément en gondole vénitienne. De loin en loin il y a de petits ponts de planches nécessaires pour passer d'un trottoir à l'autre sans se noyer. Toutefois, je dois ajouter qu'en temps de pluie, ces égouts ne suffisent même pas et que les rues se transforment en rivières.

Lorsque j'arrive dans une ville nouvelle, j'aime quelquefois à m'y promener seul, afin d'en jouir librement et sans distraction.

J'aime à *flâner* à mon aise, rôdant, regardant, réfléchissant, suivant qui je veux et m'arrêtant quand cela me plaît.

Cette indépendance absolue n'est guère possible qu'en voyage, et elle me plaît beaucoup. Alors, tout me frappe et m'intéresse.

Pour voyager agréablement, il faut savoir, non-seulement admirer ce qui est beau, mais s'amuser de ce qui est laid ou ridicule; autrement les fatignes et les tribu-

lations que l'on subit à chaque moment ne sont pas suffisamment compensées.

Il m'advint, une fois, en courant les rues de Guyaquil, de rencontrer un ours qui conduisait un aveugle.

Il faut croire que les singes et les chiens étant passés de mode sous les tropiques, les aveugles les remplacent par des ours, car celui-ci tenait à la gueule une sébille où tombaient les réaux.

En rentrant, je ne fus pas médiocrement surpris en voyant passer à l'autre extrémité de ma rue, un détachement de troupes françaises. Quelle gloire ! me disais-je, quel honneur d'être Français ! Aucune colonne ne pourrait jamais faire naître de pareils sentiments de fierté patriotique.

Comment, me disais-je, la France a donc annexé la République de l'Équateur pendant que je voyageais à la Nouvelle-Grenade ! Hélas ! ce n'étaient pas des Français. C'étaient des soldats indigènes, affublés de vieux uniformes de l'artillerie française, que l'on avait achetés au rabais. Encore une illusion qui tomba ! En revanche, une autre fois, j'aperçus de mon balcon d'autres soldats revêtus d'uniformes bleu de ciel, si jolis, mais si jolis que jamais, ni chez Giroux, ni chez Susse on n'en vit de plus jolis. Il n'y a que les présidents de république pour se payer d'aussi jolis gardes-du-corps. On prétend d'ailleurs qu'ils se battent fort bien et qu'ils se font tuer, sans savoir ni pour qui, ni pour quoi ! On n'a pas mieux que cela en Europe.

Comme la chaleur est très-grande dans le milieu du jour, on ne sort guère de chez soi avant le coucher du soleil. Entre sept et neuf heures, la grande rue qui longe le port est remplie de monde. On y voit une foule de femmes ondulant leurs longues robes traînantes et se promenant

seules, cachées sous des mantes épaisses. Les plus élégantes se font suivre par une petite indienne de cinq ou six ans, habillée de rouge ou de jaune. Les femmes du monde le plus riche sont là, pêle-mêle avec les petites bourgeoises, les ouvrières et les grisettes; elles se coudoient, s'asseoient sur les mêmes bancs et causent familièrement; toutes sont jolies, car il est à remarquer que dans les pays espagnols de l'Amérique méridionale, les vieilles femmes, renonçant à toute prétention, s'enferment chez elles, portent lunettes et disparaissent complétement de la face du monde, abandonnant à leurs filles, la guitare, les belles toilettes et les avantages de la fortune.

Quoique la mante couvre le visage des femmes, ne laissant voir qu'un grand œil noir, il est aisé de reconnaître à la démarche, aux allures et à la forme générale du corps, à qui l'on a affaire. J'ai ouï dire que la plupart d'entre elles sont fort aimables et d'humeur charmante. En tout cas, que l'on soit acteur ou observateur, il est très-amusant de passer la soirée à circuler dans Guyaquil et l'on n'éprouve pas le moindre désir d'aller au théâtre. Il y en a un cependant, mais on ne peut guère compter sur la régularité de ses représentations. Je vais dire pourquoi : Une compagnie anglaise a organisé un gazomètre pour l'éclairage du théâtre, mais elle a si peu de confiance dans ses débiteurs équatoriens, qu'elle refuse de fournir le gaz lorsqu'il n'a pas été payé d'avance ! Or *quelquefois* le directeur n'a rien dans la caisse, par suite la salle reste dans l'obscurité et il est impossible de donner la représentation. Vers dix heures, tout le monde se couche. Comme il n'y a qu'une seule voiture dans toute la ville, le soir on n'entend plus aucun bruit. De loin en loin, on aperçoit bien quelque lanterne; mais ces rues, si animées un instant auparavant, deviennent bientôt obscures,

tristes et complétement silencieuses. C'est alors que le veilleur de nuit commence sa tournée et crie sur un ton plaintif et sépulcral, qui, au milieu du profond silence de la nuit, me donnait le frisson. Pourquoi? je ne sais. Il est bien vrai qu'il y a dans la nature humaine un fond de tristesse inexplicable et qui se réveille sous l'influence des faits les plus simples, comme le bruit du vent, les accords d'une harpe éolienne, le son lointain du cor ou celui d'une cloche. Alors, on éprouve quelque chose d'étrange. Est-ce un souvenir? un regret? un pressentiment? On ne peut le définir. Il semble que l'on se souvienne d'un rêve, ou d'une vie antérieure. On s'envole dans une atmosphère éthérée et l'on entrevoit une autre existence. Le musicien et le poëte, sous l'empire de ce sentiment, peuvent, sinon le décrire, du moins en faire naître de pareils. Ce vague est plein de charme et l'on voudrait s'y bercer longtemps, mais la vie réelle reprend bientôt le dessus, tout s'efface et disparaît. Qui sait, peut-être le rêveur est-il plus près de la vérité qu'on ne le croit!

Pourquoi n'essayerait-on pas de regarder à travers les barreaux de cette prison qui s'appelle la vie? Toutefois il ne faudrait pas croire que je passais toutes mes nuits à écouter le lugubre veilleur ou le bruit des flots sur la jetée; le plus souvent je faisais de la musique ou parcourais la ville dans ses quartiers les plus étranges. Un soir nous nous couchâmes prosaïquement à neuf heures, parce que le lendemain nous devions nous lever à trois heures du matin, pour faire une partie de chasse.

On nous réveilla en effet à ce moment et, après avoir pris quelques réconfortants, nous nous embarquâmes par une obscurité encore complète, avec M. Poudavigne, deux de ses amis, plusieurs domestiques nègres et quatre rameurs indiens. Il s'agissait d'abord de remonter la

Daule. On rama, on rama si bien que, le vent aidant, nous fîmes en quelques heures fort loin dans la campagne. L'endroit étant favorable pour la chasse, on débarqua, et prenant comme point de ralliement une touffe de cocotiers, située sur une petite hauteur, à une grande distance, chacun s'en alla de son côté au risque de se perdre.

Le pays était presque plat et coupé de buissons ou d'épais halliers alternant avec des clairières. Il n'y avait pas beaucoup de gibier, mais un grand nombre d'oiseaux de toutes couleurs, dorés par les premiers rayons du soleil. Les uns étaient d'un rouge vif, les autres d'un bleu de ciel ou d'un blanc rosé. Il y avait des perroquets de grandeurs diverses, des colibris et des oiseaux-mouches sautillant de fleur en fleur comme des papillons. Ces charmants petits animaux sont connus dans le pays sous le joli nom de *Beija-Flores*, et les Indiens les appellent *Cheveux du Soleil*. Vers le milieu du jour nous étions réunis sous les cocotiers, ainsi que c'était convenu. Chaque chasseur étalait triomphalement ses dépouilles ; mais il y eut là de douloureux désappointements, car après examen d'experts on reconnut que les petits oiseaux étaient justement les seuls bons à manger, tandis que les gros étaient la plupart des gallinasos, corbeaux de la pire espèce.

La partie intéressante de notre chasse devait se faire au retour, en descendant la Daule. Dès que le soleil a échauffé les grèves, les iguanes et les caïmans viennent s'y étendre. Or, comme c'est particulièrement à leur intention que nous nous étions mis en campagne, nous glissons des balles dans nos fusils et nous nous rembarquons, donnant ordre au pilote de longer constamment les rives.

Selon nos prévisions, un grand nombre d'iguanes couraient comme des lézards parmi les mangliers des berges.

Lorsqu'il s'en présentait plusieurs en même temps, chacun de nous en choisissait un dont il s'occupait exclusivement, on arrêtait le canot et nous tirions en nous tenant debout sur les banquettes, à genoux près du gouvernail ou huchés sur la proue, au risque de dégringoler nous-mêmes comme les iguanes que nous abattions. Nous en tuons ainsi chacun trois ou quatre et l'on étend, dans la barque, les plus beaux, qui ont un mètre et demi de long, afin de les manger en arrivant. Lorsque nous voyons des caïmans sur une grève, de crainte de les manquer, nous tirons tous en même temps des coups de fusil, de carabine et de revolver. Il n'en faut pas moins pour tuer ces horribles bêtes, et encore ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que les nègres qui nous accompagnent s'approchent de leurs cadavres pour les amarrer.

Après les avoir tournés, deux hommes leur jetaient un nœud coulant au cou, ce qui permettait à un troisième de les museler solidement, puis on les mettait au fond de notre barque en compagnie des iguanes. Or, tous ces sauriens ont la vie tellement dure que l'on ne pouvait parvenir à les achever, de sorte que nous devions constamment tenir nos jambes élevées, de crainte de recevoir des coups de queue ou de dents. Il y avait là, entre autres, un certain caïman de caractère grinchu, qui, malgré ses entraves et les trois balles dont nous avions jugé prudent de le gratifier, sautait comme une carpe, ce qui agaçait prodigieusement ses compagnons de captivité. De là, bataille, cordes brisées et nouveaux coups de revolver. Connaissant la cruauté de ces horribles animaux, nous ne leur témoignions aucune pitié; bien au contraire, nous poussions l'insensibilité jusqu'à rire de leurs larmes de crocodiles. Aussi n'est-il pas mauvais tour que nous ne leur ayons

fait : les obligeant à se battre entre eux, leur mettant des cigares dans la gueule ou les grisant avec du vin de Champagne. Jamais ils ne s'étaient vus à pareille fête!

En rentrant le soir, vers dix heures, à Guayaquil, ils n'étaient pas encore morts! Le vin de Champagne les avait certainement réconfortés.

J'avais emporté de Paris du savon arsenical, afin de mettre en peaux les animaux que je tuerais dans mes chasses. Néanmoins, j'avoue qu'en cette circonstance, après une journée de fatigues et rentrant chez moi épuisé, par une chaleur insupportable, il m'aurait fallu un courage surhumain pour me mettre à dépecer des animaux aussi dégoûtants que ceux que nous avions transportés avec nous; j'y renonçai donc complétement. En revanche, nous mangeâmes de l'iguane, qui passe pour avoir le goût de poulet, mais en réalité je le trouvai si coriace, qu'il ne me parut ressembler qu'à du lapin mal cuit. Quant aux caïmans, devenus inutiles, ils furent jetés dans la cour. Or, le monstre dont j'ai déjà parlé comme ayant la vie si dure, avait fini par digérer ses balles et, se sentant libre, il n'eut rien de plus pressé que d'aller chercher querelle au chien de la maison, qui près de la porte, sautillait de plaisir en voyant son maître de retour. Rien n'était plus curieux que de suivre le combat qui s'engagea. Le chien cherchait à tourner son ennemi afin de le prendre par derrière, pour ne pas s'exposer à sa terrible morsure. Le caïman avançait en ligne droite en ouvrant son énorme gueule ensanglantée. Enfin, à certain moment donné, on croyait qu'il allait la refermer sur son adversaire, lorsque celui-ci se raidit sur ses pattes de devant, s'élança, retomba d'aplomb sur le cou du monstre et l'étrangla net.

Ce pauvre crocodile était destiné à de hauts faits, même après sa mort, car me promenant à la nuit tombante, je

vis un enfant qui s'en était emparé et qui s'amusait à effrayer les passants en le faisant courir au moyen d'une ficelle, au milieu de la rue.

Le lendemain nous allâmes visiter les principaux monuments de Guyaquil.

La cathédrale se présente admirablement, sa façade de style mauresque est splendide, et semble réaliser un rêve fantastique des Mille et une Nuits; cependant elle est simplement construite en bois, et ses fouillis de bas-relief ne sont que des peintures.

On remarque plusieurs autres églises bâties, comme toujours, dans le style Renaissance spécialement adopté par les jésuites. La principale est celle de la Mercède dont on célébra la fête pendant notre séjour. Le matin il y eut une grand'messe, où les dames assistèrent en robes noires et couvertes de leurs mantes comme d'habitude; mais ce fut le soir qu'eut lieu la principale cérémonie. La place voisine avait été, par les soins du curé, pavoisée de bannières et de tentures. Il y avait des guirlandes de lampions, des lanternes chinoises à profusion, enfin une illumination complète; sans oublier, bien entendu, les fusées, les chandelles romaines, et surtout les pétards, car dans les villes de la côte il n'y a pas de bonnes fêtes sans pétards; ils font le bonheur des populations, et servent particulièrement à honorer les saints. Pendant que ces détonations se faisaient entendre au dehors, intérieurement on célébrait le salut, sinon avec recueillement, du moins très-gaiement. L'église était, suivant l'habitude espagnole, garnie de statues de bois représentant des anges ou des saints en robes de soie, la figure peinte en rose, les cheveux dorés, et les oreilles enrichies d'énormes diamants faux. L'autel était resplendissant de bougies. Au milieu de la nef principale, en-

viron six cents femmes étaient à genoux, par terre, en toilette de bal et complétement décolletées. Il y avait des négresses étalant leur peau noire, des Indiennes jaunes et luisantes, des figures fardées, des Chollos, beaucoup de mulâtresses fort jolies, et des femmes de commerçants couvertes de bijoux.

Enfin, plusieurs d'entre elles, probablement les plus laides, ayant conservé leurs mantes, achevaient de donner à cet ensemble l'aspect d'un bal masqué de l'Opéra. On aurait pu s'y tromper, sans l'intervention d'un manœuvre qui prit soin de nous rappeler à la vie présente en écrasant sur les grands jeux de l'orgue, un pont-neuf de sa composition.

A la fin du salut, on rompit les rangs, et l'église se transforma en salon un jour de grand raoût. Les hommes, qui jusque-là se tenaient dans les bas-côtés, se contentant de lorgner, se mêlèrent alors aux dames et formèrent différents groupes. On resta ainsi trois quarts d'heure à causer et à se promener de long en large.

Comme l'église est le seul endroit où les femmes puissent se montrer publiquement en grande toilette et à visage découvert, elles ne manquent jamais d'en profiter et finissent par croire que le plaisir qu'elles éprouvent en allant aux offices est de la pure dévotion. En vérité, si j'habitais ces pays-là, je passerais volontiers ma vie à l'église.

A la sortie, une foule de petites esclaves de cinq, six ans, attendaient leurs maîtresses, afin de les reconduire avec des lanternes qu'elles portaient attachées sur la poitrine, et qui étaient deux fois plus grosses qu'elles. J'ai déjà eu l'occasion de parler de ces petites filles, et l'on a pu s'étonner de les voir qualifier du nom d'esclaves, dans un pays où l'esclavage est aboli en droit. Voici ce

qui m'a été dit à ce sujet. Souvent des Indiens de la Cordillière, enrichis d'un grand nombre d'enfants, ne sont pas fâchés de se débarrasser d'une partie d'entre eux, et les vendent à la ville pour quelques piastres, ce qui les soulage d'autant, leur procure de l'argent et assure un bonheur relatif à ces pauvres petits êtres.

Les enfants deviennent ainsi un revenu d'un bon rapport. De fait, ces Muchachos sont esclaves, car le maître qui les a payés, requiert leurs services et ne leur donne aucuns gages ; cependant on aurait tort de s'apitoyer sur leur sort, car après tout ils sont plus heureux qu'ils ne l'auraient été chez eux ; ils reçoivent une certaine éducation et lorsqu'ils ont l'âge de raison, personne n'a droit de les empêcher de se sauver, ce qu'ils ne manquent jamais de faire. Une particularité qui mérite d'être notée, c'est la facilité avec laquelle, à Guyaquil, les plus petits marchands européens trouvent à se marier richement. Les Français, surtout, sont très-recherchés et leur nationalité suffit pour leur faire épouser des héritières. De simples commis de boutiques, venus dans le pays sans aucune ressource, se sont mariés avec les filles de riches haciendaires jouissant d'une fortune de deux ou trois cent mille piastres, sans que personne trouve en cela rien de disproportionné. En effet, ces haciendaires possédant des terres couvertes de cacaotiers, de caféiers ou de cannes à sucre, savent très-bien qu'elles seront mieux exploitées par des étrangers, et que, par suite, ils trouveront leur avantage à s'associer avec eux.

Toutes les maisons de Guyaquil étant construites en bois, s'enflamment avec une grande facilité et les riches commerçants sont obligés de faire venir de New-York des magasins en fer, afin d'y abriter leurs marchandises. La ville a bien organisé un corps de pompiers, mais ils arri-

vent toujours trop tard; aussi M. Poudavigne a-t-il fait venir de Paris, pour son propre compte, une superbe pompe, et formé une petite troupe de pompiers dont il est le capitaine et son domestique Joseph le lieutenant. Depuis longtemps, tous brûlaient du désir de se distinguer et attendaient un incendie avec impatience. Un soir, on annonce le feu; aussitôt, Joseph revêt une blouse rouge, qu'il surmonte d'un immense casque à plumes, d'un effet surprenant et qui impose à la foule le respect et l'admiration. Chacun se précipite dans la rue et court à son poste, mais ce n'est qu'une fausse alerte. Joseph aurait peut-être eu de la peine à se consoler d'un pareil malheur, si un véritable incendie ne s'était déclaré le lendemain dans l'hôtel d'une famille qui achevait de célébrer un mariage. Il paraît que l'on avait préparé ce jour-là un tel souper que la cheminée de la cuisine avait pris feu; de là l'incendie s'était rapidement propagé dans les pièces voisines.

En un instant, Joseph fut sur pied, il remit son casque à plumes, alla inonder la maison et ne reparut que le feu éteint. Quelques minutes de plus, et la moitié de la ville était en cendres.

En entrant dans cette maison avec M. Poudavigne, nous trouvâmes les nouveaux époux réfugiés et à demi-noyés dans une petite chambre, ne comprenant qu'imparfaitement ce qui arrivait et croyant à un nouveau déluge. Ces mariés, apparaissant ainsi entre le feu et l'eau, nous semblèrent fort intéressants, et nous profitâmes de leur étrange position pour nous faire présenter à eux officiellement ! Lorsque tout était terminé, et que le silence commençait à se rétablir, on entendit tout à coup un grand bruit, des soldats écartaient le peuple avec des fouets et demandaient du secours en poussant des cris

affreux ! C'étaient les pompiers de la ville qui arrivaient ! Une heure après nous nous éloignions de Guyaquil et de ses pompes.

Un marchand voulut, en qualité de compatriote, nous accompagner dans la barque qui nous coudnisait à bord, et par malheur il s'assit de tout son poids sur des guitares indiennes que nous avions transportées à grand'peine à travers le Quindiü.

Après avoir remercié cet empressé, nous nous réembarquâmes sur le *Talca*, qui nous conduisit à Payta, port le plus septentrional du Pérou.

Les deux heures que nous y avons consacrées nous ont paru plus que suffisantes !

La côte est aride, sablonneuse, desséchée par le soleil et plus triste que celle de l'Afrique, car même aucun dattier ne vient l'égayer.

Payta, construit sur cette dune, est un long village en ruine qui se déploie au bord de la mer. Ses maisons bâties en bousillage s'écroulent de tous les côtés. Une seule habitation jouit d'une assez belle apparence, et s'aperçoit de fort loin parce qu'elle a deux étages et est surmontée d'un belvédère. Enchantés d'avoir enfin découvert à Payta quelque chose d'original, nous nous enquîmes de ce qu'était cette maison et l'on nous répondit qu'elle était en fer, et venait des États-Unis.

Les habitants de Payta, complétement abrutis, n'ont même pas conscience de leur misère ; ils vivent exclusivement de poisson et passent la journée à dormir devant leurs portes, en allongeant stupidement leurs figures hâves et amaigries. Les femmes, avec leurs longs cheveux flottant autour des épaules, leurs grands yeux noirs et leurs légers vêtements blancs, ressemblent à des fantômes, ce qui ne les empêche pas d'être, comme partout,

beaucoup plus belles que les hommes. Bientôt nous retournions à bord, afin de surveiller le transbordement de nos effets sur le bâtiment qui venait de Panama et se rendait directement au Callao. Ce paquebot, de fort belle taille, est très-supérieur à ceux qui font le service de cabotage et qui nous avaient conduits de Buenaventura à Payta, mais il appartient à la même compagnie anglaise « *Pacific steam navigation company,* » et mérite les mêmes critiques relativement à l'aménagement intérieur.

Le lendemain, la mer fut très-agitée, et le commandant prétendit que depuis douze ans il n'avait rien vu de pareil. Où l'océan *Pacifique* a-t-il pu prendre son nom ? Quand nous arrivâmes en rade de Callao, vers huit heures du soir, la nuit était complétement close; cependant une grande lueur embrasait l'horizon ; c'était encore un incendie. Là aussi, les maisons sont en bois et s'enflamment avec une lamentable facilité. Si nous avions été certains que tout fût assuré, autres Nérons, nous n'eussions peut-être pas été fâchés de voir le feu se propager, car, au point de vue de l'art, c'eût été un spectacle magnifique, vu du pont d'un navire, que celui d'une ville en flammes se reflétant au milieu de la mer.

Nous voulions descendre immédiatement à terre, mais un officier vint déclarer que le port était fermé au coucher du soleil, comme à Guyaquil, afin d'empêcher les Espagnols d'entrer et que de plus toutes les barques étaient cadenassées de façon à couper court à toute exception : *Viva la libertad !* Force nous fut donc d'attendre au jour suivant. A peine levés, nous prîmes un des canots qui nous entouraient, et nous nous fîmes conduire directement au chemin de fer, car il y a un chemin de fer à Callao.

Une compagnie anglaise avait remarqué l'activité commerciale qui régnait entre Callao et Lima, située à quelques lieues de là. Voyant aussi combien la route était rendue dangereuse par les brigands qui l'infestaient, elle établit un petit chemin de fer où l'on va très-doucement afin de ménager le plus possible le matériel. En revanche, elle fait payer les places très-cher, et fait des affaires magnifiques.

Lima est une ville très-considérable, mais elle ne renferme que 100,000 habitants, parmi lesquels on compte un quart d'étrangers.

Ainsi qu'à Bogota, tous les couvents, églises ou monuments de quelque importance datent du temps des Espagnols. Les indigènes ne travaillent que peu ou point; cependant on remarque un grand mouvement d'affaires et les commerçants font rapidement fortune. Les mines d'or, d'une exploitation facile, ont été épuisées par les premiers conquérants, il y a déjà des siècles; aussi les richesses du Pérou ne proviennent-elles plus que du travail, de l'intelligence et de l'activité.

Lima est la ville la plus originale et la plus gracieuse qui se puisse voir; sa physionomie ne le cède en rien à celle de Constantinople, au point de vue pittoresque. On rencontre dans les rues des gens de toutes nations et de toutes couleurs, nègres, Indiens, Chollos, mulâtres, Européens, Chinois, moines et religieux de toutes robes; des femmes cachées sous les mantes, des officiers écrasés de broderies; ce mélange de costumes et de nuances surprend l'œil et le flatte comme les combinaisons toujours nouvelles d'un kaléidoscope.

Au Pérou tout homme qui se respecte est général; aussi y a-t-il autant de généraux que de docteurs au Brésil et à la Nouvelle-Grenade. Quant aux colonels, ils sont si nom-

UNE RUE DE LIMA

(Dessiné par M. X..., d'après une photographie.)

breux que l'on pourrait en faire plusieurs escadrons. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer un cordonnier qui vous prend mesure en costume de général, et nous avons entendu parler d'un officier supérieur qui avait donné sa démission afin de pouvoir se faire domestique, trouvant ce nouvel état plus lucratif. Devant les étages de chaque maison se projette un balcon en bois garni d'un châssis de verre qui le ferme complétement, mais laisse entrer plus de lumière que les plus grandes fenêtres. Ces balcons ressemblent à de petites serres; et plusieurs sont ornés de sculptures très-élégantes qui représentent celles des moucharabis turcs. C'est là que les Liméniennes passent une partie de leur existence à regarder les passants, en se cachant derrière leurs éventails.

Les boutiques sont fort belles, mais elles n'ont pas grand cachet pour des voyageurs parisiens, car presque toutes sont tenues par des Européens et ressemblent à celles des boulevards ou du Palais-Royal. L'intérieur des maisons est décoré avec un luxe splendide. Les salons placés au rez-de-chaussée sont spacieux et élevés. L'ameublement est toujours somptueux, mais quelquefois trop riche et de mauvais goût.

Ainsi, par exemple, on voit presque partout des tableaux et des glaces entourés d'immenses cadres dorés d'une largeur ridicule, ou des étoffes de couleurs trop éclatantes. Lima étant à peu près à égale distance de la Chine et de l'Europe, les habitants font venir indifféremment de ces deux pays, les objets dont ils ont besoin. Aussi voit-on un grand nombre de salons décorés exclusivement avec des meubles et des objets d'art chinois.

Nous avons vu, entre autres, un appartement dont tous les salons, meublés de la sorte, sont d'une richesse et d'une magnificence dont on a pas la moindre idée à Paris.

On y remarque des armoires en ivoire incrusté d'or, une table d'une seule pièce, taillée et sculptée dans un tronc d'arbre gigantesque, des statues et vases de porcelaine d'un nacré superbe, des chaises de bambou aussi légères que solides, des fauteuils mécaniques et mille curiosités. Généralement, les maisons bien tenues possèdent une cour parfaitement dallée, au milieu de laquelle se trouvent une fontaine et un bassin de marbre blanc. Enfin, des jets d'eau parfumée ornent les salons et rafraîchissent l'air pendant que l'on sommeille dans des hamacs. Un des plus beaux hôtels de Lima est celui du maréchal Castilla, ancien président de la République. Son gendre, M. Erigoyen, avec lequel nous avons voyagé de France à la Nouvelle-Grenade, nous en fit les honneurs. Toutes les magnificences de cet hôtel sont venues de Paris par le cap Horn. On y remarque de fort beaux tableaux, des objets d'art de toute espèce, et une bibliothèque dont tous les volumes sont dorés sur tranche. M. Erigoyen eut la bonté de nous présenter à plusieurs maîtresses de maison fort agréables, grâce auxquelles nous fîmes rapidement connaissance avec la société liménienne.

Les Ellespuru, les Bianco, les Messonet, les Brauns, nous ont donné des soirées charmantes.

Lima est, après Paris, la ville la plus brillante du monde. On y est perpétuellement en fête ; c'est par excellence, le siége de l'amour et des plaisirs. Il n'est pas de maison où il n'y ait, chaque soir, bal ou concert. La beauté des Liméniennes est proverbiale ; depuis longtemps tous les voyageurs ont proclamé qu'elles étaient les plus jolies femmes de la terre entière. Elles ont la taille svelte et élégante, les pieds petits et la démarche distinguée. La mante qu'elles portent toujours dans les rues, en les préservant du soleil et des injures de l'air, leur conserve une frai-

cheur de peau et un teint d'un blanc mat qui sont vraiment incomparables. De même que les femmes de Guyaquil, elles ont les yeux noirs, largement fendus et pleins de feu, la bouche petite et charnue et une grâce tout orientale; mais ce qui les distingue essentiellement, c'est leur nez busqué, qui donne beaucoup de noblesse à leur physionomie, et enfin la longueur prodigieuse de leurs cheveux. Je vis une femme qui avait des cheveux si longs et si nombreux, qu'ils l'enveloppaient comme un immense manteau, avec une traîne d'un pied et demi lorsqu'elle se tenait debout.

Quoique Lima soit assez rapproché de l'équateur, il n'y fait pas très-chaud. La température est presque constamment de 20°, et il ne pleut presque jamais. Aussi la vie est-elle extérieure, les promeneurs nombreux et les relations faciles. C'est la ville des flâneurs; à chaque pas l'on y rencontre des femmes se promenant seules et fort disposées aux aventures. Toutes sont *tapadas*, c'est-à-dire enveloppées de leurs mantes comme de dominos; aussi la place publique est-elle un bal masqué perpétuel. On pourrait dire la même chose de certaines villes de l'Orient comme Damas et le Caire, mais les Arabes sont extrêmement jaloux et ne permettent jamais à leurs femmes de dire un mot à un homme, tandis que les Péruviens sont beaucoup plus philosophes. Les *senoritas tapadas* ne laissent voir qu'un œil; cependant, lorsqu'une personne qui leur plaît passe devant elles, sous prétexte de se mieux couvrir, elles ouvrent leur mante des deux mains et avant de la refermer, laissent voir, comme par hasard, leur visage et leur poitrine demi-nus. Les Liméniennes sont habituellement si bien cachées sous ce voile, qu'elles peuvent passer librement, même sous les yeux de leurs maris, sans être reconnues.

Lima possède une promenade charmante appelée l'Alaméda, où nous espérions trouver beaucoup de monde, mais aujourd'hui elle est complétement abandonnée; c'est sur la place du Gouvernement que l'on se réunit de préférence. Le maréchal Castilla y a fait construire une magnifique fontaine en marbre blanc, entourée d'un square rempli de plantes rares et de fleurs charmantes. Trois fois par semaine des musiques militaires y donnent d'assez jolis concerts, vers huit heures du soir. Ces jours-là surtout, les promeneurs affluent et mille intrigues se nouent.

Le théâtre de Lima est fort beau, ses dimensions sont considérables et ses décorations élégantes. Des troupes diverses s'y installent, chacune pendant une saison, et y donnent successivement des comédies et des opéras. Malheureusement, à l'époque de notre passage, il n'y avait pas de représentations ; la salle était louée à un certain Italien qui montrait des marionnettes. Cependant, nous tenions à voir la salle, espérant y trouver beaucoup de monde. Nous avions déjà quitté l'hôtel depuis un instant, lorsqu'un garçon courut après nous et arriva tout essoufflé en disant :

Messieurs... je... je viens... je viens vous prévenir... d'une chose importante! Puisque vous allez au théâtre, ayez bien soin de vous placer près de la porte, afin de pouvoir vous en aller de suite en cas de tremblement de terre. Il n'y en a pas eu depuis longtemps et il ne serait pas étonnant qu'il y en eût un aujourd'hui.

Ce soir-là, l'impressario italien s'était mis en frais et avait annoncé un ballet et un drame de la Porte-Saint-Martin, traduit en espagnol et interprété par ses pupazzi, habillés de neuf pour la circonstance. En vérité, ils firent merveille, et nous avons constaté avec chagrin pour

la caisse, et surtout pour nous, que la salle était presque vide.

On n'y comptait que huit spectateurs, dont trois coolis chinois, un nègre, un pompier, nous deux, et un Anglais qui ne remuait que pour applaudir et que je soupçonne fort d'être un automate placé là pour faire nombre. Décidément, il paraît qu'à Lima on n'aime pas les marionnettes et que l'on préfère les réalités. En traversant une petite rue, pour rentrer chez nous, vers minuit, nous ne fûmes pas médiocrement surpris d'entendre jouer de l'orgue de Barbarie, à une toute petite distance, sans cependant voir personne.

Égorgeait-on quelque Fualdès péruvien, avec accompagnement de musique?

Était-ce un aveugle qui se croyait en plein jour? ou bien un sourd qui dans l'obscurité prenait un orgue pour un moulin à café?

Après nous être approchés de la maison d'où venait ce bruit, nous vîmes au fond d'une boutique éclairée par une chandelle, un petit vieux, qui paraissait travailler sa partie comme pour la mieux jouer le lendemain dans la rue.

C'était un marchand qui, pour se reposer des fatigues de la journée, et passionné pour l'orgue de Barbarie, se donnait gratuitement un concert à domicile, en se livrant à des fantaisies extra-musicales sur cet instrument. Si ce bruit était le seul en cet endroit, il y en avait bien davantage dans presque toutes les rues de la ville. En effet, dans ce bon pays de liberté, il y a plus de sergents de ville que dans le reste de la chrétienté.

Ces fonctionnaires s'appellent *serenos* et sont armés de sifflets, dont ils se servent continuellement, afin de se *prouver* les uns aux autres qu'ils ne dorment pas, peut-

être aussi pour annoncer leur présence aux voleurs et leur donner ainsi le temps de s'en aller.

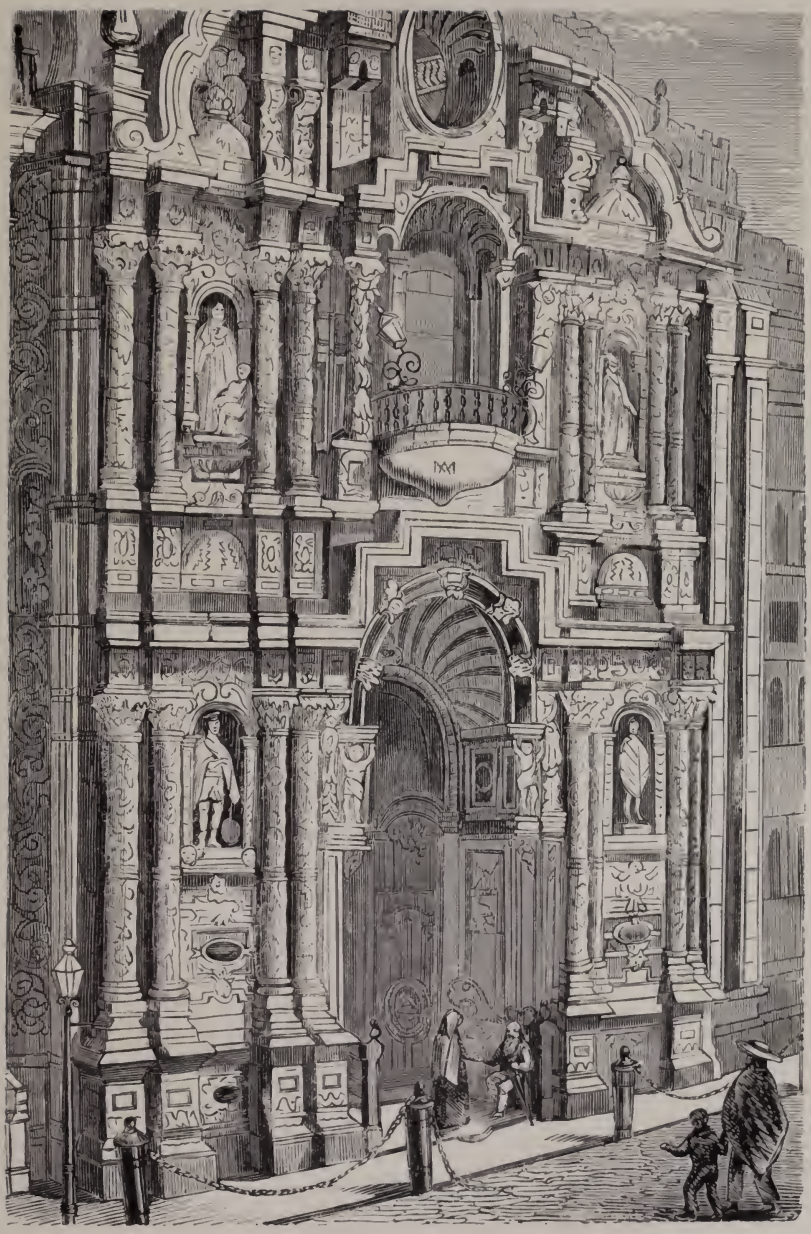
Bref, leur tapage est si considérable qu'ils réveillent à chaque instant les habitants, et que grâce à leur vacarme, on pourrait aisément assassiner quelqu'un sans que personne entendît ses cris. Je dois dire cependant qu'ils ne nous prirent point pour des voleurs et nous laissèrent rentrer chez nous sans encombre.

Depuis trois mois nous avions tellement perdu l'habitude de coucher dans des lits et de manger à table, que nous ne nous sentions pas d'aise, en trouvant ces avantages à l'hôtel Morin. Il y a dans Lima plusieurs grands hôtels tenus par des Européens; celui que nous occupions est dirigé par un Français nommé M. Mercier, qui en a fait un établissement de premier ordre; nous y avons été parfaitement servis pendant tout notre séjour. On y trouve table d'hôte, dîner à la carte, appartements et chambres de toutes grandeurs, et, chose inappréciable, la seule maison de bains de toute l'Amérique du Sud, — en exceptant toutefois le Chili, mais le Chili, c'est l'Europe en Amérique. M. Mercier, homme intelligent, ne manque pas de revendiquer sa nationalité lorsque arrive un Français, mais il déclare qu'il est définitivement Liménien quand il a affaire à un Péruvien, et il écrit sur sa porte :

MORIN'S HOTEL.

afin de plaire aux Anglais. Je suis oiseau, voyez mes ailes. Je suis souris, vivent les rats. M. Mercier réussira.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les monuments de Lima, mais les personnes qui s'y intéressent peuvent facilement trouver dans des ouvrages spéciaux



FAÇADE DE L'ÉGLISE DE LA MERCED

(Dessiné par M. X..., d'après une photographie.)

tous les détails qu'ils peuvent désirer à ce sujet, et qui ne sauraient trouver place dans un simple récit de voyage.

Je me bornerai donc à citer les monuments les plus importants. La cathédrale, bâtie au centre de la ville, sur la place du Gouvernement, est fort belle intérieurement, mais massive et peinte à la chaux en dehors; son style est celui de la Renaissance, ainsi que dans toutes les églises de l'Amérique du Sud. Les deux églises de Saint-Augustin et de la Mercède sont remarquables par leurs façades couvertes de sculptures profondes. Leurs portails ressemblent à de vraies dentelles de marbre, d'une richesse inouïe. Le couvent de Saint-François mérite une mention spéciale. Ses galeries soutenues par des arcades circulaires sont décorées de très-jolies faïences bleues d'un effet charmant, et d'une foule de fresques d'une grande beauté.

Ce couvent est un des plus anciens qui ait été construit par les moines espagnols. C'était autrefois le plus riche du Pérou ; mais aujourd'hui il tombe en ruines. Ses nombreuses cellules donnent sur un jardin rempli de bananiers, d'orangers, de manguiers et de mille fleurs tropicales, au milieu desquelles se trouvent un bassin de marbre et un jet d'eau qui les arrose toutes et répand la fraîcheur dans le cloître.

Le pénitencier est moins poétique, mais ne tombe pas en ruine, car l'Etat vient de consacrer une somme de six millions pour le faire reconstruire. Cet immense bâtiment, fait dans le goût des Etats-Unis et d'après le système mixte, est un modèle du genre. Toutes les galeries sont à jour et convergent vers une rotonde dans laquelle se trouve un surveillant qui à lui seul peut voir ce qui se passe partout.

Les récalcitrants ne reçoivent pas de coups, car ce se-

rait inconvenant dans un pays républicain, mais on leur attache le cou avec un anneau de fer fixé dans une sorte de guérite, et pour leur rafraîchir les idées, on leur fait tomber sur la tête une forte douche qui peut au besoin donner la mort en quelques minutes.

L'école des arts et métiers vient d'être construite par un Français, M. Jarié, qui a trouvé le moyen, avec deux millions, d'élever un bâtiment énorme, d'y installer des machines à vapeur, usine à gaz, forge, fonderie, tour, marteau-pilon à haute pression, etc., et d'organiser pour les jeunes Péruviens des cours de dessin, de mathématiques, de mécanique rationnelle, de physique, de chimie et d'astronomie.

Ce magnifique résultat est d'autant plus remarquable qu'il a fallu faire venir tous les appareils de France et que la main-d'œuvre est hors de prix à Lima.

Ainsi, par exemple, un maître d'atelier reçoit 6,000 francs par an; un maître forgeron 9,125 francs par an; un ouvrier ordinaire, 15 francs par jour, c'est-à-dire 5,475 francs par an, et un simple manœuvre, 5 francs par jour.

Je crois que Lima est la ville la plus chère du monde.

Voici encore quelques prix qui le prouveront : Le cuisinier de l'hôtel Morin reçoit 200 piastres, c'est-à-dire 1,000 francs par mois. Un garçon coiffeur 150 piastres, c'est-à-dire 600 francs par mois; aussi une coupe de cheveux se paye-t-elle 4 francs, et tout à l'avenant. En général, ce qui vaut un franc à Paris, en coûte quatre à Lima.

Les causes de cette extrême cherté de la main-d'œuvre sont le petit nombre de travailleurs européens, l'incapacité et surtout la paresse des indigènes, et enfin l'extrême

FAÇADE DE LA MAISON DU MARQUIS DE TORRE-TAGLE

(Dessiné par M. X..., d'après une photographie.)

facilité de gagner de l'argent en s'établissant pour son propre compte.

Aussi malgré les prix élevés que je viens de citer, les ouvriers, domestiques et autres, rompent à chaque instant leurs engagements, montent de petites boutiques et font en quelques années des fortunes de 80 ou 100,000 francs.

Mais je parle de mille choses, et je parais oublier ce qui pourtant me tient le plus à cœur. Certes, nous avons rencontré dans notre voyage, et surtout à Lima, un grand nombre de personnes obligeantes et aimables, mais entre tous, nous nous souvenons d'un homme charmant, également rempli de cœur, d'intelligence et d'esprit, passant sa vie à s'occuper des intérêts des Français et adoré de tous ceux qui le connaissent. A ce tableau on reconnaîtra facilement M. de Lesseps, consul général de France au Pérou. Il n'est pas possible d'être meilleur qu'il l'a été à notre égard, nous présentant partout et enfin nous procurant des lettres de recommandation qui plus tard nous furent très-utiles dans notre expédition au centre du Pérou.

Quoique notre reconnaissance ne puisse lui être que de peu de poids, nous désirons qu'il la connaisse, et le remercions vivement de tout ce qu'il a fait pour nous.

Les personnes qui connaissent M. de Lesseps s'étonnent de voir qu'on ne lui ait pas encore donné le titre de ministre, auquel les nombreux services qu'il a rendus autrefois en Orient à la cause française, et l'importance du poste qu'il occupe aujourd'hui dans un pays peuplé de tant de Français, semblent lui donner bien des droits.

Un jour que nous étions en visite chez lui, on annonça : « L'homme à la tête d'argent ! » Cet individu, qui mérite au moins la moitié de cette qualification, est un Français

propriétaire d'un petit chacra, aux environs de Lima. Se promenant un matin dans la campagne, il entendit de grands cris, à une petite distance de lui, il courut aussitôt dans la direction, et trouva quatre brigands qui se livraient sur un malheureux à des cruautés épouvantables.

L'un d'eux, lui attachait la tête entre les jambes, pendant que l'autre lui coupait les oreilles et qu'un troisième le poignardait.

Sans calculer l'inégalité du nombre, notre compatriote se jette au milieu de ces monstres, en tue un et met les autres en fuite; mais en ce moment des gendarmes péruviens surviennent, le prennent pour l'assassin, se jettent sur lui, et le plus zélé lui enlève la moitié du crâne d'un coup de sabre horizontal. Laissé pour mort et inondé de sang, il eut cependant le courage, une heure après cette scène, de se relever et de marcher jusqu'à sa demeure en tenant son crâne dans la main, le tout, par un soleil tropical qui tombait d'aplomb sur sa cervelle découverte. On ne peut s'expliquer comment cet homme n'est pas mort.

Amené à Lima, on lui remplaça la partie supérieure de la tête par une calotte d'argent; malheureusement les os qui sont aux bords de son horrible plaie se carient avec une rapidité effrayante, on est obligé de lui scier de temps en temps une nouvelle bande de crâne, et l'ouverture béante se rapproche de plus en plus des yeux et du bulbe rachidien. Il est aussi très à craindre que les chaleurs n'amènent bientôt la gangrène. Tout cela n'empêche pas cet homme extraordinaire de vaquer à ses occupations avec un courage admirable.

Aujourd'hui il demande justement une indemnité au gouvernement péruvien, et M. de Lesseps, qui nous a ra-

conté cette histoire, s'occupe énergiquement de la lui faire obtenir.

Un des salons les plus brillants de Lima est celui de M. Brauns, consul général d'Autriche. Il donna, pendant notre séjour, un grand bal auquel il eut la bonté de nous inviter. Son hôtel, situé entre cour et jardin, est fort beau. Le rez-de-chaussée, exclusivement réservé aux appartements de réception, se compose de plusieurs magnifiques salons. Le soir du bal, la société la plus élégante s'y était donnée rendez-vous et l'on y admirait un grand nombre de femmes ravissantes, dont les riches et fraîches toilettes venaient toutes de Paris, car il est à remarquer que nos modes arrivent plus vite à Lima que dans les provinces françaises. Le bal était donc charmant; mais ce qui lui donnait un cachet tout particulier, c'étaient les femmes en mantes noires, qui se tenaient en grand nombre dans la cour et dans le jardin, les unes assises sur les marches du perron, les autres groupées aux portes ou accoudées derrière les fenêtres, regardant avec attention ce qui se passait dans les salons, mais sans pouvoir y entrer.

Ces femmes mystérieuses appartiennent *à toutes les classes de la société*, et il est d'usage à Lima de les laisser circuler librement de tous côtés, excepté dans les salles où sont les invités. Aussi quitte-t-on à chaque instant les valses et les cubanaises les plus lascives pour aller causer avec les dominos, ce qui amène des aventures de toutes sortes et quelquefois très-piquantes. Souvent tel mari, qui croit avoir laissé sa femme à la maison, l'a près de lui sans s'en douter. On est intrigué parfois par la fille de sa portière, mais on peut tomber aussi sur une femme du monde, ce qui donne beaucoup d'attrait à ces conversations, qui d'ailleurs sont presque toujours ornées de gestes explicatifs très-animés. Au bal de M. Brauns il y

avait une centaine de ces *senoritas tapadas* et elles contribuaient assurément beaucoup à égayer la soirée.

Vers trois heures du matin, on servit un magnifique souper. D'immenses pièces montées décoraient les tables, de grosses truffes noires parfumaient la salle et le champagne coulait à pleins bords de tous côtés, même sur les robes. Les dames soupèrent d'abord et les hommes les servirent avec d'autant plus d'empressement qu'ils ne devaient rien mettre sous la dent avant qu'elles eussent terminé. Il est vrai qu'ils rattrapèrent ensuite vigoureusement le temps perdu. Quant à moi, ne parlant que très-médiocrement l'espagnol, je ne savais comment nommer les plats de haute cuisine qui m'environnaient et je recevais du bouillon, du vin et des glaces partout, excepté dans mon assiette. Cependant avec de la persévérance je parvins à me procurer un morceau d'une excellente galantine, une assiette chinoise, une fourchette de service, le couteau de Blin, une cuiller à dessert et le verre d'une jolie femme, ce qui me permit de souper aussi confortablement que dans n'importe quel salon parisien.

Lorsque nous rentrâmes chez nous, il faisait grand jour et le ciel était d'un bleu d'azur ravissant.

Quelques jeunes gens qui nous accompagnaient, pensant rentrer au milieu de la nuit, avaient eu soin de mettre des revolvers dans leurs poches ; précaution utile à Lima, car presque tous les jours, d'audacieux voleurs attaquent des passants, les dépouillent et les tuent à la moindre résistance.

Au Pérou, la peine de mort est abolie, et avec de l'argent, un assassin trouve toujours le moyen de se garantir de la prison ; aussi de nombreuses bandes de brigands s'organisent-elles à Lima et les crimes sont-ils très-nombreux. On en cite plusieurs qui prouvent une

FEMME DE LIMA AVEC SA MANTE

(Dessiné par M. Parent, d'après une photographie.)

audace extraordinaire. On nous a raconté entre autres l'histoire d'un individu qui, en plein midi, avait accosté un homme, lui avait montré un revolver, et, le menaçant de faire feu sur lui au premier mot qu'il dirait, l'avait forcé de rentrer dans sa maison et à payer une certaine somme fixée.

Dans l'intérieur du pays, l'absence complète de police permet aux habitants de faire absolument tout ce qui leur convient. Voici ce qui est arrivé dernièrement à un ingénieur nommé M. de Montferrier, ami intime de M. de Lesseps, et homme d'une grande intelligence. De profondes études géologiques lui firent découvrir dans la Cordillière, à une petite distance de la côte, une mine d'or extrêmement riche; malheureusement les habitants du village voisin, jaloux, et convaincus que la découverte de cette mine les réduirait en esclavage comme du temps des Espagnols, vinrent, au nombre de cent cinquante attaquer M. de Montferrier dans sa chacra. Dès qu'ils le virent, ils l'assaillirent à coups de pierres et de fusil dont plusieurs le blessèrent grièvement. Très-habile tireur, il tua à l'instant les chefs de cette bande, puis se plaça dans un étroit corridor, présentant son revolver aux assaillants, et menaçant de faire feu sur le premier qui avancerait. De la sorte, il gagna du temps et finit par rester maître de la place.

Il faut avoir été au Pérou, pour savoir comment un seul homme énergique peut résister à une troupe aussi nombreuse.

Là, le sacerdoce est une simple carrière et passe même pour une des meilleures, car le clergé domine le pays. Les prêtres sont loin de mener comme en France une vie exemplaire. La plupart ont plusieurs maîtresses et ceux qui n'en ont qu'une passent pour des saints. M. de

Montferrier m'a raconté qu'un jour ayant rencontré un de ses amis revêtu du costume ecclésiastique, il lui dit avec étonnement : — Comment ! toi, prêtre ? Est-ce possible ? Et pourquoi ? — Pourquoi ! parce que j'aime les femmes et que pour leur plaire, il faut être militaire ou prêtre ; or comme je ne suis plus assez jeune pour m'engager, je me suis fait prêtre...

Le peuple se croit très-religieux, mais il ne comprend de la religion que le culte extérieur, et il mesure la grandeur de Dieu à la pompe des cérémonies. On rencontre presque tous les jours, dans les rues de Lima, des processions somptueuses qui intéressent la population presque autant que les courses de taureaux. Une musique militaire et un détachement de troupes marchent en tête, puis vient la sainte Vierge portée sur un brancard élevé, couverte d'une robe de soie rose, brodée d'or, soutenue par une crinoline gigantesque et enrichie de nombreuses pierres fausses. Ensuite apparaît le saint du jour dans un costume aussi riche que grotesque, et enfin le curé marchant à pas lents, sous un dais, entouré de thuriféraires et d'enfants de chœur armés de cierges. Dès que la procession arrive dans une rue, les balcons se couvrent de monde, les enfants grimpent sur les toits, le peuple se porte en foule de ce côté, et les voleurs font le signe de la croix de la main droite, tandis qu'ils travaillent de la gauche ; tous sont *gustandos* et regardent avec admiration ce spectacle. Le soir, on porte le Saint-Sacrement aux malades avec un appareil non moins grand. Une quantité de femmes et de gredins qui furent tour à tour commissionnaires, soldats ou bandits, suivent le prêtre avec d'énormes lanternes de toutes couleurs, placées à la partie supérieure de longs bâtons. J'en ai compté une fois jusqu'à soixante et dix qui marchaient

en rang les uns derrière les autres avec leurs grosses lanternes et en chantant d'une voix sépulcrale les prières des morts. Cette triste illumination produit un effet fantastique au milieu des rues obscures de Lima; celui qui l'a vu une fois ne saurait l'oublier.

Si l'on veut avoir des détails plus complets sur les cérémonies et les processions péruviennes, on en trouvera une description aussi intéressante qu'exacte dans le magnifique ouvrage de M. Marcoy, intitulé : *Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique*, et publié dans le *Tour du monde*.

A cette époque, il se tramait une révolution qui devait éclater le 12 octobre, afin d'empêcher le général Prado de se faire renommer aux élections qui devaient avoir lieu le lendemain; mais pendant la nuit du 11, la conspiration fut découverte, les chefs emprisonnés, et de nombreux détachements de troupes, parcourant la ville, assurèrent aux citoyens la liberté d'élire tout à leur aise qui leur plairait, pourvu que ce fût le président Prado. Toutefois, les choses ne se passent pas toujours aussi pacifiquement, témoin les nombreuses balles qui, l'année précédente, avaient criblé l'intérieur de la chambre que nous occupions, grâce à sa position sur la place du Gouvernement, près du palais de la présidence. Aussi, ayant la chance de nous trouver à Lima au moment des élections, espérions-nous être aux premières loges pour voir les événements, mais tout se passa avec ordre, et Prado fut réélu. Toutefois ce n'était que partie remise, car au Pérou, de même que dans toutes les malheureuses petites républiques de l'Amérique du Sud, on n'est jamais content du gouvernement et chacun veut gouverner à son tour, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Aussi, depuis quarante ans, a-t-on subi une

cinquantaine de présidents de la République. Il est vrai que leur action ne s'exerce guère en dehors de Lima et qu'ils peuvent changer plusieurs fois avant que l'on en soit même informé dans les provinces extérieures du pays ! Sachant combien leur pouvoir est éphémère, ils ne s'occupent nullement des affaires de l'État, et ne songent en général qu'à faire leur fortune particulière. On a vu des hommes, arrivés au pouvoir sans fortune, quitter les affaires quelques mois après avec des millions de piastres. Cet exemple est d'autant plus funeste qu'il est naturellement imité par tous les employés du gouvernement à quelque degré de l'échelle qu'ils appartiennent.

Voilà ce qui explique comment le Pérou, propriétaire de mines d'une richesse énorme, et de carrières de guano qui lui rapportent des revenus fabuleux, est cependant dans la plus grande misère; n'entreprend aucuns travaux d'utilité publique, et ne parvient même pas à payer ses fonctionnaires.

Non-seulement les trésors de l'Etat sont pillés par ceux qui sont à la tête du gouvernement, mais cette concussion paraît toute simple, et chacun dit qu'il agirait de même s'il le pouvait. En revanche, on n'a aucun respect pour le gouvernement et l'on est toujours à la veille d'une révolution.

En cas d'insurrection sérieuse, nous devions nous réunir au consulat, comme les Français le firent en juin dernier, à l'époque de la guerre d'Espagne; car les Péruviens confondirent alors sous le nom d'Espagnols tous les Européens.

Si le bombardement de Callao eût réussi, Dieu sait ce qui serait arrivé à nos compatriotes de Lima !

L'énergie et le dévouement de M. de Lesseps suffirent

LIMÉNIENNE EN COSTUME DE BAL

(Dessiné par M. Parent, d'après une photographie.)

à protéger les Européens qui étaient venus s'abriter sous le pavillon français, et on n'eut à déplorer aucun malheur. Quant à l'affaire du Callao, elle a été décrite d'une manière si différente par les belligérants, chacun s'attribuant la victoire, qu'il est assez difficile de connaître la vérité à ce sujet; cependant, en comparant tous les récits qu'on nous en a faits, voici, je crois, ce qui s'est passé.

La flotte espagnole, après s'être approchée à une très-petite distance de la côte, commença le bombardement du Callao, espérant s'en rendre maîtresse aussi facilement que de Valparaiso; mais il y avait là d'énormes canons Armstrong qui, du premier coup, lui mirent deux bâtiments hors de combat. La victoire était indécise, lorsque, sur le soir, le feu devint plus meurtrier pour les Péruviens, et leurs soldats se découragèrent à tel point que les officiers furent obligés d'employer le revolver, pour forcer les canonniers à recharger leurs pièces.

Cependant, tous leurs efforts allaient devenir inutiles, et la victoire semblait se déclarer complétement en faveur des Espagnols, lorsque tout à coup, ceux-ci virèrent de bord, prirent le large et disparurent! Aussitôt les Péruviens retournèrent victorieusement à leur poste, tirèrent les derniers coups de canon et eurent les honneurs de la journée. Les Espagnols prétendirent qu'après avoir éteint les batteries de la côte, ils n'avaient plus rien à faire, et s'en étaient allés; d'autres dirent qu'ils manquaient de munitions; toujours est-il que l'apparence de la victoire resta aux Péruviens, qui en conçurent un tel orgueil, qu'aujourd'hui ils se croyent capables de tenir tête à toute l'Europe coalisée. J'ai entendu quelques-uns d'entre eux dire avec la gloriole de vrais enfants :

« Maintenant nous savons à quoi nous en tenir sur les prétendues puissances européennes; les Français peuvent

venir, nous avons de bons petits canons pour les recevoir. »

Somme toute, cette malheureuse expédition a fait le plus grand tort à la cause qu'elle voulait soutenir, et elle a ruiné le crédit de nos consuls au Pérou. Les Espagnols auraient mieux fait de s'acharner un peu moins contre la ville de Valparaiso, qui était sans défense et d'attaquer plus sérieusement le fort du Callao, qui était bien armé.

Si, par une circonstance tout à fait exceptionnelle, nous avons pu séjourner trois semaines à Lima, sans guerre et sans révolution, en revanche ce phénomène étrange nous valut probablement le tremblement de terre que nous avons ressenti dans la nuit du 12 au 13.

Le battement des portes et des meubles de notre appartement, en nous réveillant, nous a permis de constater ce singulier mouvement qui étonne même les personnes qui y sont le plus habituées. Celui-ci fut une simple oscillation horizontale qui n'avait rien de violent.

Cependant, le jour de notre départ approchait, le temps qui nous restait n'était pas trop considérable pour préparer notre voyage. Nous voulions traverser toute l'Amérique du Sud, de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, de Lima au Para, par les Andes et l'Amazone. Ainsi qu'à Bogota, nous eûmes une peine énorme à nous procurer des renseignements sur la manière de voyager au centre du Pérou, car les Péruviens que nous voyions n'étaient jamais sortis de Lima. La plupart considéraient le revers de la Cordillière comme le bout du monde, affirmant qu'il était impossible de s'y aventurer sans être mangé par les sauvages, et que d'ailleurs ce pays était couvert d'épaisses forêts vierges, qui le rendaient impénétrable. Un ingénieur établi depuis quarante ans au Pérou, nous plaisanta même beaucoup sur nos projets et nous quitta en disant :

— Je vois, messieurs, d'après ce que vous dites, que vous avez réellement l'intention d'essayer ce voyage; mais, croyez-moi, vous reviendrez bientôt ici! Au revoir donc et sans adieu.

— Assurément, lui répondis-je, on n'est certain de rien en ce monde, si ce n'est de la mort et des impôts; mais nous sommes décidés à faire tout ce qui dépendra de nous pour accomplir notre projet.

On nous raconta aussi, pour nous décourager, l'histoire d'un certain Guetchy, qui avait tenté une expédition de ce genre, il y a quelques années, et qui disparut. Ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à envoyer une lettre à Lima et que son histoire fut connue. Il paraît qu'attaqué par les sauvages, ceux-ci tuèrent et mangèrent ses compagnons, mais que le distinguant des autres, ils l'avaient enlevé afin de s'en servir comme d'étalon. On lui donnait toutes les choses dont il pouvait avoir besoin, sans l'obliger à aucun travail, et toutes les femmes du pays lui étaient successivement amenées; seulement on le surveillait si bien, qu'il lui était impossible de se sauver.

Il sera mort dans cette étrange captivité.

Ces exemples n'ébranlèrent pas nos résolutions, et grâce à M. de Lesseps, nous finîmes par trouver un riche commerçant français, nommé M. Gillet, qui avait été au centre du Pérou et nous donna des renseignements précieux, assurant d'ailleurs que le voyage que nous projetions, était difficile, mais faisable. Seulement on nous fit dire de différents côtés, et même officiellement de la part du ministre de l'intérieur, qu'il était absolument impossible de se rendre en ce moment à l'Ucayali par la voie du Cerro de Pasco. Il paraît que ces gorges de montagnes étaient tellement gardées par les brigands, que trois cents soldats péruviens qu'on y avait envoyés, avaient été obli-

gés de battre en retraite, et qu'en nous aventurant de ce côté, nous étions certains d'être dévalisés dès le premier jour.

Ainsi, le gouvernement ne peut même pas assurer ses communications avec la ville de Pasco, qui est très-importante, et située à une toute petite distance de Lima.

Toutefois, je dois dire que l'on avait l'intention d'y expédier six cents hommes, immédiatement après les élections, et si nous avions pu attendre cette époque, cette voie nous eût été ouverte; mais notre départ était fixé pour le 17, et nous fûmes obligés de prendre la longue et laborieuse route de Cajamarca, Chachapoyas et Moyabamba, ce qui ajoutait à notre voyage six semaines de mules, par les chemins les plus difficiles.

Nous serions arrivés deux mois plus tôt à Paris en revenant par la Chine et l'Égypte.

Pendant que nous causions de ces choses chez M. de L., entra comme un coup de vent une charmante jeune femme, fort jolie, grande, élancée et très-élégante; c'était une Américaine de Baltimore, très-connue à Lima sous le nom de baronne de R. Il n'était question dans tout le Pérou que de ses aventures, de son esprit et de ses originalités. Tantôt elle construisait une maison de campagne sur un rocher presque inaccessible, puis s'en lassait sous prétexte qu'on y voyait trop de papillons, et la revendait pour rien le lendemain. Tantôt elle arrivait à quatre heures du matin chez un ministre, menaçant de faire une révolution si le gouvernement ne passait pas par toutes ses fantaisies.

Au commencement de son séjour à Lima, elle habitait l'hôtel Morin, où elle donnait constamment de brillantes soirées.

Un jour, son cuisinier s'étant querellé avec celui de l'é-

tablissement, elle prit vivement le parti du premier, et fit venir aussitôt M. Mercier pour lui demander sa note.

— Je volai tôt de souite sortir d'ici, dit-elle, apportez le note.

— Mais cependant, Madame, nous sommes désolés de ce qui est arrivé, ce n'est pas notre faute, et nous avons eu pour Madame tous les égards.....

— Oh! vous avez eu des égards, mettez sur le note les égards.

— Mais, Madame, je ne réclame rien, je dis seulement que nous avons eu des attentions...

— Oh! mettez le attention aussi, je veux rien devoir à vô, rien di tout. Mettez le égard et le attention, et demandez ce que vous voudrez, je regarderai pas. Tendez vô? Et portez le note, tout de souite.

Un des banquiers les plus importants de Lima est M. Thomas Lachambre, qui ne compte guère que par millions; ainsi, par exemple, l'expédition des Espagnols à Valparaiso, lui ayant causé un dommage de 500,000 fr., par l'incendie des marchandises qui s'y trouvaient, il ne songea même pas à les réclamer, ne voulant pas, disait-il, déranger les gens pour si peu.

Ce nabab, ainsi que plusieurs autres personnages de Lima, ont été victimes dernièrement de leur bon cœur et de lettres de recommandation que l'on avait données trop légèrement à un chevalier d'industrie assez remarquable. Ce fait ayant eu un grand retentissement, je vais le raconter avec détails.

Il y a quelques années, un Français se présenta à Lima, muni de lettres de recommandations si brillantes, qu'on le reçut à bras ouverts immédiatement dans toutes les maisons. Extérieurement, il ressemblait à tout le monde et était au demeurant, complétement nul, ce qui ne lui

valait pas moins de succès, car il s'était intitulé comte de Chalot, et avait toujours la bourse bien garnie, grâce aux banquiers qui lui faisaient tout le crédit qu'il désirait. Pour déguiser son ignorance, il alléguait une maladie qui, en lui enlevant la mémoire, l'avait privé du fruit de ses études.

Enfin, comme il donnait des dîners splendides au corps diplomatique, aux ministres et aux personnes les plus distinguées de la ville, on le trouvait charmant et même d'autant plus spirituel qu'il ne disait jamais rien.

Un jour ayant été invité à dîner par le commandant de l'escadre anglaise, il se rendit à bord ; mais pendant tout le repas, qui avait été un peu retardé, il ne cessait de regarder sa montre, paraissait horriblement inquiet, et sa pâleur devenait de plus en plus grande, sans que personne pût se l'expliquer. Enfin, dès que l'on se fut levé de table, il prétexta une maladie, disparut complétement, et personne ne le revit jamais. Or, voici ce qui s'était passé : Le comte de Chalot n'était autre qu'un simple domestique, qui au moyen d'une seule lettre de recommandation contrefaite, s'en était procuré beaucoup d'autres, et avait fini par occuper à Lima la position dont je viens de parler.

Cependant ses lettres de change étaient protestées à Paris, et la nouvelle arrivant à Lima, allait aussitôt découvrir le pot aux roses ; aussi lui importait-il vivement de partir avant le retour du courrier.

Or, un bateau partait pour le Chili le soir même du fameux dîner que lui donnait l'amiral anglais, et la malle française devait arriver le lendemain au Callao ! De là, son inquiétude en voyant que le service traînait, et enfin son départ précipité, aussitôt qu'il lui fut possible de l'exécuter.

Le soi-disant comte de Chalot avait dépensé environ 50,000 francs, durant son séjour au Pérou ; mais son crédit était si bien établi, qu'il aurait pu facilement se procurer des sommes bien plus considérables. Il faut lui savoir gré de sa retenue. Ses victimes furent moins mortifiées d'avoir perdu leur argent que d'avoir été jouées aussi complétement.

Le 17 octobre, au moment de quitter Lima pour nous rendre à Callao, plusieurs personnes eurent la bonté de venir nous voir.

Nous fûmes très-sensibles à cette politesse ; mais en nous retardant elle nous mit bientôt dans la fâcheuse alternative de manquer le train et par suite le vapeur, ce qui nous aurait fait perdre un mois, ou bien de laisser inachevée une caisse renfermant une foule de curiosités rapportées de la Nouvelle-Grenade et une bonne partie de nos bagages; car nous ne pouvions emporter, dans notre nouvelle expédition, que les effets absolument indispensables.

Je ne sais ce qu'est devenue cette caisse, mais quoique nous ayons donné notre adresse très-exactement, et que plusieurs personnes aient promis de s'en occuper, nous n'en avons reçu aucune nouvelle.

Le soir nous nous embarquions sur l'horrible petit bateau anglais le *Peruano*, et voguions de nouveau sur le Pacifique, effleurant tour à tour les petits ports de Huacho, Jupé, Huarmay, Cosma, Jamana et Santa, situés sur la côte septentrionale du Pérou.

Ces villages sont si peu importants qu'ils ne méritent aucune description. A Santa cependant, on s'arrêta une journée entière, ce qui nous permit de visiter une hacienda des environs, cultivée par quatre cents Chinois.

Ces coolis, transportés directement de Chine sur la côte

du Pérou, sont esclaves à temps. A raison d'une certaine somme payée une fois pour toutes, ils abdiquent leur liberté pour dix ou quinze ans, et remplissent exactement pendant ce laps de temps les fonctions d'esclaves. La plupart sont doux, sales, bons, travailleurs, intelligents, et somme toute, valent mieux que les nègres et que les Indiens.

Vers le soir, nous nous rembarquâmes, et une dernière journée de navigation nous conduisit à Huanchaco. Le port manquant de fond, les bateaux à vapeur sont obligés de jeter l'ancre à une demi-lieue du rivage; là, des chaloupes viennent prendre les voyageurs et les marchandises que l'on entasse pêle-mêle les uns sur les autres. Comme on est en pleine mer, les vagues sont toujours élevées et le transbordement très-difficile.

Dans l'impossibilité où l'on est de descendre par l'échelle, tout le monde se tient sur le pont ; on retire quelques planches du bastingage, et on saute dans la chaloupe dès qu'elle arrive à une hauteur convenable.

Quant aux femmes, ne pouvant faire cette gymnastique, les marins de l'équipage leur passent des cordes sous les bras, les descendent comme des ballots, et elles tombent indistinctement sur le dos ou sur le nez, au-dessus d'un tas de caisses ou dans un trou, entre les jambes d'un homme ou d'un singe, trop heureuses de ne pas dégringoler dans la mer.

Mais ce n'est pas tout; les chaloupes elles-mêmes ne peuvent pas accoster la terre; de là l'obligation de monter à cheval sur les épaules de nègres qui vous transportent au rivage, lorsqu'on a la prétention de descendre à pied sec.

Les Chollos de Huanchaco se servent, pour la pêche, de petites barques fort curieuses, composées d'un simple

paquet de joncs terminé en pointe et relevé comme un soulier chinois. Dans ces frêles esquifs, ils affrontent les mers les plus agitées, s'élèvent au-dessus de vagues immenses, disparaissent dans des abîmes, et suivant leur expression « *se burlan de los olas*, » c'est-à-dire se moquent des ondes, sans jamais chavirer.

On nous avait affligés, à Lima, d'un détestable domestique qui ne comprenait rien, posait pour le gentleman et ne paraissait que pour demander de l'argent. A peine débarqués, il voulut se reposer, tandis qu'il nous fallait partir immédiatement, ce qui nous permit de le lâcher à Huanchaco; mais il devait nous être très-difficile de trouver un homme assez intelligent et assez résolu pour nous accompagner dans notre voyage au centre de l'Amérique.

Il faut environ deux heures à cheval pour se rendre de Huanchaco à Truxillo, et le chemin qui y conduit est plat, large et facile, mais des plus tristes. Aussi loin que peuvent porter les regards, on ne voit qu'un désert pierreux, absolument semblable à celui de Suez; pas un arbre, pas la moindre plante ne vient l'égayer. C'est ainsi qu'est le revers occidental de la Cordillière, dans tout le Pérou.

A une heure de la côte, on rencontre les ruines de Chan-Chan, une des villes les plus importantes de l'ancien royaume des Incas, et peut-être même antérieure à leur domination.

Ces ruines occupent un espace de neuf lieues; on y remarque un temple dédié au soleil, plusieurs grands édifices et des murs d'une étendue immense parfaitement conservés, quoique construits en bousillage, parce qu'il ne pleut jamais, dans cet heureux pays.

Un peu avant d'arriver à Truxillo, on voit sur la gauche

une montagne artificielle sous laquelle on prétend que les Incas ont caché des trésors s'élevant à environ 800,000,000 de piastres.

Truxillo, capitale de la province de la Libertad, est une fort jolie petite ville de 6,000 habitants, sur lesquels il n'y a qu'une vingtaine d'Européens ; aussi a-t-elle un cachet tout à fait péruvien et plus original que Lima. Les maisons gagnent en étendue ce qui leur manque en élévation. Elles ne possèdent généralement qu'un rez-de-chaussée composé d'une foule de chambres et salons donnant sur une ou plusieurs cours centrales ornées de jardins et de fontaines.

Les murs extérieurs sont presque tous recouverts d'azulejos, faïences bleues ou jaunes, d'un effet ravissant au beau soleil du Pérou. Les balcons artistiques que l'on construisait à l'époque espagnole sont beaucoup plus nombreux qu'à Lima et donnent un cachet aussi élégant qu'étrange aux rues de Truxillo.

En arrivant, nous allâmes directement chez le gouverneur, le senor Bruno Bueno, et lui fîmes remettre les lettres que son ministre nous avaient données, ne doutant pas de leur effet immédiat. Mais en ce moment il déjeunait et ne paraissait pas s'émouvoir beaucoup de notre présence. Après avoir attendu un certain temps, ne voyant rien venir, si ce n'est les plats que l'on portait à la salle à manger, et convaincus de la mauvaise volonté du maître de cette partie du monde, nous partîmes furieux, en jurant de ne jamais revenir. Il nous fallut, mourant de faim, parcourir la ville pendant deux heures, avant de trouver le restaurant de la Boule-d'Or, tenu par des Chinois, qui par parenthèse sont généralement fort bons cuisiniers. Ceux-ci nous fricotèrent un petit repas, qui nous réconcilia avec la bonne humeur. Cependant le pré-

fet, ayant pris connaissance des lettres que nous lui avions fait porter, envoya de tous côtés des officiers à notre rencontre, les chargeant de nous ramener chez lui. D'abord nous nous fîmes un peu prier, mais en voyant l'excellent Bruno Bueno, nous acquîmes la conviction qu'on ne lui avait pas remis nos lettres à temps, et que le cachet ministériel dont elles étaient revêtues nous avait fait reléguer dans les affaires sérieuses que l'on remet au lendemain, de crainte de troubler la digestion. Toutefois, la réparation fut complète, car non-seulement le senor Bueno nous reçut à merveille et fut, lui et sa famille, d'une amabilité parfaite, mais il nous traita en princes durant tout notre séjour.

Personnellement, c'est un homme fort intelligent, aussi gai dans l'intimité qu'âpre au travail, et sérieux dans les affaires de l'État. Ce préfet est incontestablement un des plus capables qui soient à la tête du gouvernement pérnvien. Voulant nous faire connaître lui-même les choses les plus curieuses de la ville, il eut la bonté de nous accompagner partout.

Truxillo renferme de fort jolies églises, mais le monument le plus remarquable de la ville est le palais du général Itourregui. Cet immense bâtiment est recouvert extérieurement de porcelaines bleues; les appartements de réception sont énormes, d'une grande élévation et magnifiquement décorés; la galerie de bal a trente-un mètres de long et tous ses salons donnent sur des cours pavées de mosaïque à la manière antique et ornées de bassins de marbre, de jets d'eau, de fleurs et de plantes rares. Les meubles sont de la plus grande richesse et le piano coûte à lui seul vingt-cinq mille francs. Le général Itourregui a dépensé une partie de sa fortune dans la construction de ce palais, sachant bien qu'il

serait impossible de le vendre, que son fils serait forcé de l'habiter toute sa vie, et qu'il ne pourrait pas dépenser son argent à l'étranger. Telle est du moins la version des Truxilliens, lesquels ont de la peine à comprendre que l'on s'établisse parmi eux lorsqu'on peut faire autrement.

A notre retour, le préfet nous présenta à sa nombreuse et aimable famille, puis nous offrit un dîner péruvien que nous n'aurions pas échangé, vu son originalité, contre le meilleur souper de Véfour. Parmi les plats qui couvraient la table, il y avait une certaine salade que Blin me signala.

Elle est excellente et surtout très-douce, me dit-il, avec le plus grand sang-froid, je vous engage fort à en manger. Sur une pareille recommandation, j'en pris une large part. Mais, horreur ! c'était un mélange d'ail, d'oignons et de piments rouges à brûler la langue d'un hippopotame. Blin, satisfait d'avoir un compagnon d'infortune, riait sous cape, et les jeunes filles s'étonnaient de notre étonnement. En effet, tous les plats péruviens sont ainsi assaisonnés d'une couche de poivre et d'oignons crus, qui forment la base de la cuisine nationale.

Heureusement on servit de superbes avocats, qui nous calmèrent un peu. Ces fruits ont la forme de poires et une pulpe grasse très-délicate qui ressemble tellement à du beurre, qu'elle le remplace très-avantageusement dans les pays chauds.

Cependant nos bagages étaient restés à Huanchaco, et pour être certains de les avoir, on nous conseilla de retourner nous-mêmes les chercher. Nous partîmes donc vers huit heures, accompagnés de deux lanciers et de plusieurs personnes que nous avait présentées le préfet, au moment de notre départ. Nous traversâmes au grand

galop l'affreux désert qui nous séparait de la mer et cette plaine si aride, qui nous avait paru si horrible au grand soleil, prit le soir au clair de lune des nuances d'une douceur charmante et revêtit un aspect fantastique. Bientôt les ruines de Chan-Chan s'élevèrent autour de nous; mais cette ville jadis si florissante et aujourd'hui complétement inhabitée; était plongée dans un silence de mort. Nos chevaux eux-mêmes paraissaient effrayés du bruit de leurs pas, le seul qu'on entendît dans toute la plaine.

Étant à moitié chemin, nous en profitâmes pour nous arrêter quelque temps et parcourir tout en rêvant les soubassements des principaux édifices de Chan-Chan, bien conservés et fort peu connus.

Nous visitâmes des galeries souterraines d'une longueur telle, qu'on n'a jamais pu en découvrir les limites. Des éboulements les interrompent de loin en loin, et il est dangereux de s'y aventurer, de crainte d'en provoquer de nouveaux. Si le temps nous l'eût permis, nous eussions fait des explorations dans ces ruines, et cela nous aurait même beaucoup intéressés; mais nous ne devions passer à Truxillo que le temps indispensable pour préparer notre départ, car nous ne pouvions accomplir entièrement notre voyage en sept mois qu'en marchant sans relâche. D'ailleurs, où trouver des gens de bonne volonté pour nous aider et organiser des fouilles sérieuses ?

Assurément, il y avait là des découvertes à faire, peut-être des trésors à trouver.

Nous quittâmes donc Chan-Chan à regret, et vers onze heures nous arrivâmes à Huanchaco.

Les maisons étaient fermées depuis longtemps et tout était dans l'obscurité la plus complète; aussi ne nous fut-il pas facile de retrouver la cabane où nous avions dé-

posé nos effets, de nous faire reconnaître des gens endormis, de trier et d'extraire les objets qui nous appartenaient, entassés pêle-mêle avec des filets, des poissons, de la viande sèche, des tonneaux, des calebasses de chicha, un singe, des négresses nues et les objets les plus disparates. Mais le plus difficile était de trouver deux mules de charge pour transporter nos bagages, car celles qu'on nous avait promises n'étaient pas arrivées. Que faire ? A qui s'adresser ? Notre perplexité était grande. Nous savions combien il était difficile d'obtenir quoi que ce fût, même pendant le jour; de nuit cela devenait presque impossible. Heureusement, un des officiers qui nous accompagnaient, se rappela qu'il connaissait un cooli chinois, possesseur de deux mulets qui feraient parfaitement notre affaire. Après avoir parcouru toutes les rues de Huanchaco, le clair de lune aidant, nous parvînmes à trouver l'habitation de ce muletier.

Nous frappâmes à sa porte pendant un quart d'heure sans obtenir de réponse; enfin il se leva, nous demanda ce que nous voulions, puis apprenant que nous avions besoin de lui, prit un air important et plein de dignité, pour nous refuser ses services ou plutôt ceux de ses bêtes.

— Il est trop tard, dit-il.

— Oui, mais nous vous payerons bien.

— Comment ? vous dites ?

— Je dis que nous vous donnerons six piastres.

En ce moment notre officier, tenant à honneur de mener à bonne fin cette entreprise, se jeta au cou du Chinois et l'embrassa de tout son cœur, afin de le fléchir.

Il n'en fallut pas moins, et cette démonstration, jointe

aux six piastres, triompha de toutes les résistances. Il daigna permettre qu'on allât chercher ses mules.

Nous attendîmes assez longtemps, et tous ces retards ne nous permirent d'arriver à Truxillo qu'à une heure et demie du matin.

Le préfet avait une famille si nombreuse qu'il n'avait pu nous loger, et le général Itourregui, qui avait eu la bonté de proposer de nous installer chez lui, avait été retenu à Lima par la mort d'un de ses parents ; de sorte que nous ne savions où aller. A entendre ceux qui nous entouraient, c'était à qui nous logerait, mais au fond c'était à qui ne le ferait pas.

— Venez chez nous, disait l'un, rien ne vous en empêche.

— Non, ces messieurs n'iront que dans mon appartement... Il est vrai que je n'ai pas de chambres disponibles, mais enfin...

— Ah ! disait un troisième, je ne sais comment faire, je tiens beaucoup à voir les seigneurs comtes s'établir dans ma maison, mais elle est justement en réparation en ce moment...

Néanmoins, un charmant garçon, le senor Manucci, pharmacien de son état, nous donna la plus parfaite hospitalité, et mit à notre disposition sa chambre à coucher et son salon.

J'étais complétement endormi, lorsque, vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut par une pluie qui m'inondait. C'était le susdit Manucci qui, rentrant de très-belle humeur, m'aspergeait de parfum pour me faire honneur. J'avoue qu'au premier moment je fus assez effrayé, pensant que j'étais peut-être possédé du démon et qu'on m'exorcisait, ou bien qu'étant mort, mes amis venaient jeter sur moi de l'eau bénite. Bientôt,

cependant je me rendis compte de ma position et fis des efforts inutiles pour engager mon hôte à me laisser dormir. Il fut impossible de le décider à s'en aller tant qu'il n'eut pas entièrement vidé son flacon.

Le lendemain, vers dix heures, nous allâmes chez le préfet, qui nous offrit un lunch, après lequel il fit venir toute la musique militaire de la garnison et fit jouer en notre honneur les principaux airs du pays. Ensuite nous sortîmes pour visiter la ville, suivis de ces musiciens et escortés d'une trentaine de soldats qui emboitaient le pas derrière nous, et ne nous quittaient pas plus qu'une ombre. Enfin, une foule considérable de badauds nous accompagnaient aussi en nous regardant avec étonnement. Dans cet équipage nous parcourûmes successivement le Jardin public, la place du Gouvernement et les principaux endroits de la ville, puis nous entrâmes dans les arènes destinées aux courses de taureaux. Cet édifice est simplement construit en bois, mais ses dimensions sont plus considérables que celles de notre hippodrome et sa magnifique situation rappelle celle du Parthénon d'Athènes. Seulement, ici, le mont Hymette et le Lycabette sont remplacés par les Cordillières des Andes s'étendant dans le lointain comme un grand rideau bleu. La foule étant de plus en plus compacte, nous en profitâmes pour demander au préfet s'il pouvait nous faire exécuter, séance tenante, des danses nationales.

— Certainement, répondit-il, je puis faire tout ce que je veux... ne suis-je pas l'autorité? *Jo soy l'Imperador d'aqui!*

Aussitôt nous prîmes place dans la loge d'honneur, aux côtés du gouverneur. On lui mit un coussin de velours rouge brodé d'or sous les pieds, notre musique

militaire s'installa en face de nous, et plusieurs couples bien intentionnés dansèrent, au centre de l'arène, une espèce de cancan appelé le *mono*, c'est-à-dire le singe. Cette danse est la plus lascive que je connaisse, sans excepter l'*Abeille* de l'Orient.

Le cavalier se met en face de sa danseuse et avance vers elle, celle-ci recule, puis revient. Ils font ainsi mille circonvolutions, cherchant tour à tour à s'atteindre et à s'éviter, mais toujours en cadence, et imitant les mouvements du singe. Ils se prennent par la main et par la taille, ou se rapprochent jusqu'à se toucher le milieu du corps en étendant les bras en l'air. La femme s'esquive plusieurs fois, mais son cavalier la reprend, l'embrasse étroitement et l'entrelace comme un serpent. Alors, frémissante, haletante, ses cheveux flottent de tous côtés, sa tête se renverse en arrière, ses yeux se ferment, sa bouche s'entr'ouvre... et la musique s'arrête. Tout cela se passe au son d'airs alternativement doux et voluptueux ou fiévreusement animés, mais rhythmés comme un chronomètre. La foule, *gustando*, hurle à chaque instant des bravos, et profite de la circonstance pour se livrer à des libations sans fin. Il n'est pas de pays où l'on boive plus qu'au Pérou. A tous propos et sous les prétextes les plus insignifiants, on boit de la *chicha* dans le peuple et de l'eau-de-vie dans le monde. Dès que l'on entre dans un salon, chacune des personnes présentes croit de son devoir de vous présenter un verre de cognac : « *Una copita, senor, una copita.* »

Impossible de refuser, sous peine de transformer, par ce seul fait, un ami en ennemi. Cependant, pour peu qu'il y ait une cinquantaine de personnes quelque part, il devient difficile au meilleur buveur de satisfaire tout le monde, et il se trouve dans le plus grand embarras.

Aussi s'ingénie-t-on, afin de trouver des moyens de se tirer d'affaire. Il y a des personnes qui, avec un peu de travail, parviennent à faire couler le contenu de leur verre sous leur barbe, le long du menton et du cou; d'autres reçoivent le verre en tremblant de façon à en renverser la moitié par terre, ou profitent du moment où leur voisin tourne la tête d'un autre côté pour tout jeter adroitement. Mais comme les Péruviens connaissent fort bien cet expédient, ils surveillent attentivement le verre qu'ils ont rempli et ne sont satisfaits qu'en le voyant disparaître dans la bouche de leur hôte. Dans ce cas, il n'y a plus guère moyen de tourner la difficulté.

Quoi qu'on fasse, il est très-difficile de ne pas s'enivrer, et chaque soir c'est le cas de presque tous les Péruviens.

Pour notre part, il nous fallut boire énormément, mais le seigneur préfet le fit encore plus que nous; aussi était-il de fort bonne humeur et faisait-il recommencer toutes les danses qui lui plaisaient en répétant sans cesse : « *Jo soy l'autoridad, io soy l'Imperador d'aqui!* »

— Mais, lui disions-nous, ces musiciens et ces danseuses doivent être bien fatigués !

— *No... Quéro. Jo soy l'autoridad!* Qu'importe. Je le veux. Ne suis-je pas l'autorité !

Et la foule criait : *Viva la Republica !...*

Voulant profiter de notre présence pour apprendre un peu le français, notre excellent préfet nous fit mille questions.

— Comment, dit-il, traduit-on : « *Jo soy alegre!* »

Mais au lieu de traduire littéralement : « Je suis gai, » Blin lui répondit : « Je suis gris; » de sorte qu'à partir de ce moment le préfet ne manquait pas une occasion de dire :

— Je suis gris! ou vous êtes gris! nous sommes tous gris! ma fille surtout est bien grise!

— Avez-vous en français, nous demanda-t-il, un mot pour exprimer l'état des généraux, officiers supérieurs et autres hauts fonctionnaires qui m'entourent?

— Oui, ce sont des *propres à rien*.

— Ah! eh bien, voici le commandant un tel... c'est un propre à rien. Permettez-moi de vous présenter le général X... Et il ajouta d'un air plein de dignité : C'est notre plus grand propre à rien!

Cet excellent Bruno Bueno voulut aussi savoir comment on exprimait un caractère joyeux et sans façon?

— Déboutonné, répondit Blin.

— Eh bien, rentrons à la maison pour dîner, ma femme est déboutonnée, nous nous déboutonnerons tous aussi, et comme mes propres à rien sont gris, nous allons bien nous amuser! Nous rentrâmes donc, toujours accompagnés de la musique militaire qui n'en pouvait plus et qui, malgré nous, fut contrainte de jouer pendant notre repas et toute la soirée.

Il nous fallut boire une quantité incommensurable de bière, chicha, eau-de-vie, vin de Barcelone, etc., si bien qu'en sortant de table, je proposai, en plaisantant, au préfet de danser le mono avec moi. Or, celui-ci accepta immédiatement, tira son mouchoir en guise de foulard, se plaça en face de moi, et, devant les invités, les soldats et la foule réunis dans la cour, il fit un brillant cavalier seul auquel il fallait absolument répondre.

Je ne pus sortir de ce mauvais pas qu'en en faisant un autre. J'invoquai mes meilleurs souvenirs du bal de l'Opéra, et je me lançai dans des cabrioles extra-chorégraphiques qui parurent faire l'étonnement, sinon l'admiration du public qui étudiait chacun de mes mouvements

avec recueillement, afin de bien connaître les danses parisiennes les plus élégantes.

Vers minuit, nous nous retirâmes, mais le préfet voulut absolument nous accompagner jusque chez nous avec sa musique militaire. Or, comme en ce moment toutes les rues étaient plongées dans un profond silence, nous réveillâmes en sursaut les paisibles habitants de Truxillo, qui durent nous vouer aux diables les plus féroces, d'autant plus que notre orchestre se composait exclusivement de tambours, de fifres et petits bugles! Arrivés à notre domicile, nous espérions pouvoir enfin congédier ces pauvres diables de soldats, mais l'impitoyable préfet les fit monter dans notre chambre pour nous faire honneur, et les força de recommencer leurs fanfares au grand désespoir général.

— *Quero,* disait-il, *io soy l'autoridad.*

Nous leur fîmes distribuer des gâteaux et de l'anisao à discrétion pour les consoler un peu, et ils firent plus de bruit que jamais.

Enfin, pour terminer cette petite fête, nous obligeâmes le préfet à monter sur une estrade et à s'asseoir sur un grand fauteuil que nous avions recouvert d'une courte pointe rouge écarlate, en lui disant qu'il était empereur de Truxillo et que ce siége seul convenait à sa dignité. Aussi ne manqua-t-il pas de s'y asseoir avec majesté.

Toutefois, comme nous mourions de sommeil, qu'il était une heure du matin et que personne ne songeait à s'en aller, nous prîmes le parti de nous déshabiller, comme si nous étions entièrement seuls et sans faire la moindre attention à nos augustes visiteurs.

Alors les « propres à rien » qui entouraient le préfet, nous voyant en chemise, se doutèrent que nous avions

peut-être envie de nous coucher et se décidèrent à lever la séance.

Je crois que plus tard l'excellent senor Bruno Bueno fit dans son dictionnaire quelques rectifications au sujet des explications que nous lui avions données, mais il ne nous en voulut pas trop et se contenta de nous dire :

— Oh ! oui, les Français, toujours gais, aimer beaucoup rire.

Une autre fois, nous assistâmes à des courses de taureaux de nuit. On avait placé entre les cornes de ces pauvres animaux des torches enflammées qui les rendaient furieux ; aussi les picadors, parfaitement inutiles, ne s'occupaient-ils qu'à se cacher derrière des grilles assez larges pour laisser passer leur corps, mais trop étroites pour celui des taureaux. Enfin, une illumination superbe et des gerbes courant sur des fils de fer, d'un bout de l'arène à l'autre, achevaient de donner à ce spectacle un caractère des plus singuliers et des plus animés. Quant au reste, tout se passa comme dans les courses que tout le monde a vues en Espagne.

Je ne dois pas quitter Truxillo sans parler de la magnifique fête que M. de Loyer nous donna dans son bel hôtel. Dîner splendide, concert, bal, société charmante, rien n'y manqua. Nous devons surtout remercier notre hôte du gracieux accueil qu'il voulut bien nous faire.

La veille de notre départ, nous trouvâmes chez le préfet un pauvre diable d'officier péruvien qui, ayant joué tout son argent, ne savait plus comment se rendre à son poste. Depuis un mois il intriguait sans succès afin d'obtenir quelques secours ; mais comme le lieu de sa destination était sur notre route, le préfet lui accorda subitement sa demande, afin qu'il nous servît de guide pendant cette partie de notre voyage. Le capitaine Fernandez

s'inclina profondément et promit tout ce qu'on voulut. Nous avons su depuis un détail assez piquant, c'est que le commandant auprès duquel cet officier se rendait allait être obligé de le reprendre auprès de lui, justement à cause des efforts qu'il avait faits pour s'en débarrasser. En effet, l'exécrant et ne sachant comment le renvoyer sans s'exposer à sa vengeance, il s'avisa de le charger d'une commission pour Lima, et lui donna pour son ministre des lettres de recommandations magnifiques, dans lesquelles il le signalait comme la perle de ses employés et s'en déclarait enchanté. Ce diplomate connaissait le désintéressement de son gouvernement et ne doutait pas que sur la foi de pareils éloges on ne lui soufflât immédiatement un trésor aussi précieux. Or, il se trouva que le ministre voulant être particulièrement agréable à ce gouverneur et n'ayant aucun ruban à lui offrir, crut ne pouvoir mieux faire que de lui renvoyer Fernandez en manière de récompense. Tel était le compagnon de route dont nous étions menacés dans un trajet d'une centaine de lieues.

Nous avions fixé au 22 notre départ pour l'intérieur. Ce jour venu, dès cinq heures du matin, nous attendions les chevaux et les mules qui n'arrivèrent naturellement que cinq heures après. Quant au capitaine Fernandez, il avait disparu. Nous partîmes avec deux autres officiers, quelques soldats qui nous étaient donnés comme escorte d'honneur pour quelques jours, et une caravane de chevaux, mules de charge, guides et arrieros à peu près semblable à celle qui nous accompagnait à la Nouvelle-Grenade.

Une journée de marche du côté de l'Est, à travers le désert pierreux du Pérou occidental, nous conduisit à Ascopé. Un soldat dessella nos chevaux et suspendit nos

hamacs dans une sorte de cabane abandonnée; puis, comme nous étions encore en pays civilisé, on put nous confectionner un petit repas de paysan; mais à partir de ce moment devaient recommencer les privations que nous avions endurées à la Nouvelle-Grenade. Passant des journées entières sans manger, bien heureux quand nous trouvions des œufs, mais obligés de renoncer complétement à la viande, au pain, et ne devant plus boire désormais que de l'eau rendue potable au moyen de morceaux de charbon ou de quelques gouttes d'amargo. Cependant nous étions certains de ne pas mourir de faim tant que nous serions sur le revers occidental de la Cordillière, dans le pays occupé par les Chollos, car on y rencontre des petits villages environ tous les douze lieues, c'est-à-dire à chaque journée de marche.

En plusieurs endroits cette distance est plus considérable et la journée correspondante plus longue et plus fatigante. L'étape d'Ascopé à Cascas, par exemple, demande au moins seize heures, et l'on ne rencontre durant ce trajet ni habitants, ni maisons, ni arbres, ni la moindre végétation. De plus, les terrains calcaires qui bordent cette route réfléchissent la lumière et la chaleur comme de grands miroirs concaves, de telle sorte qu'il est impossible d'y voyager le jour. Nous partons donc à cinq heures du soir et nous passons toute la nuit à cheval. Vers quatre heures du matin, épuisés de fatigue, nous sommes obligés de nous étendre par terre afin d'y dormir quelques instants. Bientôt après, nous étant remis en route, nous jouissons de l'un des plus beaux levers du soleil que j'aie vus de ma vie.

Le ciel était pur, et la lumière se répandant petit à petit sur cet océan de montagnes que l'on appelle les Andes, produisait des effets splendides. D'abord les cimes élevées

paraissaient enflammées, tandis que le reste était encore plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Puis chaque plan s'éclaira successivement, et revêtant les nuances les plus variées, parut tour à tour bleu, jaune, rose ou orange. Enfin, vers neuf heures, nous arrivons à Cascas, village bâti en pisé, et habité exclusivement par des Chollos. Comme en cet endroit il n'y avait aucune auberge, il nous fallut encore une heure d'allées et venues avant de découvrir un abri. Néanmoins nous finissons par trouver une petite échoppe d'épiceries, qui renfermait deux jeunes filles à marier et où l'on voulut bien nous permettre d'étendre nos hamacs. Après trois ou quatre heures de repos, nous allons nous promener dans le village et les environs, regardant avec curiosité l'intérieur des plus modestes cabanes. Autour de l'église et de la place centrale, se groupent quelques maisons serrées les unes contre les autres ; mais à une petite distance de là, on ne rencontre plus que des chacras ou métairies entourées de bananiers, toujours peuplées d'une quantité d'enfants, d'une masse d'animaux et d'une nombreuse basse-cour. Des cordes sont tendues entre les palmiers, et des jeunes filles, en jupons rouges, se haussant sur la pointe des pieds, y suspendent des épis de maïs.

Cascas est situé sur une hauteur d'où l'on jouit d'une fort jolie vue. Les Cordillières bornent l'horizon et une gracieuse vallée, arrosée par le rio Chicama et couverte de fleurs, s'étend sur le premier plan. Cependant, le capitaine Fernandez nous avait rejoints depuis la veille et cherchait à nous soutirer de l'argent par mille servilités.

J'ai rarement rencontré un caractère plus méprisable que celui de ce triste officier. Il faut que j'en esquisse le portrait, afin que les personnes qui seraient à même de le rencontrer puissent l'éviter. Son corps est sec et maigre,

son teint d'un jaune presque noir, ses joues creuses, son œil faux et ses cheveux plaqués sur les tempes. Bas et rampant avec ses supérieurs, il est dur et hautain avec ses inférieurs. On ne croirait pas en voyant un pareil individu, qu'il fût dévoré d'ambition et desséché d'envie. Pendant les premiers jours de notre voyage, il nous servait de domestique et se chargeait de toutes nos dépenses, mais bientôt il nous fut facile de constater qu'il n'avait d'autre but que de mettre la moitié de notre argent dans sa poche.

A la vérité, nous aurions pu considérer ce qu'il subtilisait comme des gages que nous lui donnions; mais outre qu'il aurait rapidement dépassé toute mesure, nous ne voulions pas avoir l'air d'être mystifiés par ce drôle, et nous nous chargeâmes à l'avenir de nos dépenses. A la suite de cette exécution, notre officier péruvien vint nous trouver de l'air d'un accusé, en disant naïvement :

— Vous croyez, messieurs, que je vous ai volés ; mais ce n'est pas vrai, je vous assure que vous vous trompez. Un des amis de Fernandez nous dit confidentiellement, que c'était « un gueux, un misérable, une canaille atroce » et que nous ferions bien de nous en séparer complétement; mais au fond, sa seule pensée, était de le supplanter et de nous gruger à sa place.

Heureusement, nous connaissions depuis longtemps le degré de confiance auquel on peut se laisser aller dans l'Amérique du Sud.

Une nouvelle journée nous conduisit à Contumassa. Ce village est entouré d'une quantité innombrable d'aloës agaves, d'une beauté extraordinaire. Avant d'y arriver, on longe pendant environ deux heures, une avenue bordée exclusivement de ces plantes, dont la hauteur s'élève à trois et quatre mètres.

A Contumassa, les maisons étant construites en terre et les parquets supprimés, les aloës y poussent sur les murs, sur les toits et jusque dans les chambres. Je crois bien que si un habitant s'absentait quelques mois, il trouverait à son retour, une forêt dans sa maison.

Les Chollos de la Cordillière sont catholiques et vivent comme les paysans de tous les pays du monde. Étant en rapport continuel avec la côte, ils se procurent facilement des vêtements européens et n'ont pas grande originalité. Chacun de leurs petits villages est sous la juridiction d'un alcade nommé par le président de la République ; mais ce fonctionnaire est habituellement aussi grossier que ses subordonnés et n'a presque aucune autorité. Les curés seuls possèdent une certaine influence ; ils sont très-respectés et obtiennent tout ce qu'ils veulent de la population. Ordinairement ils remplissent les fonctions de juges de paix et leurs jugements sont exécutés. Nous allons voir le curé de Contumassa et nous le trouvons installé dans un fauteuil et donnant audience à une femme éplorée, qui se plaint d'avoir été battue par son mari et jure qu'elle ne rentrera plus chez elle. — Ces sortes de scènes se produisent donc sous toutes les zones ! Le curé eût volontiers dit comme le juge fameux :

— On sait bien qu'il faut battre une femme, mais ce n'est pas une raison pour l'assassiner ?

Notre intention était de repartir le 27 ; mais les mules qui nous avaient amenés ne devaient pas aller plus loin, et il n'était pas facile d'en trouver de nouvelles.

Celles que nous avait promises le gouverneur du village, n'arrivèrent ni ce jour-là, ni le suivant. Enfin, à bout de patience, Blin de Bourdon se rendit chez l'alcade et le somma de s'occuper immédiatement de cette affaire, criant, tapant sur la table et le menaçant, s'il ne se dépê-

chait, de le faire casser par son ministre. C'est le seul moyen d'obtenir quelque chose de ces gens indolents et inertes. Ce pauvre diable de gouverneur, épouvanté, ébahi, ahuri, mit tout le village en réquisition, et le 29, à la pointe du jour, les arrieros et les bêtes de somme dont nous avions besoin entrèrent dans la cour de notre petite ferme. Tant de difficultés ne firent que s'accroître dans les parties les plus reculées du Pérou. — Ayant constaté plusieurs fois le long de notre route, à quel point le sel était rare, nous voulûmes en faire provision avant de partir; mais ce ne fut pas chose aisée.

Cependant un intrigant, qui tenait à se mettre dans nos bonnes grâces et qui voulait nous prouver que le Pérou était plus civilisé qu'on ne le croyait en Europe, vint un jour nous visiter, le sourire sur les lèvres.

— Je connais, nous dit-il, un certain voyageur qui possède un pavé de sel gemme et si vous voulez lui faire une visite, il s'empressera sans aucun doute de vous en donner un fragment. Ce généreux propriétaire nous remit en effet un caillou de sel mêlé de terre et de sable, qui nous servit pendant plus de deux mois et que nous mettions au fond de notre marmite, les jours heureux où nous pouvions faire mijoter une soupe. Ce sont là des détails qui peuvent paraître un peu triviaux, mais je les crois plus propres à faire connaître le pays que des dissertations sur l'origine des races indiennes ou l'histoire de leurs mœurs avant l'invasion espagnole.

Nous nous disposions donc à quitter Contumassa. Les arrieros sellèrent nos mules et attachèrent nos bagages, non sans pousser de longs hélas, en se récriant sur l'extrême fatigue que nous leur causions. Il est d'usage au Pérou de mettre une quantité énorme de couvertures sous la selle, afin d'en diminuer la dureté; mais cette habitude

a de grands inconvénients, d'abord cela échauffe beaucoup le dos de la bête, puis le cavalier se trouve hissé à une telle hauteur, que ses genoux sont au-dessus du cou de sa monture et qu'il est dans un équilibre aussi périclitant que celui d'un danseur de corde.

Au moment de notre départ, je trouvai que l'on avait superposé un si grand nombre de tapis et de coussins au-dessous de moi, que j'avais l'air d'être monté sur le dos d'un chameau; enfin, pour surcroît de malheur, ma sangle avait été si mal serrée, qu'au premier temps de galop la selle tourna et je tombai sur des pierres aiguës, à la grande satisfaction de la population. Mais dans un autre endroit, je me serais infailliblement cassé la tête, et cette pensée suffit pour me consoler.

Quoique tout contusionné et un peu blessé, je me remis en route immédiatement, non sans avoir fait supprimer toutefois ces funestes couvertures. Elles auraient pu surtout nous être nuisibles dans le chemin que nous avions à parcourir, et qui allait devenir aussi dangereux que pittoresque. Le sentier que nous suivions, creusé comme une corniche dans la montagne, n'a que huit à dix centimètres de large, et quelquefois disparaît complétement. En revanche, la campagne environnante est plus riche que celle que nous avions vue les jours précédents. Des plantes grasses s'élèvent de tous côtés et l'on remarque surtout, outre les agaves dont j'ai déjà parlé, des cactus arborescents de toute beauté. Ces cactus, qui s'élèvent à six ou sept mètres, affectent généralement la forme de prismes hexagonaux et poussent si verticalement qu'on les appelle cierges du Pérou. Souvent ces tiges donnent naissance à une cinquantaine de branches également verticales, qui croissent ensemble sans jamais se toucher, et ressemblent absolument à un

FORÊT DE CACTUS PÉRUVIENS

(Dessiné par M. Dardoize, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

gigantesque candélabre. Ces singulières plantes sont très-répandues sur tout le versant occidental de la Cordillière et lui donnent un cachet tout particulier.

Étant restés longtemps à Contumassa, nous voulions faire ce jour-là une bonne étape, et pousser jusqu'à Magdalena. Mais, vers trois heures, en arrivant près d'un petit tambo d'un aspect des plus misérables, Fernandez qui, sans doute, y connaît quelque fille de muletier, déclare qu'il veut y passer la nuit. Nous disons qu'il est beaucoup trop tôt pour terminer la journée, ajoutant que nous avons l'intention d'aller jusqu'à Magdalena, et qu'à la Nouvelle-Grenade nous avons fait jusqu'à vingt lieues en une seule journée.

Nos observations fâchent notre interlocuteur, qui a probablement trop bu de chicha, et réplique qu'il a fait des marches encore plus considérables, qu'il n'est pas notre domestique... etc., en élevant la voix d'une façon très-grossière. Je me contente de répondre, en criant à mon tour de toute ma force : — Pourquoi parlez-vous si fort ? Je vous défends de le faire ? Je n'ai jamais souffert de personne un ton pareil, et je le supporterai encore moins de la part d'un voleur tel que vous. A ce mot de *ladron*, Fernandez s'avance sur moi, continue son aimable conversation et gesticule comme un énergumène en menaçant de me frapper. Alors, je m'approche de lui, le regardant dans le blanc des yeux, et parfaitement décidé à ne pas le toucher le premier, mais à le régaler de mon revolver si je reçois le moindre coup. En ce moment, Blin de Bourdon dit tout bas au capitaine :

— Prenez garde à vous ! je connais Gabriac, si vous le fâchez trop, il vous tuera comme un chien !

Cette phrase fait l'effet d'un coup de baguette magique, et quoique notre capitaine soit flanqué de deux

sous-officiers qui l'accompagnent partout, il va incontinent s'asseoir sans ajouter un mot, et à partir de ce jour il devient charmant. Toutefois, il reste au tambo et nous laisse partir seuls. Mais c'est la journée aux événements. En traversant un bosquet, un coup de feu retentit subitement à nos pieds. Nous regardons de tous côtés et ne voyons personne.

Est-ce Fernandez ? Est-ce un brigand ? Nos arrieros sont loin et notre guide répond : *Quien sabé!* en se sauvant instantanément, sous prétexte d'aller à la découverte. Alors nous mettons pied à terre, nous attachons nos chevaux aux arbres voisins; puis, après avoir inutilement battu le fourré, nous nous reposons un instant au bord d'un petit ruisseau qui traverse perpendiculairement notre chemin, et faisons mille réflexions, nous perdant en conjectures sur les causes de cet accident, lorsque tout à coup j'aperçois le revolver de notre guide qu'un mouvement de sa mule avait fait sortir des fontes et dont la chute sur le chien avait déterminé l'explosion. Qu'une motte de terre fût placée différemment, la direction de l'arme eût été changée et l'un de nous eût peut-être été tué !

Là ne s'arrêtèrent pas les péripéties de cette journée, qui aurait pu nous être cent fois funeste et qui heureusement ne nous laissa que de piquants souvenirs.

La chute du matin, la querelle du tambo et l'accident de la balle nous avaient beaucoup retardés ; de sorte que nous étions encore en pleine montagne lorsque la nuit vint. Le chemin était toujours très-étroit et de plus en plus escarpé. L'obscurité était complète, et dans l'impossibilité où nous étions de distinguer notre route, nous nous laissions conduire par nos mules qui, le nez bas, cherchaient à la suivre de leur mieux ; mais bientôt elles

finirent par la perdre elles-mêmes et nous nous trouvâmes dans un dédale de rochers, de précipices et de torrents qu'il fallait traverser à gué. Craignant à chaque instant de voir le terrain manquer sous nos pieds, nous n'avancions qu'avec la plus grande circonspection. Malgré les arrangements du matin, ma mule était si mal sanglée qu'un mouvement un peu brusque pouvait encore faire tourner ma selle et me jeter dans un abîme. Je n'osais descendre à cause de l'extrême étroitesse du chemin, et me trouvais véritablement dans le plus grand embarras. Blin de Bourdon trouva cependant le moyen de descendre, mais au moment où il s'approchait de moi tout à coup il glissa et disparut. Croyant le sentier plus large, il avait mis le pied dans le vide, et il eût pu tomber dans un gouffre; par bonheur, il retrouva terre à environ deux mètres et ne se fit aucun mal.

Néanmoins, cela n'était pas rassurant, et l'idée nous vint d'attendre le jour à cet endroit. Mais, outre l'incommodité d'un pareil lit, c'eût été nous exposer aux bêtes féroces de toutes natures, et nous poursuivons notre marche. Quoique entièrement perdus, nous savons que Magdalena se trouve au fond de la vallée et qu'en descendant toujours nous finirons par y arriver. Bientôt après, ayant découvert une petite rivière, nous prenons le parti d'en faire notre route en la descendant à gué, ce qui offre plus d'un danger, mais qui nous réussit à merveille et nous conduisit à bon port.

Lorsque nous arrivons à Magdalena, il est près de minuit; tout le monde est couché. Malgré cela nous allons frapper à la porte de l'alcade, mais on ne répond pas, et un voisin nous dit que l'alcade est à sa fabrique de sucre et reviendra probablement le lendemain.

Quant à lui, il nous assura de ses bonnes intentions à

notre égard, se mettant, suivant l'usage du pays, « enteramente a nuestra disposicion, » mais regrettant vivement de ne pouvoir nous recevoir chez lui « à cause des femmes qui s'y trouvent. »

Cette raison n'était pas absolument péremptoire à notre point de vue, mais enfin, il fallait bien l'accepter. Après avoir frappé à plusieurs autres portes, qui restent obstinément fermées, force nous est de desseller nous-mêmes nos mules, et de nous coucher à la belle étoile sans avoir rien mangé.

Nos bagages étant restés en arrière, nous n'avons même pas nos hamacs ; de sorte que nous nous étendons tout simplement au milieu de la rue, enveloppés dans nos paletots et la tête appuyée sur nos selles ; ce que nous prenons très-gaiement, car tel est notre goût pour les aventures, que ce dernier épisode, malgré ses inconvénients, nous offre encore un certain charme à cause de son étrangeté, et nous nous endormons en riant.

Le voyageur accompli, le voyageur virtuose, doit savoir prendre plaisir même à ses mésaventures ; c'est là son critérium.

A notre réveil, nous vîmes à cinq pas de nous un jeune cavalier qui nous considérait attentivement. Il était facile de reconnaître que c'était un Européen. Sa tenue était élégante, ses cheveux blonds et sa physionomie douce, malgré ses pistolets, sa carabine et l'immense sabre qui pendait jusque dans les jambes de son cheval. Ce jeune homme était Autrichien, se nommait le baron d'Anersperg et revenait de chez les sauvages de l'Ucayali.

Il nous donna des renseignements fort intéressants et raconta entre autres choses l'histoire des malheureux officiers qui venaient d'être tués et mangés par les an-

thropophages du Pachitéa, scène dont il avait été le témoin. Le gouvernement péruvien avait organisé une expédition composée de plusieurs officiers, d'un grand nombre de soldats et de marins, avait mis à leur disposition un bateau à vapeur armé de canons et approvisionné pour longtemps, puis les avait envoyés sur l'Ucayali avec mission de remonter le Pachitéa le plus loin possible, d'explorer ses rives et tâcher de découvrir une nouvelle route entre l'Amazone et Lima. Après avoir remonté le Pachitéa jusqu'à une assez grande distance de son confluent avec l'Ucayali, sans la moindre difficulté, ils furent un jour environnés d'un grand nombre de sauvages tatoués qui leur firent très-bon accueil et les engagèrent à venir visiter leur village.

Les officiers, placés à la tête de cette expédition, confiants dans ces protestations d'amitié, descendirent de leur bateau, sans escorte, pénétrèrent dans la forêt et reçurent là, tout à coup, une grêle de flèches sortant de tous les buissons voisins. N'ayant pas eu le temps de se défendre, tous furent tués et mangés, pas un n'échappa. Quant au baron d'Aursperg, il était allé chasser dans le bois d'un autre côté au moment du guet-apens, et c'est à cet heureux hasard qu'il dut la vie. Les soldats restés seuls et sans chefs perdirent la tête, voulurent quitter le bateau et se sauver chacun de leur côté, mais c'eût été folie. Traqués comme des bêtes fauves, ils eussent tous péri. Heureusement, M. d'Aursperg parvint à leur faire comprendre que leur seule force était dans leur union et dans leur position sur le bateau à vapeur, de sorte qu'ils revinrent sains et saufs à Iquitos. — En entendant parler autrefois de cette expédition, nous avions vivement regretté de ne pouvoir en faire partie, et depuis nous ne cessions de déplorer le sort qui nous avait fait choisir la

voie de Lima en quittant la Martinique; car, si en ce moment nous nous fussions embarqués pour le Para, au lieu de descendre l'Amazone nous l'eussions remonté, et d'après nos calculs, nous nous fussions trouvés à Iquitos juste à l'époque où cette expédition s'organisait.

Or, il est certain que nous eussions suivi les officiers dans leurs excursions les plus aventureuses et que nous eussions vraisemblablement subi le même sort.

Le baron nous parla aussi de ses chasses aux tigres et de mille choses curieuses; mais comme il se rendait à Lima, nous dûmes lui laisser poursuivre sa route, regrettant beaucoup de ne pas suivre la même direction que lui. Cependant ce fut pour nous, ainsi qu'on le verra plus tard, un bonheur non moins grand que d'avoir manqué le vapeur des anthropophages. Nous attendîmes encore quelques heures l'arrivée de nos arrieros à Magdalena, et pendant ce temps je m'aperçus que mon fameux revolver avait disparu! Nous fîmes beaucoup de bruit à ce sujet, disant à tous qu'il était le seul de sa forme, que l'on ne trouverait pas de cartouches de son calibre dans toute l'Amérique, et qu'il ne servirait qu'à trahir son voleur qui serait sévèrement puni, parlant en outre de la justice de Dieu et de l'enfer.

De nombreux Jésus-Maria retentirent de tous côtés, puis, quelque temps après, on me rapporta l'arme, en assurant que je l'avais perdue dans un chemin où je n'avais pas mis les pieds.

Après avoir escaladé un nouveau cerro couvert de superbes agaves bleuâtres et rayés de jaune, nous descendons dans une charmante vallée au bord de laquelle est assise la petite ville de Cajamarca, la plus considérable de celles que nous devons rencontrer dans l'intérieur de l'Amérique du Sud.

Construite très-simplement et divisée en quartiers aussi réguliers que les cases d'un damier, sa physionomie est des plus modestes. Elle possède 16,000 habitants, presque tous Chollos, chez lesquels le sang indien domine. Ils sont petits, trapus, ont le teint cuivré et l'air complétement stupide. Leurs cheveux noirs et raides comme des crins s'éparpillent sur leurs épaules ou forment une grosse tresse qu'ils laissent pendre sur le dos. Cette coiffure est la même pour les hommes et les femmes, ainsi que leurs grossiers vêtements de toile, de sorte qu'il est très-difficile de distinguer les uns des autres.

En somme, les Indiens de Cajamarca, avec leurs chapeaux pointus à larges bords, ressemblent en très-laid à nos Savoyards. Avant la conquête, ils adoraient le soleil sous le nom de Pachakamak, et se figuraient que leurs rois en descendaient par Mancocapac.

Parmi les curiosités de l'endroit, on nous fit voir l'église des Récollets, bâtie sous la domination espagnole. On y remarque un autel de sept à huit mètres de haut entièrement plaqué d'or, qui est aussi riche que laid. D'ailleurs, ces ornements ne brillent guère par le goût; ainsi nous avons visité avec stupéfaction une autre église exclusivement décorée avec des petits miroirs à barbe placés les uns à côté des autres, tout autour de la nef principale. Sur un autel dédié à saint Jacques, on voit une statuette en bois peint d'environ deux pieds, représentant ce saint monté sur son âne et dûment pourvu de provisions afin de ne pas mourir de faim en route. Près de là se trouvent deux anges annonçant le jugement dernier avec d'immenses trombones et faisant un tel vacarme que Jésus-Christ assis entre eux est obligé de se boucher les oreilles.

Je dois cependant citer un rétable sculpté par un franciscain ; c'est un véritable chef-d'œuvre d'art et de patience. Ce panneau, de cinq mètres de hauteur, se compose de rinceaux de fleurs entièrement découpés à jour et de l'effet le plus artistique.

Tandis que j'étais resté seul, tranquillement occupé à regarder toutes ces choses, tout à coup une horrible vieille femme se précipita vers moi d'un air furibond en disant :

— N'écoutez donc pas comme cela ma confession !

— Comment ?... quoi ?... Quelle confession ?

— Oui, vous vous êtes mis là, près du confessionnal, exprès pour écouter ce que je dis.

— Je me soucie bien de votre confession, je ne vous avais même pas vue.

Et me tournant vers l'endroit d'où cette mégère était sortie, je vis dans le mur une porte grillée, derrière laquelle se trouvait un petit placard. C'était là le confessionnal.

La vieille, de plus en plus furieuse et me prenant pour le diable en personne, s'en alla chercher des moines de renfort, sans doute pour m'exorciser.

Pendant ce temps, je sortis de l'église.

Cajamarca est une des principales villes fondées par les Incas ; aussi y trouve-t-on quelques ruines intéressantes, entre autres les restes de l'ancien palais de leurs rois. On sait comment finit Atahualpa, le dernier de ces princes. Les Espagnols l'ayant pris par trahison et enfermé dans son propre palais, il promit, si on lui rendait la liberté, de remplir d'or la chambre qui lui servait de prison jusqu'à la hauteur d'une ligne qu'il traça avec la main, à l'endroit le plus élevé qu'il put atteindre. Cette proposition fut acceptée, et d'immenses masses d'or vinrent s'entasser autour du prisonnier ; mais lorsque celui-ci eut presqu'entiè-

RUINES DU PALAIS DES INCAS

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

rement payé sa rançon, Pizarre lui fit trancher la tête et les Espagnols convertirent son empire en vice-royauté.

Les murs de cette chambre, construits en grosses pierres de taille, ont résisté quatre siècles aux efforts du temps et aux dévastations des conquérants; aujourd'hui, recouverts d'un toit modeste, ils servent d'abri à un homme pauvre et malheureux qui vit seul comme un fantôme au milieu de ces débris. Pâle, maigre, enveloppé de quelques haillons, son œil est doux et fier, et ses traits ont un cachet indéfinissable de noblesse. C'est le dernier descendant des Incas! Son caractère aimable, sa grandeur dans le malheur, l'ont fait adorer de tous; diverses positions lui ont été offertes, mais il a tout refusé, préférant vivre ainsi dans le palais de ses pères, sans le secours de personne. C'est là qu'il nous reçut et nous fit les honneurs de ses ruines de la meilleure grâce du monde, surtout lorsqu'il eut appris que nous étions Français. Tel était son amour pour cette nation, qu'au moment de notre départ il voulut absolument nous baiser les mains en signe de respect et d'admiration pour le pays auquel nous appartenions. Jamais je n'oublierai cette étrange et mélancolique figure.

Pendant tout notre séjour à Cajamarca nous logions chez M. Guelfi, riche Italien établi depuis quelques années dans le pays. Non-seulement, à la simple lecture d'une lettre de recommandation, il nous accueillit parfaitement, mais il poussa l'hospitalité jusqu'à nous donner sa propre chambre, et, ainsi que nous l'avons constaté depuis, s'en aller lui-même dans une salle de débarras où il n'y avait même pas de lit.

Le signor Guelfi possède cependant un charmant hôtel entre cour et jardin, orné de peintures à fresques dans le goût oriental, et renfermant le plus beau salon de la ville.

Il possède en outre une des plus jolies femmes que nous ayons vues dans toute l'Amérique du Sud. La signora Guelfi est une Cholla aux grands cheveux et au regard langoureux; sa peau est blanche comme du lait, et ses manières pleines de charme et de distinction. Sa langue maternelle est le quechua, ancien idiôme national, mais elle parle aussi très-bien espagnol. N'étant jamais sortie de Cajamarca où elle est née, sa naïveté égale sa beauté.

Un jour que je lui montrais une collection de petits objets de quincaillerie, composée d'une centaine de boutons en verre, boucles de culotte, anneaux, agrafes dépareillées et autres petits objets dont la totalité avait coûté environ dix francs, et que nous destinions aux sauvages, elle les regarda avec une telle admiration que je lui en offris plusieurs, et jamais cadeau ne fit un pareil plaisir. Notre hôtesse sautait de joie, souriait de bonheur et gambadait comme un enfant. On trouve pourtant dans la ville des marchandises européennes, mais elles sont d'une cherté exorbitante, qui s'explique lorsqu'on songe aux difficultés du transport, d'abord à travers l'Océan, et ensuite de Huanchaco à Cajamarca.

M. Guelfi se plaignait très-vivement de la difficulté des communications et particulièrement de la lenteur des arrieros, ajoutant que souvent des caisses ne lui arrivaient que quatre ou cinq mois après leur débarquement. D'ailleurs, nous savions déjà par nous-mêmes combien il était difficile de louer des mules. Sous bien des rapports il nous eût été beaucoup plus commode d'en acheter au commencement de notre voyage et de les revendre en arrivant aux bords de l'Amazone; mais ce n'est possible qu'aux personnes qui veulent aller doucement, car les mêmes bêtes ne peuvent marcher deux mois de suite sans s'arrêter, et les arrieros soignent très-mal celles qui ne leur appartien-

nent pas; nous étions donc obligés d'en louer de nouvelles tous les trois ou quatre jours, malgré l'embarras que cela nous causait.

On nous avait prévenus de la rareté des mules sur toute la route et notamment à Cajamarca, aussi, dès notre arrivée, avions-nous dû voir le préfet, le priant d'employer tout son crédit pour nous en procurer le plus tôt possible; il nous les avait promises pour le surlendemain, mais bien entendu elles n'arrivèrent pas.

Furieux, Blin retourna chez ce magistrat, qu'il trouva en train de jouer aux cartes, et lui reprocha vivement de s'occuper si peu de notre affaire, déclarant que nous voulions absolument partir de suite et renouvelant la scène de Contumassa. Celui-ci, voyant que nous prenions la chose au tragique, répondit naïvement :

« Je ne savais pas que vous eussiez *réellement* l'intention de partir! »

Puis il donna des ordres plus précis, mais qui seraient probablement restés sans effet, si nous n'en eussions nous-mêmes surveillé et activé l'exécution, ce qui nous obligea de courir la ville toute la soirée. Enfin, le lendemain matin, on nous amena six mules, seulement le malheureux préfet n'ayant pu trouver d'arriero, avait ordonné à ses soldats de ramasser le premier homme qu'ils rencontreraient dans la rue et de le conduire de force à l'hôtel Guelfi en lui enjoignant de nous servir de muletier.

Le sort fit tomber sur un pauvre diable de sous-sacristain, que l'on nous amena comme un prisonnier. Gardé à vue, ce malheureux se tenait terrifié dans un coin de la cour, et versait assez de larmes pour remplir un bénitier. Sa mère arriva bientôt, et afin de nous forcer à lui rendre son fils, épuisa pour nous les plus gros mots de son vocabulaire quechua, ce qui fut véritablement effroyable;

puis voyant que cela ne servait qu'à exciter notre hilarité, elle alla avertir le curé, qui vint en personne, et nous menaça de toutes les foudres de l'Eglise si nous refusions de lui restituer son sacristain. Assurément, nous tenions fort peu à ce pauvre diable, mais il eût été impossible de trouver de longtemps un autre arriero, et nous étions obligés de garder celui que l'on nous avait procuré à grand peine; nous répondions donc à toutes les réclamations en disant que ce n'était pas notre affaire et qu'il fallait s'adresser au préfet; puis nous partîmes en forçant le sous-sacristain à marcher en avant. Le curé, plus furieux que jamais, était blême. Ayant relevé sa soutane, il nous poursuivit en nous maudissant au nom de Jésus-Christ. Par bonheur, il fut bientôt distancé.

Lorsque l'on quitte Cajamarca pour se rendre vers l'Est, il faut deux bonnes journées de marche avant d'atteindre un village, de sorte que le soir de la première étape on n'a pour tout abri qu'un tambo, c'est-à-dire un petit toit soutenu par quatre poutres. Cette espèce de hangar est complétement vide et ouvert à tous les vents.

A la Nouvelle-Grenade, on trouve presque partout des villages ou au moins des cabanes de Chollos; mais à mesure que l'on s'avance dans l'intérieur du Pérou, les difficultés augmentent progressivement, les villages deviennent de plus en plus rares, on ne rencontre plus que des tambos; enfin ceux-ci disparaissent à leur tour, et alors le voyageur est obligé de se construire lui-même des abris de feuillage. La querelle que nous avions eue le matin avec le curé, et la crainte de voir l'arriero s'enfuir, nous avaient forcés de partir sans déjeuner; de plus, la journée passée sur un chemin rocailleux, toujours exposés au grand soleil, avait été très-pénible; de sorte que nous mourions de faim et de fatigue, en arrivant à huit heures

du soir à ce triste caravansérail. Mais sa malpropreté et son aspect misérable, auxquels nous n'étions pas encore habitués, le vent glacé qui éteignait les bougies que nous essayions d'allumer, tout cela nous découragea complétement, et il nous parut préférable d'aller jusqu'à Céiendin en doublant notre étape, quitte à marcher toute la nuit, que de coucher dans un pareil endroit. Nous avions bien quelques provisions qui nous auraient permis de faire un maigre repas avant de nous remettre en route, mais elles étaient tellement enfouies dans nos bagages, que pour les trouver il eût fallu opérer un déchargement complet.

Nous nous passons donc de dîner et nous repartons après nous être donné la satisfaction d'allumer, pour nous réchauffer, un grand feu avec les feuilles de palmier et les débris de toutes sortes qui se trouvaient là. Pendant plus d'une heure, ce feu éclaira notre route comme un phare, et je ne serais pas étonné qu'il eût incendié le tambo, ce qui au surplus n'eût pas été une grande perte. Vers deux heures du matin, en traversant un immense llano, la trace du sentier que nous suivions devint tellement vague, que nous la perdîmes entièrement, et comme dans ce désert il n'y avait ni arbres ni aucun point de repère, il était très-difficile de s'y reconnaître. Chacun de nous, espérant retrouver le chemin, s'en alla à l'aventure et marcha de son côté. Ne pouvant nous voir, nous eûmes en même temps l'idée de tirer en l'air des coups de revolver, mais nous étions déjà trop éloignés les uns des autres pour les entendre. Qu'allions-nous devenir au milieu de cette savane ? Des boussoles nous auraient été très-utiles en cette circonstance ; cependant, pour ma part, grâce à la pureté du ciel, la position des étoiles me permit de m'orienter. Je retrouvai ainsi le sentier perdu et bientôt après ma petite caravane qui l'avait rencontré avant moi. Ce n'est qu'à

trois heures et demie du matin que nous arrivons à Célendin, et il nous faut encore frapper de porte en porte pendant une heure avant de trouver une sorte de grange où l'on nous permette de nous coucher sur des sacs de riz. Nous n'en pouvons plus de fatigue, aussi le sommeil l'emporte sur la faim, nous nous endormons où nous nous sommes assis, et ce n'est que vers midi que nous pouvons nous procurer quelques aliments. Nous avions fait une journée de dix-sept heures et demie de mule et n'avions rien mangé depuis l'avant-veille, c'est-à-dire depuis quarante-deux heures.

Nous employâmes le reste de notre journée en faisant une visite au curé de Célendin, justement célèbre par sa nombreuse famille, car ce digne ecclésiastique a le bonheur d'être père de dix enfants. Qu'aurait-ce donc été s'il n'eût pas fait vœu de chasteté?

La nuit approchant, il fallait trouver le moyen de la passer le plus confortablement possible, et ce résultat était fort problématique, car l'absence de crochets empêchait de tendre des hamacs dans notre grange. Cependant, comme les circonstances difficiles rendent ingénieux, nous parvenons à fabriquer des lits avec des sacs, des bancs, des nattes et des vêtements; puis notre travail réussi, nous en éprouvons une joie que des voyageurs seuls comprendront et qui prouve à quel point le plaisir est une chose relative. Le 6, après avoir monté pendant plusieurs heures une côte rapide, nous arrivâmes au sommet d'un pic très-élevé.

Là, un spectacle d'un grandiose prodigieux se découvre subitement à nos regards. La chaîne des Cordillières se déroule tout autour de nous, sur une étendue énorme et semble s'élever jusqu'au ciel. On ne peut rêver un panorama de montagnes plus splendide; les Alpes ou les

Pyrénées ne sont que des jouets comparativement aux Andes et ne peuvent en donner la moindre idée. Les unes se traversent en un jour et les autres en deux mois ! Enfin, à nos pieds, le Maranon nous apparaît pour la première fois, et il semble qu'en marchant une heure nous descendrions le revers du ravin qui nous en sépare ; cependant pour y parvenir il faudra encore dix heures de route à travers un chemin des plus rocailleux, terminé par une véritable forêt de cactus d'une hauteur énorme et d'un aspect étrange.

L'Amazone, appelé Maranon avant son confluent avec l'Ucayali, est déjà très-large en cet endroit ; mais des rapides extrêmement violents et les tribus sauvages qui l'environnent empêchent les navigateurs de s'y aventurer. Le soir, nous nous établissons de force dans une méchante cahute, n'ayant cette fois d'autre lit qu'une simple table et rien à mettre sous la dent.

Le lendemain, nous nous levons de bonne heure, espérant traverser aussitôt le Maranon. Nous appelons le passeur à plusieurs reprises, mais quoiqu'il soit sur l'autre rive, il ne se dérange nullement. En vain nous crions et le maudissons ; il ne se donne même pas la peine de répondre. Enfin, au bout d'une bonne heure, un honnête Péruvien arrive à son tour, et n'a qu'à se montrer sur la berge, en ordonnant au batelier d'approcher, pour être obéi à l'instant. Ayant demandé à ce magicien quel était son talisman, il nous répondit que c'était tout simplement son pantalon rouge qui avait produit cet effet extraordinaire, et qu'au Pérou, pour obtenir quelque chose des Chollos, il fallait autant que possible ressembler à un militaire.

Sur la droite du fleuve se trouve le hameau de Balsas, où de nouvelles tribulations nous attendaient.

D'abord il nous fallut, pendant quatre ou cinq heures, faire des instances inimaginables auprès d'un muletier, avant de le décider à nous louer ses rosses; puis ensuite il fut encore plus difficile de le payer, car nous lui offrions de superbes onces d'or de Lima et il ne voulait accepter que l'abominable monnaie de cuivre argenté de la Bolivie! Ces embarras continuels de toute espèce et de tous les instants, rendent parfois le voyage au Pérou tout à fait insupportable. Ce jour-là cependant, après avoir subi une quantité de petits désagréments qu'il serait trop long d'énumérer, nous partîmes vers trois heures de l'après-midi. Nous enfilons le lit pierreux d'une rivière desséchée, longeons longtemps une nouvelle montagne qu'il faut encore escalader, et après une heure de marche nous nous trouvons dans un ravin de quatre ou cinq mètres de large, encaissé de chaque côté par des berges escarpées.

C'est là, nous dit notre guide en montrant un rocher à pic, c'est là qu'est le chemin, et, à force de coups de bâtons et de coups d'éperons, il passa à mon grand étonnement. Blin fit de même et tous deux, pensant que je les suivrais, disparurent dans un massif d'aloès.

Or, ce jour-là, au lieu d'avoir une mule comme d'habitude, le sort m'avait gratifié d'un cheval qui n'appréciait que médiocrement les beautés pittoresques de la route, et en face de ce rocher vertical, il fit volte-face avec une terrifiante agilité; j'essayai plusieurs fois de le ramasser en élevant la bride et piquant des deux de toute ma force; rien n'y fit. Alors je mis pied à terre, et me tenant obliquement je soutins mon cheval, tandis que de l'autre je lui brisai ma canne sur le dos; mais celui-ci furieux, cassa sa bride et s'en fut dans la direction de Balsas. Me voilà donc courant à perdre haleine afin de le rattraper. Par bonheur, il y avait en plusieurs endroits,

au milieu de la route, des précipices, de l'eau ou des ronces qui ne pouvaient manquer d'arrêter mon fugitif, et, en passant par le seul sentier praticable, je l'eus rapidement coupé. Toutefois, l'enragé, loin de se déclarer vaincu, se contenta de rebrousser chemin. Je continuai à courir, sautant par-dessus des trous pleins d'eau, me suspendant aux branches ou escaladant les pierres que je rencontrais et, au bout de dix minutes, je fus de nouveau devant mon cheval; mais il fit encore volte-face et repartit au galop. C'était à recommencer. Ce steeple-chase menaçant de se renouveler indéfiniment, je m'avisai d'ouvrir mon immense parapluie et de le placer à gauche de l'endroit qu'il s'agissait de franchir; puis je repris ma course du côté opposé. Cette nouvelle évolution fut pareille à la première, avec cette différence, qu'au retour, au lieu de précéder mon coursier fougueux, je me contentai de le suivre et de le chasser devant moi. En arrivant en face du parapluie, il eut peur, se cabra, et voulut revenir sur ses pas; mais il me vit gesticulant comme un télégraphe et criant comme un sauvage; se voyant pris entre deux feux, il s'échappa en bondissant sur la fameuse rampe qui l'avait tant effrayé. C'était tout ce que je voulais. Malheureusement, là ne finirent point mes tribulations; car le méchant animal courait en avant et ne paraissait nullement disposé à se laisser reprendre. De temps à autre, il s'arrêtait et me regardait d'un air narquois; puis détalait comme un lièvre, jetant par terre tous les objets dont il était chargé, sacs, armes, provisions, vêtements, etc. Après avoir cherché vainement à le rejoindre, je pris le parti de faire la route à pied, me bornant à ramener mon cheval dans le chemin tracé, en lui jetant des pierres toutes les fois qu'il s'en écartait.

C'était le seul moyen dont je pouvais disposer. Il me fallut aussi ramasser mes effets dispersés de tous côtés; puis, chargé comme un baudet, je continuai à gravir la montagne, espérant que je finirais par trouver ma caravane. En effet, après avoir marché quatre heures, en montant continuellement, je rencontrai l'arriero que Blin avait envoyé à la découverte et qui me tira enfin d'embarras. Il était temps, car j'étais épuisé, et ne pouvais plus faire un pas. Ce muletier remplaça le mors et la bride perdus par une simple corde, et vers dix heures du soir nous atteignîmes le tambo du Carisalde, célèbre par ses figuiers de Barbarie. On raconte qu'un habitant de Célendin, aventuré dans ces parages, ne voulut pas se coucher dans un endroit aussi mal propre et préféra s'étendre en dehors sous un bosquet de cactus épineux; mais bientôt après il fut réveillé par les piqûres de milliers d'aiguilles provenant de ce singulier végétal, et devint fou furieux. Ces petites pointes se brisent en s'enfonçant dans les chairs, de sorte qu'il faut un temps considérable pour s'en débarrasser, et que le moindre mouvement cause de très-vives douleurs. — J'en avais fait déjà la triste expérience en Algérie; aussi ne me souciais-je plus de la recommencer. D'ailleurs, le Carisalde contenait de fortes solives qui nous permirent d'y attacher nos hamacs et de dormir assez commodément, quoique le froid nous forçât de garder nos vêtements.

Le jour suivant nous franchîmes un col situé à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Des rafales glacées nous assaillaient à chaque instant et la respiration nous manquait de plus en plus. A cette altitude on trouve en Europe les neiges éternelles, mais sous l'équateur leur limite inférieure est à cinq mille mètres, ainsi que je l'ai déjà dit. Toutefois, la végétation a

complètement disparu ; l'on ne rencontre plus que des terrains déserts et dénudés qui laissent suinter de toutes parts une humidité perpétuelle. Voici, je crois, la cause de ce phénomène : les pays voisins étant très-chauds, il se produit constamment une évaporation abondante et la masse de vapeur qui en résulte se condense au contact des froids sommets de ces montagnes avant d'avoir eu le temps de former des nuages. De là, cette humidité qui, plus loin, se résoud en sources, torrents et rivières.

Il nous fallut une journée de treize heures de marche à travers ce cerro glacé pour atteindre le petit village de Lemebamba. Commençant à connaître la manière de traiter les Chollos péruviens, nous nous installâmes sans cérémonie dans la maison la plus élégante du village, ce qui ne nous empêcha pas d'être fort incommodés toute la nuit par les insectes et les ordures variés qui ne cessèrent de tomber dans nos hamacs.

Le lendemain matin, notre arriero, qui déjà s'était montré récalcitrant, refusa de charger les mules, et pour nous empêcher de partir, allégua la maladie de l'une d'elles. Heureusement, nous connaissions le moyen employé par les muletiers qui veulent forcer les voyageurs à s'arrêter malgré eux. Ils piquent une de leurs mules au-dessus du sabot avec une aiguille très-fine, de façon à déterminer un engorgement intérieur. Alors la pauvre bête boite et paraît hors de service ; cependant il suffit de donner un coup de lancette au pied malade pour faire sortir le sang et guérir la première blessure.

Nous fîmes donc cette opération ; seulement notre scélérat d'arriero déclara que nous le faisions marcher trop vite, qu'il ne nous accompagnerait pas davantage, et pour couper court à nos réclamations, il alla se cacher dans une maison du pueblo. Voyant cela, nous forçons

l'alcade à le chercher et à le faire marcher de force, ajoutant que nous l'en faisons personnellement responsable, et que s'il ne le trouve pas il devra lui-même le remplacer.

Nous parlions d'autant plus haut que nous étions plus faibles. Isolés, au milieu du Pérou, nous étions entièrement à la merci des cinquante ou soixante Chollos accourus en hâte au bruit de notre querelle. Le pauvre diable d'alcade, ne sachant comment faire ce que nous lui demandions, et n'osant pas nous refuser en face, dit qu'il allait s'occuper de notre affaire et s'enfuit dans la montagne où il resta plusieurs jours sans donner signe de vie. Réduit à nous faire justice par nos propres mains, nous allâmes chercher notre arriero et nous le trouvâmes dans une petite maison abandonnée. En me voyant entrer, il se sauva précipitamment, mais Blin, qui l'attendait à la porte, le saisit, lui administra une bonne correction, le chargea sur ses épaules, comme un paquet de guenilles, et alla le jeter au milieu de la place à l'admiration générale. En effet, tous les témoins de cet acte de vigueur applaudirent et crièrent :

— Oui, oui, c'est bien fait! les seigneurs comtes ont raison !

Il est curieux de voir le respect qu'excite chez ces natures grossières une énergie supérieure à la leur. D'abord, ces hommes inclinaient en faveur de leur camarade, mais ensuite notre colère et nos menaces leur firent prendre notre parti; enfin, en voyant l'exécution qu'opérait mon énergique compagnon, tous l'applaudirent et lui donnèrent raison !

Toutefois, aucun d'entre eux ne revenait et ne cherchait à nous aider; ils restaient là *gustandos* et les bras ballants. Nous aurions pu tuer notre arriero, ou en rece-

voir le même service, sans que personne intervînt entre nous. Tel est l'Indien ! Cependant notre prisonnier, confus, demandait grâce. Nous lui fîmes charger nos mules, séance tenante, en y comprenant celle qu'il avait blessée, afin de déjouer sa supercherie ; puis, après notre sortie triomphale du village, voyant que cette pauvre bête, incomplétement guérie, ne pouvait supporter le poids d'un cavalier, nous eûmes la charité de la laisser aller seule et de cheminer à pied chacun à notre tour.

Vers le milieu du jour, nous entrâmes dans une petite cabane où deux femmes faisaient cuire des patates et des œufs. C'était une double bonne fortune qui ne se présentait pas tous les jours et qu'il ne fallait pas laisser échapper. Par malheur, la mule de charge qui portait nos couverts, était fort loin, et l'on ne se doute pas en Europe de l'embarras qu'éprouve l'honnête homme affamé, lorsqu'il se trouve en face d'œufs à la coque brûlants et qu'il n'a ni pain ni cuiller pour les manger. Nous voyant réduits à cette douloureuse extrémité, nos hôtesses eurent la bonté de mettre à notre disposition leurs épingles à cheveux, dont les têtes plates ressemblaient à de petites pelles. Si ces Chollos avaient été laides, leur proposition eût été inacceptable ; mais comme elles étaient très-jolies, leurs épingles nous parurent supérieures aux plus belles cuillers.

Mon compagnon de voyage, intrépide chasseur, habitué à marcher des journées entières, fit d'abord une étape très-considérable à pied. Lorsque ce fut mon tour, je voulus me distinguer aussi et je marchai en avant, cherchant à gagner le plus de terrain possible sur le reste de la caravane. Bientôt en effet j'eus conquis une avance assez forte, mais la nuit survint et m'arrêta.

Après avoir attendu longtemps, je revins sur mes pas,

mais ne vis personne. J'appelai plusieurs fois, sans obtenir de réponse; un immense rocher à pic répétait seul l'écho de mes cris. Je commençais à m'inquiéter. Comment avais-je pu dépasser à ce point des gens à cheval?

Un accident était-il arrivé? L'arriero avait-il assassiné Blin? Cet homme à la figure hâve, aux yeux baissés et à l'air stupide, ne m'inspirait aucune confiance. Je pressai le pas et vis avec effroi que le chemin, très-resserré en certains endroits, était bordé par des plantes blanches qui au clair de lune faisaient à s'y méprendre l'effet de rochers. Cependant elles n'avaient aucun point d'appui horizontal et masquaient un torrent situé à une immense profondeur.

Mon compagnon avait-il marché sur ces plantes ou bien avait-il été poussé dans leur direction?

En ce moment, la nuit était devenue très-obscure, car de grands arbres m'environnaient, et je ne pouvais distinguer mon chemin qu'à la lueur des lucioles et des insectes phosphorescents dont l'atmosphère était remplie.

Ma surexcitation nerveuse était devenue telle que je prenais toutes les branches mortes étendues à mes pieds pour des serpents. Plein d'anxiété, je pressai le pas et ne retrouvai ma caravane qu'au bout d'une heure. A la vérité, un accident était arrivé, mais il n'avait aucune importance. Une mule était tombée et tous les objets qu'elle portait s'étaient éparpillés dans un ravin. Il avait fallu la relever et la recharger, toutes choses demandant beaucoup de temps, surtout au milieu de la nuit et avec un arriero aussi mal disposé que le nôtre.

Ce dernier, mentant comme un Indien, affirmait qu'il n'y avait aucun abri dans la direction où nous allions et qu'il fallait passer la nuit au milieu du chemin, espérant ainsi nous faire arrêter immédiatement.

APPRÊTS DE SOUPER DANS LES CORDILLIÈRES

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

Par bonheur, dans ma première course, j'avais aperçu un tambo et nous continuâmes notre route, en forçant notre muletier à marcher rondement et en nous tenant à ses côtés comme deux gendarmes.

Vers minuit, nous arrivâmes en effet à une petite masure abandonnée et fermée d'un côté seulement par un mur décrépi; c'était le tambo que le gouvernement, dans sa sollicitude, avait fait construire pour les voyageurs. Ayant trouvé des aliments presque partout, nous avions encore une boîte de viande conservée, achetée à Cajamarca. Ce soir-là elle devait nous être d'autant plus utile que nos derniers œufs, quelque durs qu'ils fussent, n'avaient pu résister à la chute de la mule qui les portait. Mais cette boîte, de fabrique anglaise, était faite avec une tôle tellement dure qu'il nous fut impossible de l'ouvrir. En vain nous essayons tour à tour nos plus forts couteaux, notre Indien frappe même de toute sa force à coups de machec et de pierre, rien n'y fait. Nous étions condamnés à un supplice de Tantale d'un nouveau genre. Cependant l'appétit nous suggère l'heureuse idée d'ouvrir cette boîte à coup de revolver. Aussitôt, placée sur un rocher, à côté d'une bougie, nous lui envoyons trois balles successives qui déchirent enfin le couvercle. Dès lors, si nous eussions eu de l'eau, notre satisfaction eût été complète; mais, hélas, elle manquait totalement à notre bonheur. Ce qu'il y avait de plus piquant, c'était que le torrent dont j'ai parlé plus haut, coulait à quelques mètres de nous et qu'il était impossible d'y atteindre. Un fourré si épais nous en séparait que personne ne voulait se risquer à le traverser.

Mourant de soif, force nous fut de boire le reste de notre provision de cognac pour nous désaltérer. Cela nous empêcha de grelotter de froid dans nos hamacs, car le

temps était si humide et si désagréable que l'on se serait cru à Paris.

Quoique nous eussions résolu de veiller alternativement, afin de ne pas être assassinés par notre arriero, la fatigue l'emporta, et nous nous endormîmes profondément. Quant à moi, je perdis si complétement l'idée de ma situation présente, que je me figurais assister à un grand dîner de l'Hôtel-de-Ville! Oh! dérision des rêves!

Le jour suivant, nous fûmes plus heureux, car nous rencontrâmes un pueblo orné d'un alcade et d'un curé. Fatigués de l'hospitalité des fonctionnaires du gouvernement, et bien aises de voir par nous-mêmes jusqu'où irait celle du curé, nous allâmes chez ce dernier. Celui-ci nous offrit, moyennant salaire, un dîner de sa façon, qui nous remit un peu. Comme je l'ai déjà dit, les prêtres jouissent d'un grand prestige au Pérou, ils obtiennent tout ce qu'ils veulent des Chollos et sont les véritables seigneurs de leurs villages. Ainsi, ayant demandé du lait dans les environs, on nous répondit qu'il n'y en avait que pour M. le curé.

Ce nabab possédait, outre la chambre dans laquelle il nous avait festoyé, une autre chambre destinée à ses enfants et aux étrangers. C'est là que nous avons couché, étendus pêle-mêle sur des claies de rotins d'une dureté désespérante. Cependant une de ces claies paraissait un peu plus confortable, et j'engageai Blin à l'occuper, car en plusieurs circonstances il avait fait de même à mon égard. Mais il n'eut pas lieu de s'en féliciter! Au milieu de la nuit, il fut réveillé et mordu au genoux par un carapate. Cet abominable insecte est de la grosseur d'un cloporte et sa morsure produit un immense abcès noir, inguérissable chez certaines personnes. Au jour, Blin se vit couvert de sang, et pendant fort longtemps il ne put monter à cheval qu'avec d'horribles souffrances.

Pendant la journée suivante, nous traversâmes un pays assez boisé et fort joli, mais nous fûmes poursuivis tout le temps par un nuage isolé et très-épais qui allait vraisemblablement fondre sur nous. Ces nuages, appelés aguacerros, ainsi que leur nom l'indique, se forment et s'accumulent sur le flanc d'une montagne, puis s'en détachent et tombent aux environs comme des trombes subites.

Ces aguacerros rendent souvent les voyages dans les Cordillières extrêmement pénibles, surtout vers la fin de novembre.

Fort heureusement nous pûmes y échapper et descendre tranquillement dans une charmante vallée couverte de champs de maïs, de cannes à sucre et de genêts qui répandaient un parfum délicieux. Cette ravissante avenue nous conduisit à Chachapoyas, petite ville très-inférieure à Cajamarca, mais qui sert de chef-lieu au département de l'Amazone et possède un préfet qui jouit de quelqu'autorité, grâce aux soldats que le gouvernement met à sa disposition.

Des Indiens qui nous avaient précédés avaient déjà annoncé notre arrivée, et dès qu'on nous vit, les sentinelles portèrent les armes et la foule s'écria : « Voilà les seigneurs Comtes. — Voilà les seigneurs Comtes! »

J'avoue que nous étions assez embarrassés de cet accueil, car à en juger par l'expression du peuple, il est évident que l'on s'attendait à nous voir revêtus de superbes costumes bordés d'or, et montés sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Certes, la musique militaire de Bruno Bueno nous aurait été fort utile en cette circonstance! Or, loin de là, pour parler franchement, je dois dire que notre équipage manquait totalement de grandeur et même que nous étions dans un état pitoyable. Nos vêtements étaient déchirés, nos bottes, couvertes de

boue, n'avaient pas été nettoyées depuis Lima; nos chapeaux étaient défoncés, nos mules fourbues, et enfin nos piqueurs galonnés se réduisaient à un simple arriero que nous traînions comme un prisonnier.

Ma mule surtout avait un air particulièrement misérable, car son mors, perdu dans le ravin de Balsas, avait été remplacé ainsi que la bride par une simple corde dont les extrémités traînaient piteusement par terre.

Cependant, nous nous rendîmes chez le préfet qui nous reçut à merveille. En ce moment, il était dans son salon, assis sur un tapis et les jambes croisées à la manière turque. Autour de lui se tenait sa cour, composée de sa famille, et d'un moricaud à long nez qui cumulait les fonctions de sous-préfet et d'apothicaire. Le préfet daigna mettre à notre disposition le rez-de-chaussée d'une maison voisine composé de plusieurs grandes chambres. Les portes et les fenêtres étaient formées de simples planches mal jointes et brillaient par l'absence de serrures; mais on y voyait un des ameublements les plus complets que l'on puisse trouver au Pérou, à savoir une large table, des chaises à discrétion, et, chose inappréciable, deux lits.

Depuis longtemps nous souhaitions notre arrivée à Chachapoyas, et au milieu de nos privations, nous songions avec plaisir que bientôt nous serions à cet Eldorado et que nous pourrions y faire grasse chair. Le préfet nous invita à partager ses repas de famille, préparés par les doigts de son épouse. On y voyait : la pyramide de riz obligée, de larges mares de haricots et des œufs coulant comme une rivière. C'était d'un aspect assez réjouissant pour des estomacs affamés; malheureusement tout était assaisonné à la manière péruvienne, c'est-à-dire avec *une moitié* de piment, d'ail et d'oignon! Nous fûmes donc obligés de prostituer nos superbes appétits sur ce déplorable repas:

— nous qui les avions gardés comme de précieux trésors ! La famille de notre hôte était placée symétriquement autour de la table. Sa femme regardait du coin de l'œil si nous faisions honneur à sa cuisine, et attendait quelques compliments ; ses filles baissaient les yeux ; enfin, ses sœurs, fils, mère et tante servaient et mangeaient en même temps, mais personne ne parlait. Ce digne gouverneur, première autorité de la ville, non content de ses glorieuses fonctions, dirigeait aussi une boutique dans laquelle il vendait de la ferraille, de vieux pots, de la quincaillerie et mille autres drogues. Ce qui est curieux, c'est qu'il ne tenait qu'à sa boutique, considérant sa position de préfet comme tout à fait accessoire, et en faisant si bon marché que l'on était obligé de le supplier de la garder. Cet emploi lui prenait beaucoup de temps, tandis que sa qualité de marchand le posait en homme riche ; aussi disait-il :

— Je suis préfet, c'est vrai, mais je suis commerçant.

Les habitants de Chachapoyas sont de race indienne presque pure et ont l'air encore plus stupides que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors. Ces Chollos n'ont jamais de barbe, mais en revanche leurs cheveux ne changent pas de couleur et ne tombent jamais. On voit des vieillards de quatre-vingts ans avec des chevelures parfaitement noires.

Leur costume est toujours la ruana, et leur physionomie générale à peu près semblable à celle déjà dépeinte des Cajamarquinois. Les femmes qui possèdent quelque aisance se font remarquer par des jupes d'un rouge étincelant, surmontées de mantes jaune-orangé. Ces couleurs constituent pour elles le nec plus ultrà du bon goût. Franchement, elles sont inexcusables de l'avoir si mauvais, car pour se le former elles n'ont

qu'à regarder la nature qui les environne. De superbes montagnes dans le lointain, une vallée ravissante, couverte de bosquets d'aloës, de genêts et de daturas, des forêts splendides et un climat magnifique.

Un pareil endroit semble fait pour créer des artistes, et cependant là, comme dans les plus beaux sites que nous ayons traversés, la population étiolée ne renferme que des êtres stupides et malingres, incapables de développement. L'homme y paraît écrasé par la nature végétale, et surtout par la chaleur humide qui règne constamment partout. Que ce soit pour cette raison ou pour toute autre, il est certain que les races de l'Amérique méridionale sont les plus misérables de l'humanité et sont bien inférieures à la race nègre. Je parle surtout ici des Chollos, dont le sang est mêlé avec celui des Espagnols. Le nègre est paresseux, mais il est capable de faire quelque chose et même avec assez d'activité. Il a beaucoup de disposition pour la musique, apprend les langues avec facilité et possède une mémoire remarquable. Assurément, sauf de rares exceptions, je ne crois pas qu'il puisse parvenir à un grand développement, mais il est loin d'être aussi rapproché du singe qu'on se le figure en Europe. Il est naturellement gai, entrain, insouciant et paraît heureux même dans les positions les plus basses. Enfin il a du cœur, se souvient de ce que l'on fait pour lui, et est susceptible d'attachement. L'Indien, au contraire, est foncièrement ingrat. Impossible de l'élever; tous les soins sont inutiles. Prenez un enfant de cette nation, gardez-le chez vous, faites son éducation, ou du moins essayez de la faire, entourez-le d'égards et traitez-le comme votre propre fils, dès qu'il aura quinze ou seize ans il disparaîtra sans même vous dire adieu! Il est non-seulement indolent, mais inerte; rien ne le touche, rien ne l'intéresse. Sournois,

trompeur, lâche, stupide, à demi-nu, voilà l'Indien. D'ailleurs, en Amérique, la supériorité du nègre sur le Chollo est avérée. Lorsqu'un nègre arrive dans un village de l'intérieur, il parle en maître et ne tarde pas à dominer son entourage. Il y a autant de différence entre un nègre et un Chollo, qu'entre un Européen et un Américain du Sud. Nous passons deux jours à Chachapoyas, afin de faire les acquisitions nécessaires à notre futur voyage, car nous allons entrer dans les forêts vierges, et nous ne devons plus guère rencontrer de villages. Là, commence notre véritable voyage en Amérique.

En parcourant les trois ou quatre petites échoppes que possède la ville, nous parvînmes à nous procurer du chocolat, des lambeaux de viande sèche et du café moulu qui devait nous être d'une grande ressource.

Chachapoyas est un des rares endroits du Pérou où l'on trouve du pain, seulement il est considéré comme objet de luxe et il faut le commander longtemps à l'avance. En réalité, ce pain est une sorte de galette plate et dure; mais nous étions bien heureux de l'avoir et nous en achetâmes une bonne provision. Enfin le préfet nous vendit une marmite pour faire notre soupe, un pot pour le café et deux petites calebasses plates qui devaient nous servir à la fois d'assiettes, de tasses et de verres. On voit qu'il ne nous manquait rien et que nous nous soignions comme de vrais sybarites.

A partir de Chachapoyas, le pays change complétement d'aspect. Les *cerros* se transforment en *montanas*. Les aloës et les cactus font place à de magnifiques forêts ; les palmiers, les lianes, les bambous et les gracieuses fougères reparaissent de tous côtés ; on sent que l'on pénètre dans l'incomparable bassin de l'Amazone. Ce qui est particulier à la flore du pays, c'est la quantité prodigieuse d'orchi-

dées que l'on rencontre à chaque pas, et qui appartiennent aux espèces les plus variées. Certains arbres en sont tellement chargés qu'ils disparaissent entièrement. Ces parasites se substituant à leurs feuilles, les tuent en les couvrant de fleurs.

Le soir nous eûmes l'avantage de rencontrer encore un petit hameau nommé Tolia, composé d'une douzaine de cabanes de bambous dispersées à cent mètres les unes des autres. Nous nous installâmes dans celle qui paraissait le plus propre, mais ce ne fut pas sans peine.

On se rappelle, en effet, qu'à Lima même avec l'aide de M. de Lesseps, nous n'avions pu nous procurer que très-difficilement un détestable domestique, consentant à nous suivre dans notre aventureux voyage, à condition que nous lui donnerions le titre de *compagnon*. Bientôt son imbécilité nous avait forcé de le renvoyer, et depuis nous n'avions pu le remplacer. Cet état de choses nous forçait de faire la cuisine, de tendre nos hamacs et de préparer nos bagages nous-mêmes, ce qui rendait notre voyage au Pérou bien plus pénible que celui de la Nouvelle-Grenade. Or, à partir de Chachapoyas, les maisons devenant de plus en plus rares, ces difficultés augmentaient sans cesse.

A Tolia, Blin étant sortit de bonne heure, afin de s'occuper des mules, je restai pour préparer le déjeuner. Assurément, je ne manquais pas de bonne volonté, mais ne sachant dans quelle proportion faire les mélanges, je me trouvais dans le plus grand embarras, et cependant je tenais essentiellement à ce qu'aucun Indien n'y mit les mains ou plutôt les doigts. D'abord je mis de l'eau dans la marmite et la posai sur le feu. Jusque-là tout allait bien et le grand Vatel en personne n'aurait pas mieux fait. Oui, mais après ! Fallait-il attendre que l'eau fût

bouillante pour travailler mon pot-au-feu! *That was the question!* Toutefois, j'inclinai pour ce parti en songeant à la manière dont j'avais vu faire le thé. J'avais de la viande sèche (trésor inapréciable), mais combien fallait-il en mettre? Cette incertitude me tuait. Cependant, prenant mon courage et de la *carne seca* à deux mains, j'en remplis la marmite, ce qui produisit une véritable colle forte. Je m'empressai de l'étendre avec de l'eau, j'y ajoutai du pain et fis tremper un instant le fameux caillou de sel de Contumassa. J'obtins ainsi un consommé délicieux qui faisait l'envie de tous ceux qui m'entouraient. Pendant ce temps Blin exécutait, pour la communauté, de bien plus grands travaux.

On nous avait dit qu'il y avait à Tolia un grand nombre de mules, et, en effet, nous en avions rencontré pas mal sur notre route. Nous espérions donc en avoir fini avec les querelles de muletiers; mais loin de là, nous avions encore à en subir une et des plus vives. Blin s'adressa aux principaux propriétaires et leur demanda les mules dont nous avions besoin; mais ils l'envoyèrent promener en répondant :

— Oui, oui, plus tard, la semaine prochaine.

Alors Blin répliqua :

— Il nous les faut de suite.

— Ce n'est pas possible aujourd'hui, répondit l'un.

— Les miennes sont trop fatiguées, dit l'autre.

— Quant à moi, je ne demande pas mieux, ajouta un troisième, seulement il me faut au moins deux jours pour les ramener du potrero.

— Je vous repète qu'il nous les faut immédiatement.

— Que voulez-vous, dit le loustique de la bande d'un air narquois : « L'homme propose et Dieu dispose! » et tous les assistants éclatèrent de rire.

— Ah ! c'est comme cela, dit Blin en prenant le mauvais plaisant par la nuque, eh bien ! c'est vous qui fournirez les mules et cela au prix militaire ; marchez... marchez, vous dis-je, ou je vous tue à l'instant.

Puis, revolver en main, il le mena au potrero en l'étranglant, le força de lasser lui-même ses propres bêtes et de choisir les plus belles, même pour les bagages.

Les rieurs tournèrent naturellement de notre côté et le pauvre muletier s'en alla tout penaud. Non-seulement ce nouvel acte de vigueur réussit à merveille, mais rien ne nous empêchait de partir sans payer, et c'est par pure bonté d'âme que nous voulûmes bien donner un réal par jour pour chaque mule. Ces exemples prouvent que dix hommes résolus pourraient entrer en maîtres dans tous les villages de l'intérieur du Pérou, et lever les impôts de tout le pays.

Tandis que nous faisions ces grande choses et en tirions ces hautes conclusions, un hardi cochon s'introduisait dans notre chambre et y dévorait notre provision de pain, au mépris de toutes les lois. Par bonheur, nous entrâmes assez tôt pour l'empêcher d'accomplir entièrement son exécrable forfait, et pour sauver quelques pains du désastre.

Bientôt nous nous remettons en route et pendant près d'une semaine nous traversons tour à tour des forêts, des cerros immenses et glacés, de gracieux coteaux et de riches montanas, mais sans pouvoir sortir des Cordillières. A mesure que l'on avance vers l'Est du Pérou les Indiens que l'on rencontre se rapprochent davantage de la race pure. Leur teint devient plus jaune, leurs cheveux plus longs et leur costume plus léger. A partir de Chachapoyas, ils sont tous presque nus. Toutefois, les hommes portent de petits caleçons de coton qu'ils tis-

sent eux-mêmes et retroussent en bourrelets. Les femmes s'entortillent étroitement le milieu du corps avec des pagnes, pièces d'étoffe de la grandeur d'une serviette.

Ce vêtement ou plutôt ce fourreau, aussi collant qu'un maillot, les gêne et les oblige à faire de très-petits pas, mais fait ressortir leurs formes d'une façon très-nette. La plupart, épaisses, petites et trapues, n'ont rien de séduisant, si ce n'est leur gorge qui est toujours d'une dureté réjouissante et d'une ampleur pyramidale. Les mères portent leurs enfants dans un sac qu'elles laissent pendre sur le dos. Enfin, les petits garçons et les petites filles courent tout nus et en liberté, comme de jeunes singes, jusqu'à douze ou treize ans.

Les Chollos, étant assez rapprochés de la côte, peuvent facilement se procurer tout ce qu'il leur est nécessaire. Ils portent la ruana, parlent un peu l'espagnol, sont chrétiens, ou du moins se croient tels, et passent pour civilisés. En réalité, n'étant pas obligés de se suffire à eux-mêmes, ils sont devenus incapables de le faire. Paresseux, sales et complétement abrutis, ils ne savent rien faire et ne sont bons à rien. Ce sont de véritables bêtes brutes qui mériteraient le nom de sauvages. Les Indiens de l'intérieur, au contraire, ne sont pas en contact avec la civilisation bâtarde du littoral, et sont obligés de s'ingénier de mille manières pour se créer des ressources et conquérir leur existence. Ils font eux-mêmes tout ce qui leur est nécessaire, ont une civilisation relative et des mœurs originales. On verra plus loin, lorsque je parlerai des sauvages de l'Amazone, à quel point ils sont industrieux, intelligents, adroits et supérieurs aux Chollos espagnols.

Dans la partie orientale du Pérou on ne rencontre pour

s'abriter que des tambos et encore sont-ils placés à des distances énormes les uns des autres. Les Indiens qui s'y arrêtent journellement y entrent avec leurs mules, font la cuisine et jettent de l'eau ainsi que tous leurs restes par terre, sans s'occuper de leurs successeurs. Il en résulte que le sol est couvert de cendres, de boue, d'épluchures, de feuilles mortes, et de mille ordures variées. Si l'on pouvait regarder tout à distance, comme le ferait un oiseau, et rentrer à volonté dans un confortable appartement, le métier de voyageur serait délicieux; mais ce qui est pénible c'est la nécessité de communiquer de près et constamment avec tant d'objets grossiers.

Cependant, ainsi que je l'ai déjà dit, le hamac permet de s'isoler et de se soustraire à une partie de ces inconvénients. Malheureusement, cette couchette aérienne est essentiellement faite pour les pays chauds, surtout lorsqu'on la place dans des tambos ouverts à tous les vents. Or, dans les cerros élevés les nuits sont froides et humides, de sorte qu'on serait gelé si l'on ne conservait ses vêtements sur soi, ce qui est incommode, malsain et très-fatiguant. On dort mal, la pluie vient quelquefois vous fouetter le visage, et le réveil est glacial.

Malgré cela, dès cinq heures du matin, nous étions sur pied et descendions faire notre toilette dans le torrent le plus voisin. Quelquefois, pour avoir de l'eau suffisamment claire, nous étions obligés de sauter de rochers en rochers, assez loin des berges, et là, entourés d'arbres, de lianes, de fleurs et d'oiseaux, nous prenions des bains délicieux, nous délectant au milieu de l'eau qui bouillonnait de tous côtés. Il n'était pas toujours aisé de conserver son équilibre, et nos efforts pour ne pas être renversés dans le torrent donnaient lieu aux tableaux les plus variés. Après cet exercice nous faisions notre cui-

sine, c'est-à-dire un peu de bouillon (tant que notre provision de carne seca ne fut pas épuisée), et du café très-étendu d'eau, qui nous soutenait et nous faisait beaucoup de bien.

Je parle peut-être un peu souvent de nos repas, mais, hélas ! cette question a une grande importance. On ne se doute pas de la peine qu'il faut se donner pour obtenir les choses les plus indispensables, dans des pays comme ceux que nous avons traversés. Lorsqu'on trouve chaque jour les repas tout préparés, on finit par oublier la nécessité qui force de les prendre.

On ne s'aperçoit pas de la chaîne que d'autres portent pour vous, et l'on en vient même à s'étonner qu'il y ait au monde des gens assez matériels pour s'occuper de pareils détails !

Mais que l'on voyage seul et livré à ses propres ressources dans des pays lointains, on en sentira bientôt tout le poids. Autant la divine Gastéréa, immortalisée par Brillat Savarin, procure de jouissance lorsqu'il est possible de lui sacrifier dignement ; autant la nécessité de manger s'appesantit lourdement sur ceux qui veulent s'en affranchir. C'est l'entrave la plus forte qui nous alourdisse ici-bas.

Ce n'était pas non plus une petite affaire d'obtenir de notre arriero qu'il daignât préparer les mules. Chaque matin, il fallait le relancer avant même de nous lever, et ce n'est qu'après avoir répété d'interminables *vámos..*, *va-a-á-mos*, que nous parvenions à nous mettre en route. Chaque jour nous faisions douze et quinze heures de marche. Une fois nous fîmes une journée de dix-huit heures sans nous arrêter nulle part et sans prendre aucune nourriture.

Voici dans quelles conditions :

Après avoir marché environ dix heures, nous atteignons un tambo. Espérant en trouver un autre à quelques lieues de là, nous profitons de ce que le soleil n'est pas encore couché pour passer outre et doubler l'étape. Mais notre arriero, fatigué, demande qu'on s'arrête et ne pouvant nous y décider, imagine divers expédients de sa façon pour nous y contraindre. D'abord, il reste en arrière et refuse de nous accompagner, puis voyant que nous nous en allons sans prendre garde à lui ou plutôt que nous emmenons les mules dont il est responsable, il ne tarde pas à nous rejoindre. Toutefois, au bout d'un instant, il feint de se fouler le pied et nous déclare qu'il ne peut plus marcher ; mais ce stratagème ne réussissant pas, il s'éloigne quelque temps, puis revient nous annoncer qu'une mule de charge s'est enfuie dans la forêt et qu'il n'est pas possible de la rattraper ce soir-là !

Nous voilà donc dans le plus grand embarras; car cette mule va, sans aucun doute, devenir la proie des bêtes féroces, et elle porte une partie de nos bagages et de notre argent. Cependant, en réfléchissant, nous comprenons que c'est probablement là une nouvelle ruse de notre traître d'arriero et nous lui déclarons que si elle ne se retrouve pas, nous garderons les autres bêtes en manière de dédommagement. Cet argument est décisif et aussitôt la mule se retrouvre comme par enchantement. Néanmoins le chemin est si *barrado*, comme disent les indigènes, que nous n'atteignons qu'au milieu de la nuit un tambo déjà rempli d'Indiens; nous y sommes reçus par une troupe de chiens qui menacent de nous dévorer et y passons la nuit entassés les uns sur les autres. Quoique épuisés de fatigue et tombant de sommeil, nous sommes forcés de suspendre nos hamacs dans l'obscu-

rité au risque de marcher sur les gens étendus sur leurs nattes.

Vers minuit ou trois heures du matin, tandis que je dormais du sommeil du juste, je sentis tout à coup quelque chose comme un diable qui se démenait au-dessous de moi. Si j'avais été à la Nouvelle-Grenade, j'aurais compris que c'était un ami qui, en me donnant des coups de poing dans le dos, m'exprimait ses sentiments les plus affectueux. Mais le sens d'une pareille manifestation me paraissait beaucoup plus dangereuse au Pérou. Réveillé en sursaut, au milieu d'une obscurité complète, je ne pouvais m'expliquer ce qui se passait.

Bientôt j'entendis des cris et des imprécations quechuas que je ne compris pas, mais qui n'avaient rien de particulièrement gracieux à mon égard, et je m'aperçus que mon hamac, attaché d'abord à une fort belle hauteur, s'était affaissé petit à petit et avait fini par atteindre le nez d'un pauvre Indien couché au-dessous. Écrasé, à demi-étouffé et pris dans un véritable filet dont il ne pouvait plus se dépêtrer, il se démenait comme un pendu, et causait tout ce remue-ménage.

PROMENADE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

TROISIÈME PARTIE

BASSIN DE L'AMAZONE & BRÉSIL

TROISIÈME PARTIE

BASSIN DE L'AMAZONE & BRÉSIL

La province des Amazones est remarquablement belle. Elle est arrosée par le Maranon et ses affluents de droite, l'Huallaga, l'Ucayali et le Javari. Les divisions politiques l'attribuent au Pérou, mais, physiquement, elle fait partie du bassin de l'Amazone et par conséquent du Brésil. C'est à tort que sur la plupart des cartes on trace une ligne parallèle à l'équateur, par 6 degrés de latitude sud, comme étant la limite septentrionale du Pérou, car il atteint le Maranon et, borné à l'est par le Javari, il s'étend jusqu'à Tabatinga. A vrai dire, les pays qui se partagent l'Amérique du Sud sur la carte, ne possèdent que le littoral et les bords de quelques grands fleuves. L'intérieur de cette partie du monde n'appartient pas plus au Brésil, au Pérou, au Chili ou à la Nouvelle-Grenade, que le Soudan

n'appartient à l'Algérie. Au fond, les sauvages et les animaux qui la peuplent, peuvent, seuls, s'en prétendre les maîtres. Autant le littoral est aride, sablonneux, stérile et misérable, autant le revers oriental de la Cordillière est riche et splendide. On traverse perpétuellement des forêts d'une magnificence inouïe.

Des arbres énormes s'entre-croisent au-dessus du chemin, et l'on marche sans cesse au milieu d'un berceau de verdure. Nulle part je n'ai rencontré une aussi grande quantité de lichens. Ces parasites pendent de toutes les branches et descendent presque jusqu'à terre en longs filaments verdâtres. Des fleurs de toutes sortes animent ce paysage, par leurs couleurs éclatantes. On remarque particulièrement des buissons de fuschias sauvages et de blancs daturas qui retombent comme des cloches de cristal. Des palmiers de toutes sortes, d'élégantes fougères, des bambous au feuillage délicat, et tout ce que la végétation tropicale produit de plus merveilleux s'y trouvent entassés. Toutes ces plantes se pressent, s'entrelacent et semblent chercher à conquérir un peu de place et de lumière aux dépens les unes des autres.

On voit des acajous, des palissandres gigantesques et autres grands arbres de ce genre, dont les troncs sont si étroitement unis qu'ils n'en forment plus qu'un et qu'il est impossible de distinguer leurs feuillages ! Généralement la végétation est si riche et si compacte, que l'on ne voit presque jamais le ciel. En certains endroits l'obscurité est profonde et l'on a peine à distinguer son chemin, même en plein midi. Là, plus d'oiseaux, plus de papillons, rien qu'un silence de mort, un silence écrasant. Il faut avoir parcouru une de ces immenses forêts vierges, pour connaître l'impression d'indicible tristesse qui envahit le voyageur isolé dans leurs profondeurs. L'esprit n'étant

dérangé par aucune des choses qui l'occupent habituellement, se porte tout entier vers le passé; et je ne sais par quelle association d'idées, les pensées les plus sombres viennent l'assaillir en même temps.

Regrets, illusions, souvenirs, tout se présente à l'imagination sous une apparence vivante et saisissante. Cependant, autour de soi, tout est silencieux, tout est noir, on ne peut rien atteindre, et il semble que la vie réelle vous échappe. Ces forêts ont un cachet de grandeur et de majesté qui vous saisit et vous enthousiasme. De même qu'à la vue d'un beau monument on éprouve une vive admiration, en songeant au travail, au temps et au génie qu'il a fallu pour le construire : de même lorsque l'on parcourt ces immenses forêts, composées de tant d'éléments divers qui naissent, meurent et se renouvellent sans cesse depuis des milliers d'années, on comprend l'éternité et l'on se rapproche de Dieu! Le soir, l'atmosphère s'embrase de mille petits points lumineux, scintillants et brillants comme des étoiles. Ce sont des lucioles qui voltigent de tous côtés. Des lueurs blanchâtres apparaissent aussi de loin en loin et un voyageur, égaré pour la première fois dans ces contrées, espérerait trouver dans leur direction la cabane de quelque Indien, mais bientôt elles s'éteignent et reparaissent ailleurs. Il en est qui passent avec la rapidité d'un éclair ; d'autres vous suivent comme des feux follets, mais toutes vous échappent et disparaissent à chaque instant.

L'une d'elles, cependant, s'étant approchée jusque sous nos yeux, nous permit de reconnaître qu'elle était produite par un papillon phosphorescent.

L'animal phosphorescent le plus curieux que j'aie vu sous les tropiques, est un coléoptère de la grandeur d'un scarabée, dont les yeux brillent d'un éclat extraordinaire.

Leur lumière est si forte qu'elle permet de faire couramment la lecture au milieu de la nuit. Nous en avons souvent fait l'expérience avec le plus grand succès. On peut conserver cet animal plusieurs mois, en l'introduisant dans une boîte creusée dans un morceau de canne à sucre. Malheureusement, celui que nous possédions, mourut au bout de peu de jours, et ses yeux perdirent leurs feux en même temps que la vie.

On entend quelquefois des bêtes féroces hurler dans le lointain, mais celles-ci m'ont paru moins nombreuses qu'en Afrique, et leurs cris ne nous incommodaient que rarement pendant notre sommeil. Il était plus souvent troublé par le bruit étrange que font certains arbres, lorsqu'ils sont trop serrés les uns contre les autres, et que le vent les agite. Ce grincement long et plaintif a quelque chose de lugubre qui vous glace le sang dans les veines; il est véritablement effrayant pour les personnes qui en ignorent la cause et l'entendent pour la première fois.

Cependant, à mesure que l'on s'avance dans la Cordillière, le chemin devient de plus en plus escarpé. Des précipices à pic, des trous pleins d'eau, des boues incommensurables, amoncelées par les siècles, des arbres tombés en travers, et des rochers entassés les uns par dessus les autres, comme d'immenses escaliers, rendent la route presque impraticable. Souvent elle est si mauvaise, que l'on est obligé de descendre de mule à tout instant et de faire une partie du trajet à pied.

Alors on ne compte plus la fatigue pour rien et l'on ne songe qu'à se casser le moins de membres possible. Un jour, nous avons traversé un chemin creux fort singulier. C'est une espèce de ravin d'un mètre de largeur, sur quatre à cinq de profondeur, et d'environ une lieue de long. Cette galerie souterraine, formée sans doute par les pluies,

ressemblerait à une allée de catacombes, si elle n'était recouverte par un plafond de fleurs, de branches et de plantes de toutes sortes. Parmi celles qui descendaient sur nos têtes, nous avons remarqué des cactus filiformes, qui semblaient se glisser comme des serpents entre les racines, et des lianes de trois couleurs, qui faisaient un effet charmant. Les unes étaient vertes, d'autres rouges, et les troisièmes blanches comme des fils de la Vierge. Une chose extraordinaire, c'est que parmi les innombrables végétaux que l'on rencontre sous les tropiques en Amérique, on ne trouve pas un pandanus. J'ai longé l'équateur depuis l'océan Pacifique jusqu'à l'océan Atlantique, sans en voir un seul. Cette plante est donc l'apanage des forêts du vieux monde.

Une fois, le sentier bizarre que nous suivions se trouva tellement barré par des amas d'arbres renversés, qu'il nous fallut tourner la difficulté, en cherchant un passage ailleurs. Ne sachant trop quel casse-cou choisir parmi tous ceux qui m'entourent, je laisse ma mule suivre son inspiration; celle-ci prend le précipice, et je n'ai que le temps de me suspendre à une branche, pendant qu'elle débouline à la façon d'une avalanche.

Heureusement cette pauvre bête est promptement accrochée et arrêtée par les arbres qui se trouvent sur son chemin, et ne se déchire que la peau.

Blin se maintient à cheval en se couchant tour à tour sur le dos ou sur le ventre, mais il s'égare dans des impasses infranchissables, se heurte les jambes partout et finit par être obligé de descendre aussi. Nos mules de charge, embarrassées de leurs bagages, ne peuvent pas bouger, et les nôtres n'avancent que lorsque nous les chassons devant nous à coups de bâton. Mais, le chemin que nous parvenons à nous frayer à travers les arbres

est si étroit, que nous sommes obligés de lâcher les brides. Aussitôt nos bêtes se sauvent chacune dans une direction différente. Nous voilà empêtrés dans la boue, les ronces, les lianes et les troncs d'arbres, cherchant à rejoindre les fugitives, tombant par terre, nous écorchant et mettant nos vêtements en lambeaux, ce qui nous paraît encore plus fâcheux car ils ne pourront pas en guérir. Enfin, après une heure de cet exercice, épuisés de fatigue, ruisselants de sueur, meurtris, contusionnés, tout en sang, nous parvenons à faire converger toute notre petite caravane vers un chemin plus facile, et à sortir d'embarras. Quelque temps après, nous traversions une forêt de cannes sauvages, qui nous annonçait l'approche d'une rivière.

En effet nous passons dans un tronc d'arbre le Rio Mayo, et nous trouvons, de l'autre côté, un magnifique bois de lataniers d'une hauteur énorme. Ces palmiers, d'une forme très-élégante, ont comme on sait les feuilles terminées en éventail. Les petits lataniers que l'on se procure à grand'peine en Europe, constituent le principal ornement des serres et des salons. Cependant ils dépassent rarement quelques mètres de hauteur, tandis que dans cette vallée, les moins grands ont vingt mètres et ils couvrent une étendue immense. Pendant trois heures, on ne voit pas autre chose.

C'est au milieu de ce paradis que se trouve la ville de Moyobamba.

On a vu décroître petit à petit toute civilisation, à mesure que l'on s'est éloigné de la côte, et, après Chachapoyas, on a perdu tout espoir de rencontrer de nouveaux villages; aussi n'est-on pas médiocrement surpris lorsque l'on voit Moyobamba. A la vérité ce n'est qu'un village, mais au milieu de ces forêts il fait l'effet d'une capitale.

Isolé du reste du monde par la Cordillière et par mille obstacles, Moyobamba s'est développé tout seul, et se suffit à lui-même.

On y fait un commerce très-actif de chapeaux de paille. Les Indiens les fabriquent avec des herbes qu'ils récoltent aux environs, et des marchands étrangers se chargent de les exporter. Cette industrie, occupant sans cesse toute la population, a seule amené la prospérité de cette ville singulière.

Parmi les 4,000 habitants qu'elle renferme, il n'y a pas un seul pauvre. Ne réclamant rien du gouvernement péruvien, ils prétendent ne lui rien devoir, ne payent aucun impôt et parlent du Pérou comme d'un pays qui leur est totalement étranger, ne concevant pas que les Péruviens aient la prétention de se considérer comme leurs maîtres. Aussi la caisse est-elle toujours vide. Dernièrement on a été obligé d'écrire à Lima afin d'obtenir un encrier pour l'alcadia, et il a été refusé! Le gubernador n'a donc qu'une autorité fort restreinte; malgré cela nous nous fîmes indiquer sa demeure, voulant lui remettre nos lettres ministérielles, ne fût-ce que pour la forme.

On nous indiqua une petite boutique noire, située non loin de là, dans laquelle se trouvait un savetier; c'était le fonctionnaire que nous cherchions!

J'étais accoutumé depuis longtemps à voir les plus hauts fonctionnaires de la République s'occuper de commerce; malgré cela j'avoue que je fus assez surpris en voyant celui-là.

Par bonheur, nous avions aussi des lettres pour M. Mouraille, riche colon français établi depuis dix ans dans le pays.

Pendant notre séjour, il ne voulut pas que nous pris-

sions nos repas ailleurs que chez lui, nous fit les honneurs de la manière la plus gracieuse, et nous trouva un logement chez un de ses amis, « un *senor* qui mange à table ! » En effet, Moyobamba se divise en deux catégories, les gens qui mangent à table et ceux qui mangent par terre.

Autrefois, au temps de la splendeur de cette ville, la première classe s'élevait à un nombre assez considérable de personnes, mais aujourd'hui on n'en compte plus que trois.

Moyobamba ressemble extérieurement aux grands villages que l'on rencontre près de la côte et dont j'ai parlé plus haut, mais ses habitants ont quelque chose d'étrange. Pour des sauvages, ils sont assez civilisés, mais pour des gens civilisés, ce sont de vrais sauvages. Toutefois cette dernière qualification ne saurait s'appliquer aux femmes.

Il paraît, en effet, qu'un jour un lovelace moyobambino déclara publiquement qu'il n'y avait pas une seule femme dans toute la ville qui résisterait à dix onces d'or (c'est-à-dire environ huit cents francs).

— Eh bien ! lui dirent ses auditeurs, nous parions que vous ne vous adresseriez pas à telle personne ! nommant la vertu la plus rigide de leurs connaissances, le lis de la vallée !

Ici, pour gazer suffisamment cette histoire, je dois jeter un voile épais sur ce qui se passa ; toujours est-il que le pari fut perdu et que du même coup la rosière gagna dix onces à cette affaire.

Pendant tout notre séjour à Moyobamba, on ne cessa de nous rebattre les oreilles au sujet des exploits fameux du baron d'Aursperg, dont j'ai parlé plus haut. Il paraît qu'il dépensait sept cents piastres par jour, c'est-à-dire trois mille cinq cents francs ! mais de la manière la plus

sotte du monde, payant à plaisir les objets dix fois leur valeur et distribuant des cadeaux à tous les gens qu'il rencontrait. Ici, des bijoux ou de l'argent à poignées; là, des chevaux, des armes et jusqu'à ses vêtements. Ainsi, par exemple, en quittant Moyobamba, il donna un habit au gubernador et un cheval à son guide! Toutes ces prodigalités le faisaient traiter en prince; mais les gens intelligents ne s'expliquaient pas à quel genre d'individu ils avaient affaire, n'en ayant jamais rencontré de pareils. Les uns le croyaient fou, d'autres le prenaient pour un enfant subitement émancipé qui ne connaissait pas la valeur de l'argent, ou enfin pour un souverain qui voyageait incognito. Bref, il gâtait le métier de voyageur, et, après lui, je crois que l'Enfant prodigue en personne aurait fait l'effet d'un simple pingre. Aussi, lorsque nous arrivions dans une ville qu'il avait parcourue, on ne craignait pas de nous faire comprendre que nous perdions fort à la comparaison. Or, deux mois plus tard, en arrivant au Para, nous apprîmes que le soi-disant comte d'Aursperg n'était autre qu'un habile fripon! Ainsi que le comte de Chalot, ce chevalier d'industrie avait falsifié des lettres de crédit montant à des sommes très-considérables et n'en réclamait qu'une partie relativement minime, ce qui n'excitait aucun soupçon; puis il distribuait des cadeaux à ses dupes, avec leur propre argent. Pendant ce temps les lettres protestées revenaient d'Europe; mais l'absence de télégraphe et de moyens de communication lui permettait de continuer ses exploits impunément durant des mois entiers. Je ne sais comment cette affaire s'est terminée, et je crains fort que ce singulier voleur n'ait encore fait un grand nombre de tours de son métier.

Nous avons été obligés de séjourner à Moyobamba un

peu plus longtemps que nous ne le désirions, à cause de la piqûre de carapate dont Blin souffrait encore beaucoup.

Cependant il fallait songer au départ, et jamais il n'avait été plus nécessaire de faire des provisions de toute nature, car nous allions traverser des pays tout à fait déserts. Malheureusement nous ne pûmes nous procurer que de la carne seca et du poisson fumé, et cela grâce aux soins de M. Mouraille.

Je dois dire toutefois que dans les grandes circonstances on fait du pain à Moyobamba. Pour l'obtenir, il faut s'adresser plusieurs jours d'avance à la seule personne qui possède un four, et lui demander comme une faveur extrême de vouloir bien le chauffer à votre intention. Si vous êtes bien recommandé et suffisamment séduisant, vous obtenez ainsi des pains plats et durs de la grosseur de nos petits pains d'un sou, et que l'on paye un réal, cinquante centimes pièce. Cette extrême cherté provient de la paresse des habitants, qui préfèrent acheter du blé aux États-Unis et payer un transport ruineux que de le cultiver aux environs.

A partir de Moyobamba le chemin devient si mauvais qu'il est impossible de continuer le voyage à mule. Lorsque l'on veut se diriger vers l'Amazone, il faut marcher à pied et faire transporter ses bagages à dos d'Indiens. Par suite, il y a un certain nombre d'hommes qui remplissent les fonctions de bêtes de somme, et l'on dit « un bon Indien » comme on dirait une bonne mule. Toutefois, on n'obtient pas facilement leurs services, car ils peuvent, sans sortir de chez eux, gagner beaucoup d'argent, au moyen du commerce des chapeaux de paille, et d'ailleurs ils n'ont besoin de rien.

A la vérité, ils se décident quelquefois, mais il faut les payer d'avance et les ménager beaucoup, autrement, ils

vous abandonnent au milieu des forêts et il est impossible de les rattraper.

Tel est leur grand moyen de défense. Lâches et hypocrites, on ne peut jamais compter sur eux. On nous a dit et répété plusieurs fois de ne pas traiter ces Indiens comme les Chollos que nous avions rencontrés jusqu'alors. Il paraît en effet que si on leur fait la moindre réprimande, ils se taisent et courbent la tête, mais aussitôt que la nuit arrive, ils disparaissent comme des ombres. Néanmoins une chose remarquable, c'est qu'ils ne volent jamais les bagages qui leur sont confiés et se contentent de les laisser par terre au milieu du chemin. Grâce à nos lettres de recommandation, les gens influents de l'endroit voulurent bien nous seconder et nous *parvinmes* à nous procurer une douzaine d'Indiens. Comme ceux-ci ne parlaient que quechua, nous leur adjoignîmes un Chollo qui traduisait en cette langue ce que nous disions en espagnol, puis nous partîmes le 24 pour gagner la partie navigable de l'Huallaga.

Ce voyage demande de six à dix jours pendant lesquels on ne rencontre aucune habitation. De grands bâtons à la main, et couverts seulement d'un pantalon et d'une chemise de flanelle de plus en plus déchirée, nous parcourions ces immenses forêts que j'ai cherché à décrire plusieurs fois et qui, en cet endroit, sont plus profondes, plus silencieuses que jamais. Les hommes qui nous accompagnaient étaient petits, trapus, cuivrés et ornés d'épais cheveux noirs, écourtés sur le front et tombant épars sur les épaules. Ils étaient presque nus, ne portant pour tout vêtement qu'un lambeau de toile grise serré autour des reins. Quelques-uns d'entre eux avaient aux bras et aux jambes des bracelets faits avec des fils de coton ou d'aloès. Plusieurs avaient la peau rougie par une couche

de rocou et la figure bariolée de tatouages bleus. Ces dessins beaucoup moins élégants que ceux des sauvages des Etats-Unis se composent de lignes assez larges réunissant les sourcils, entourant la bouche ou formant des espèces d'hiéroglyphes sur les joues et sont généralement tracés avec une décoction d'indigo. Nous avons rencontré des Indiens qui s'étaient teint, sur les mains et les pieds, des réseaux noirs qui ressemblaient à des gants et à des chaussures de dentelles.

Toutefois ils ne se couvrent de plumes et de colliers que les jours de fête.

Je donnerai donc plus de détails à ce sujet lorsque je décrirai les danses de sauvages auxquelles nous avons assisté par la suite.

Nos Indiens marchaient en avant, afin de nous frayer le chemin, qui devient de plus en plus difficile à mesure que l'on avance vers l'est. On patauge sans cesse au milieu d'un dédale de lianes, de ronces, de feuilles mortes et de branches touffues. On rencontre à chaque pas des arbres renversés et entassés les uns sur les autres qui barrent complétement le sentier, de sorte qu'il n'est possible de passer qu'en se glissant entre eux comme des serpents. Souvent on se trouve en face de rochers à pic, plus ou moins élevés et qui paraissent infranchissables. Alors les Indiens coupent dans les bois des bambous qu'ils réunissent avec des lianes ou des herbes suffisamment résistantes, et au moyen de ces échelles improvisées on parvient à escalader ces obstacles. Parfois il en est de toutes faites que des indigènes ont fabriquées dans leurs chasses; nous en avons trouvé une qui avait environ quinze mètres de hauteur et que nous aurions été fort embarrassés de construire nous-mêmes. D'autres se composent simplement d'un arbre posé verticalement

ROUTE DE MOYABAMBA A BALSAPUERTO

(Dessiné par M. Parent, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

et échancré de distance en distance de façon à permettre d'y appuyer le bout des pieds. Pour traverser les ravins et les torrents, il faut, le plus souvent, se laisser glisser au fond à force de poignets, et les parcourir jusqu'à ce que l'on ait atteint une berge praticable. Cependant les Indiens ont jeté des ponts de leur façon qui permettent de traverserdirectement les plus profonds de ces ravins. Ils se composent d'un tronc d'arbre placé horizontalement d'un bord à l'autre et que l'humidité ne tarde pas à rendre aussi dangereux que glissant. Lorsqu'on rencontre des ponts de ce genre, le plus prudent est de passer dessous. On comprend, d'après cette rapide esquisse, qu'il est impossible de faire un pareil voyage à dos de mule et que l'on est même très-heureux lorsqu'on n'est pas obligé de marcher à quatre pattes comme les singes dont on a envahi le domicile. Dans les bas-fonds, il y a des fondrières à faire oublier celles de la Nouvelle-Grenade. On y enfonce constamment jusqu'à la cheville et quelquefois jusqu'aux genoux. Toutefois, on marche le plus souvent sur des racines entre-croisées, qui sont extrêmement dures et très-glissantes. Pour ne pas tomber on se sert de souliers en caoutchouc adhérents et sûrs mais très-flexibles, de sorte que les cailloux et les aspérités de ces racines entrent dans la plante des pieds et font un mal atroce. Chez certaines personnes l'épiderme ne tarde pas à se soulever et au bout de quelques jours de marche il finit par s'en aller complétement. Personnellement, j'eus beaucoup à souffrir. Je m'appuyais bien sur un bâton, mais il glissait souvent et les branches auxquelles je cherchais à me cramponner se cassaient. Enfin, il fallait à chaque instant sauter des marches de trois ou quatre pieds et le choc causé par le poids de mon corps, sur ces maudites racines, me faisait un mal affreux. Bien-

tôt mes pieds s'enflammèrent et la douleur devint tellement insupportable que je fus forcé de reprendre mes bottes, au risque de me casser le cou dans les endroits glissants.

Un jour entre autres, ayant voulu escalader un gros arbre complétement pourri, dont l'écorce seulement subsistait, il s'ouvrit et une de mes jambes y pénétra tandis que l'autre l'effleura, ce qui, en m'écartelant, me produisit une des impressions les plus vives que j'aie jamais ressenties dans mes différents voyages *d'agrément*. Quelquefois nous étions placés en équilibre instable sur des pointes aiguës ou des surfaces obliques et luisantes au-dessus des précipices sans fonds dans lesquels le moindre faux pas pouvait nous précipiter.

J'avoue que nous n'avions pas de plus grande crainte que de nous casser un membre, car dans les conditions où nous étions, un pareil malheur eût été mille fois plus horrible que la mort.

Cependant il ne nous arriva aucun accident sérieux, et ce fut d'autant plus heureux que la plupart des personnes qui ont voyagé au Pérou se sont au moins cassé un bras.

Partant dès le lever du soleil, nous marchions ainsi dix et jusqu'à douze heures par jour, ne nous reposant qu'un instant vers midi. Si le chemin que nous parcourions était très-difficile, en revanche la forêt devenait de plus en plus belle, et le fouillis tropical qui nous entourait revêtait à chaque pas des aspects nouveaux.

Parvenus enfin sur le dernier versant de la Cordillière orientale, nous nous trouvâmes un jour subitement en face d'une ouverture naturelle pratiquée dans le bois, laquelle laissait voir un panorama d'une magnificence et d'une immensité prodigieuses. Les arbres qui nous entou-

raient formaient un gracieux berceau au-dessus de nos têtes et encadraient un espace libre de la grandeur d'une scène de théâtre que les Indiens appellent la *ventana* (la fenêtre). A nos pieds se déroulait la vallée de l'Amazone dans toute sa magnificence, et comme notre point de vue était excessivement élevé, nous en découvrions une étendue énorme. Nous avions littéralement à nos pieds une mer de forêts. Cependant il fallait marcher, marcher toujours, et nous ne pouvions nous arrêter qu'un instant dans ce lieu enchanteur. Déjà les flûtes des Indiens se faisaient entendre à une grande distance, et nous repartîmes promptement, de crainte de nous égarer en retardant davantage. Presque tous nos hommes portaient, suspendues au cou, des flûtes de Pan qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes avec des roseaux. Dès que l'un d'entre eux avait gagné assez de terrain pour pouvoir se reposer un instant, il prenait ses pipeaux et en tirait des sons plaintifs et prolongés pleins de mélancolie.

Ces faunes semblaient appeler des êtres mystérieux, des femmes qu'ils n'avaient jamais vues ou des filles de l'air.

Le timbre de cette flûte champêtre a quelque chose à la fois d'érotique, de doux et de sauvage. Entendu de loin, au milieu des forêts, il produit une impression étrange dont il est difficile de se rendre compte, mais que l'on ne saurait oublier. Le soir, aussitôt que le soleil descendait au-dessous de l'horizon, nous nous arrêtions et profitions des quelques minutes de crépuscule dont on jouit sous les tropiques, pour organiser notre campement. La difficulté des chemins ne permettant pas d'emporter des tentes avec soi comme en Orient, on passe les nuits sous de petits abris de feuillage que les Indiens construisent chaque soir. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération :

Ils coupent dans les bois une douzaine de feuilles de palmier, d'égale longueur, en enfoncent verticalement cinq ou six en ligne droite sur un terrain convenable, en mettent autant sur une autre ligne parallèle, les échancrent au milieu de leur longueur et rabattent leurs parties supérieures les unes sur les autres. Ils forment ainsi un petit berceau sous lequel on entre en rampant et qui permet de s'abriter contre la rosée et même contre la pluie, lorsqu'elle n'est pas trop forte. On pratique deux rigoles extérieures, afin de permettre à l'eau de s'écouler en cas d'averses, puis on jette sur le sol intérieur du rancho, quelques feuilles de balisier qui doivent servir de matelas. Pendant que les uns s'occupent de ce travail, les autres vont ramasser du bois mort et allument un grand feu qu'ils entretiennent toute la nuit afin d'éloigner les bêtes féroces.

Une particularité curieuse c'est que les Indiens de villages différents ne consentent jamais à se servir du même feu, de sorte que si l'on emmène des Indiens de deux, trois, quatre villages, ils font autant de feux séparés autour desquels ils se groupent, s'étendent et dorment sans avoir aucun rapport les uns avec les autres.

Comme nous avions emporté de Moyabamba de la *carne seca*, du pain et du poisson fumé, nous pûmes pendant les premiers jours confectionner dans notre marmite des petits soupers qui nous paraissaient excellents; mais bientôt nos provisions s'épuisèrent et force nous fut de nous contenter de bananes en tout et pour tout. Un de nos hommes s'était chargé exclusivement du transport de ces fruits, et par bonheur nous en avions à discrétion. Les bananes très-mûres nous servaient de dessert et les autres entièrement vertes formaient un légume excellent. Pour préparer ces dernières on les cuit sous la cendre,

CAMPEMENT DE NUIT DANS LA FORÊT VIERGE

(Dessiné par M. Dardoize, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

puis on les rôtit légèrement; elles obtiennent ainsi le goût et les qualités de la pomme de terre.

C'étaient elles qui constituaient le fond de nos repas et notre appétit était si grand que souvent nous les arrachions du feu sans attendre le temps nécessaire à leur cuisson. Nous buvions par là-dessus une calebasse d'eau enrichie de quelques gouttes d'armago ou d'aguardienté et nous nous glissions dans notre rancho.

Là, nos vêtements étendus sur la terre afin d'en atténuer la dureté autant que possible, nous nous couchions dessus entortillés dans nos *punchos* en guise de couvertures. Hélas! nous n'étions plus à la Nouvelle-Grenade ni dans la partie occidentale du Pérou. Là, du moins, nous trouvions presque chaque jour des cabanes de Chollos fournies de poules, d'œufs et de maïs; enfin nous pouvions tendre nos hamacs et y dormir assez commodément.

Dans les forêts vierges de l'Amazone, au contraire, il fallait tout emporter, marcher constamment à pied et coucher par terre. Mais ces épreuves étaient nécessaires pour nous faire connaître le véritable voyage d'Amérique et nous faire apprécier les facilités relatives dont nous avions joui pendant les premiers mois.

A la vérité, nous avions toujours nos hamacs et rien n'eût été plus facile que de les suspendre entre les arbres qui nous entouraient, mais on nous assura que c'était fort dangereux à cause des serpents. En effet, ces animaux, non contents de ramper comme c'est leur droit, s'entortillent dans les branches et même y vivent de préférence, sous le fallacieux prétexte d'y dénicher des nids d'oiseaux. De plus, les gros arbres ne sont pas isolés les uns des autres comme dans un parc anglais; ils sont entourés d'un fouillis inextricable d'arbustes, de lianes, de buissons d'épines et de plantes de toutes sortes au milieu

duquel des hamacs seraient complétement noyés. Tandis que, en couchant sur le sol on est plus isolé et l'on se trouve sous l'influence directe des feux qui vous protégent des bêtes féroces; en revanche, on a de la peine à s'habituer à la dureté de cette couchette et dans les premiers temps on en souffre beaucoup. Mais, ce qui nous inquiétait le plus, c'était la crainte de la pluie. Nous approchions en effet de la saison des pluies diluviennes qui inondent annuellement toute cette zone. Or, si elle nous avait assaillis pendant la nuit, nos feux auraient été éteints, notre *rancho* aurait été transpercé, peut-être même enlevé, et nous, inondés de tous côtés, sans pouvoir bouger ni rien tenter pour sortir d'embarras. Cette position eût été affreuse, et j'avoue que la perspective de la voir à chaque instant se réaliser, nous tourmentait plus que toute autre chose. Quelquefois cependant, bannissant toute préoccupation, nous passions avant de nous endormir des moments délicieux à fumer et à rêver.

Heureux de pouvoir enfin nous reposer après une journée de fatigue, nous nous étendions sous notre tonnelle et regardions vaguement le tableau qui s'offrait à notre vue. Les grands arbres se balançant au-dessus de nos têtes revêtaient au milieu de la nuit des formes bizarres et gigantesques, qui donnaient libre cours à l'imagination.

Nos Indiens dormaient entassés pêle-mêle autour de leurs feux, et les lueurs rougeâtres qui se projetaient sur leurs corps nus, les faisaient ressembler à des cadavres ensanglantés. De temps en temps l'un d'entre eux se levait pour attiser un des brasiers, et je m'attendais toujours à les voir tous danser la sarabande, car on pouvait se croire dans quelque lieu fantastique habité seulement par des sorciers. Cependant le silence se faisait autour de nous, un

silence effrayant, interrompu seulement par les plaintes lugubres des oiseaux de nuit. Enfin la fatigue prenait le dessus et nous dormions à notre tour.

Malheureusement en atteignant les terres chaudes nous envahîmes bientôt le territoire des moustiques, et ces méchants petits insectes ne laissent passer personne, surtout un Européen, sans prélever sur lui un tribut de sang. Grâce à nos moustiquaires, nous parvenions bien à éloigner le gros de leurs escadrons ailés, mais il y en avait toujours une douzaine qui se faufilaient en même temps que nous dans notre sanctuaire, et le seul moyen de nous en débarrasser, c'était de leur permettre de nous dévorer tout à leur aise, car alors, au bout d'un quart d'heure, suffisamment repus et satisfaits, ils ne demandaient plus qu'à vivre en bons termes avec nous. Malgré toutes nos précautions il y avait aussi des petits cousins dont le corps est très-mince, mais le dard très-pointu, qui s'introduisaient au milieu de la nuit à travers les mailles de nos moustiquaires et nous torturaient comme si nous n'avions pas déjà payé honnêtement notre impôt.

Cela, joint à la fraîcheur du matin et à la rigidité de nos lits, nous réveillait sans cesse, et nous attendions le jour avec impatience. Aussi dès qu'il commençait à poindre étions-nous sur pied.

Toutes les fois que nous nous trouvions près d'un torrent nous en profitions avec bonheur, mais souvent nous étions obligés de mettre en réquisition tous nos Indiens pour obtenir de l'eau qu'ils apportaient à grand'peine dans leurs propres calebasses.

Quelques instants après nous repartions comme la veille, menant chaque jour une vie aussi simple, mais toujours variée par les aspects infinis de la magnifique forêt que

nous traversions. Lorsque le chemin que nous devions parcourir durant notre journée n'était pas trop difficile, nous emportions nos fusils, et nous nous amusions à tirer des aras, des toucans, de magnifiques perroquets et d'autres oiseaux d'un rouge éclatant ou d'un bleu d'azur dont nous voulions rapporter les brillants plumages.

Nous avons tué aussi quelques singes, mais comme ils se tenaient toujours à une très-grande distance, il était très-difficile de les atteindre. D'ailleurs, leur chair coriace et sans grande saveur, ne nous était que d'une bien faible ressource. Quant au gibier, il manque totalement, ou du moins ne se montre pas. En revanche, les serpents sont nombreux, à en juger par les cadavres qu'ils laissent de tous côtés; mais heureusement on en rencontre rarement de vivants, parce qu'ils se sauvent aussitôt qu'ils ont entendu marcher à la plus grande distance. On dirait qu'ils ont conscience de leur propre scélératesse. Le danger est de les surprendre endormis, car alors ils peuvent se trouver au milieu des herbes, des feuilles et des racines que l'on foule constamment, et, comme on sait, ils ne pardonnent jamais la moindre blessure.

Il va sans dire que nous massacrions impitoyablement tous ceux que nous trouvions sur notre route.

Une fois, je marchais tranquillement en regardant les montagnes environnantes, lorsque j'entendis tout à coup un petit oiseau qui s'envolait en poussant un cri perçant. Je jetai machinalement les yeux sur lui, ainsi qu'on les porte sur un objet qui fait du bruit tout en pensant à autre chose, et j'aperçus.... par terre, juste au-dessous du pied que j'allais abaisser, un long serpent noir qui s'allongeait lentement ! Je n'eus que le temps de sauter en arrière, puis un de nos hommes en fit bonne justice en le frappant d'un coup de baguette. Mais il est probable

que sans l'oiseau j'aurais marché sur cette vilaine bête, qui n'aurait pas manqué de me faire une blessure mortelle.

Oh ! que je l'aimais ce pequenino. Pourquoi s'est-il enfui si vite? Il aurait dû se réfugier près de moi, je l'aurais tant aimé.

Le 26 nous arrivâmes au sommet d'un immense escalier naturel dont on nous avait parlé depuis longtemps. C'est un énorme entassement de rochers; chacun de ces blocs a deux ou trois mètres de haut, étagés les uns au-dessus des autres, comme les pierres des pyramides d'Egypte. Cette disposition, due au renversement d'une stratification calcaire, permet d'y passer; seulement, si l'on ne veut pas se casser le cou, il faut y déployer une solidité de jarret incommensurable, souvent même s'aider de ses mains et de ses genoux. Il nous fallut environ quatre heures pour opérer cette descente, mais on met deux jours à monter le même chemin. Notre domestique Francesco frémissait en songeant que plus tard il devait y repasser. Vers midi, nous vîmes pour la première fois le rio Cachiacu que nous entendions gronder depuis plus d'une heure.

Ce torrent est très-rapide, plus large que la Seine, et contient une foule de rochers et de pierres de toutes grandeurs. Il court à travers les bois et les ravins en faisant mille cascades et mille détours, mais se dirige constamment de l'ouest à l'est. Il en résulte que nous le trouvions à chaque instant sur notre chemin, et que nous étions obligés de le traverser à tous moments, ce que nous avons fait jusqu'à trente fois dans une journée. Quelquefois il était répandu sur un terrain plat et nous le traversions à gué sans difficulté. D'autres fois, de grosses pierres étaient si heureusement placées, qu'en sautant de l'une à

l'autre nous parvenions à gagner la rive opposée sans nous mouiller les pieds, mais le plus souvent nous devions monter sur les épaules de nos Indiens ; autrement nous aurions eu de l'eau jusqu'à la ceinture. Alors, un faux pas de nos porteurs aurait pu nous faire culbuter, ainsi qu'il arriva à ma malle. En effet, lorsque je l'ouvris, je m'aperçus avec désespoir que tous les objets qu'elle renfermait étaient couverts de moisissure et à demi-pourris ! L'Indien qui portait ce colis était tombé dans l'eau et sa charge avait été entièrement submergée. Comme il marchait en avant, je n'avais pas vu sa maladresse et il s'était bien gardé de me l'avouer, de crainte d'être grondé. Je ne pus donc pas y remédier en faisant sécher mes effets au soleil, et la plupart d'entre eux furent perdus. Cet accident augmenta encore mes privations et me gêna beaucoup dans la suite de mon voyage.

Toutefois, là ne s'arrêtèrent pas les difficultés occasionnées par ce terrible torrent. Après l'avoir traversé une quinzaine de fois, nous pensions en être quittes ; mais loin de là, bientôt il se représenta à nous plus large et plus profond que jamais. Alors nos anciens moyens devinrent tout à fait insuffisants et d'un autre côté les rapides et les brisants du Cachiacu nous empêchèrent d'y nager ou de le franchir en radeau. Nous fûmes donc fort embarrassés. Comment faire, en effet, pour traverser un cours d'eau profond, quand on n'a ni pont, ni canot, ni radeau, et qu'il est impossible d'y nager ?

Voici cependant l'expédient dont nous nous sommes avisés en cette circonstance : chacun de nous chercha dans les environs et coupa deux grosses branches de deux mètres de long, terminées en forme de fourches ; puis revint sur la grève et s'y déshabilla complétement. On fit un paquet de tous nos vêtements, et un Indien fut chargé

de le transporter en l'attachant à la partie supérieure d'une grande perche. Ces préparatifs achevés, nous descendîmes bravement à l'eau, qui nous montait jusqu'au menton, et coulait avec une telle rapidité qu'elle menaçait à tout instant de nous entraîner. Alors, prenant nos fourches, et les plaçant sous nos aisselles comme des béquilles, nous eûmes d'abord un double point d'appui pour lutter contre le courant, et ensuite nous pûmes sauter facilement par-dessus les endroits plus profonds, ayant soin de respirer aux moments où nous étions en dehors de l'eau. Nous parvînmes ainsi de l'autre côté sans accident, et pendant ce temps ceux qui portaient nos bagages firent un détour très-considérable pour gagner un gué plus commode. Nous renouvelâmes souvent cette opération. Cependant comme les sinuosités du Cachiacu paraissaient augmenter et qu'il revenait à tout instant barrer notre route, ennuyés de nous déshabiller et de nous rhabiller sans cesse, nous quittâmes nos vêtements une fois pour toutes, et continuâmes le reste du jour nos pérégrinations à travers les forêts et les torrents, dans cette tenue encore plus simple que modeste !

Une fois nous rencontrâmes sur une grève trois Indiennes se disposant comme nous à traverser le torrent ; mais il fallut un bon moment pour les décider à enlever leur petit vêtement et à passer l'eau en même temps que nous.

Enfin il ne nous restait plus que deux ou trois gués à franchir, mais c'étaient les plus profonds, et notre inquiétude était grande, car nous étions poursuivis depuis le matin par un aguacerro qui, à tout moment, menaçait de se résoudre en pluie, et il paraît qu'en ce pays une forte averse grossit les rivières d'une façon méconnaissable, en quelques minutes. Or, si le Cachiacu s'était élevé seule-

ment d'un demi-pied il serait devenu complétement infranchissable. Pris entre deux de ses circuits et séparés de la troupe principale de nos Indiens, nous aurions pu y rester emprisonnés pendant un temps indéfini sans vivres et sans secours. Aussi marchions-nous le plus vite possible et la rapidité de notre course nous priva de ce dernier désagrément. Vers huit heures du soir, mouillés, écorchés, les pieds en sang, nous arrivâmes auprès d'un grand rancho bâti et occupé par une troupe considérable d'Indiens. Les hommes, les femmes et les enfants y grouillaient entassés pêle-mêle, les uns sur les autres, et formaient ainsi un tableau des plus curieux.

Nous nous installâmes sans cérémonie au milieu d'eux, et entortillés dans nos punchos, nous nous endormîmes bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain nous pûmes examiner nos voisins tout à notre aise et faire quelques observations. Les hommes étaient à peu près semblables à ceux dont j'ai déjà parlé, avec cette différence qu'ils portaient des colliers de dents de singes ou fabriqués avec des petits noyaux et des graines odoriférantes.

L'un d'entre eux s'était campé en manière d'ornement une plaque de rouge sur les joues et le bout du nez ! un autre avait tout le corps bariolé de raies bleues. Enfin, nous en vîmes un qui s'était suspendu au cou un petit objet gris de la grosseur d'un caillou et qui sous aucun prétexte ne pouvait passer pour un bijou, même chez les sauvages. Lui ayant fait demander quelques renseignements à ce sujet, il répondit que c'était du péri-péri et qu'une femme le lui avait donné comme gage de son affection. Les Indiens se figurent que cette substance est un talisman qui rend l'amour éternel; aussi lorsqu'une femme aime passionnément un homme, elle lui donne un

morceau de péri-péri dont il ne doit plus jamais se séparer. A cette condition, les deux amants ne cessent jamais de s'aimer. C'est à la fois un souvenir, un contrat, et peut-être un aphrodisiaque.

Les femmes de Cachiacu ont le haut du corps et les jambes entièrement nus, mais elles s'attachent un lambeau d'étoffe autour des reins comme les Chollos de la Cordillière et portent des anneaux à tous les membres. Plusieurs d'entre elles ont des cheveux noirs si épais et si longs qu'elles en sont couvertes comme d'un manteau.

Tous ces Indiens se disposaient à partir pour la chasse. Ils étaient armés de sarbacanes de trois mètres de long et de carquois de bambou renfermant chacun une centaine de flèches. Celles-ci étaient aussi petites que des aiguilles à tricoter, mais leurs pointes avaient été trempées dans du curare, et la moindre blessure qu'elles faisaient donnait la mort à coup sûr.

Voulant juger par nous-mêmes de l'habileté de ces chasseurs, nous priâmes l'un d'entre eux de nous donner un spécimen de son talent, en visant un objet quelconque.

En ce moment un petit oiseau se mit à chanter, avec une voix charmante et d'une manière très-distincte.

Quoiqu'il fût à une grande distance, notre Indien l'ajusta et le tua à l'instant. Il avait le corps d'un beau jaune doré et le bec effilé comme une aiguille. Pauvre petit être ! Ceux qui ont l'habitude de la sarbacane, la préfèrent aux meilleurs fusils, car elle porte aussi loin et ne fait pas le moindre bruit. Par suite, elle permet de tuer successivement une foule de singes ou d'oiseaux, tandis qu'une seule détonation les fait tous fuir à une grande distance.

Généralement les Indiens chassent séparément, afin d'éviter les distractions, et passent volontiers une semaine

au milieu des bois, n'emportant avec eux qu'une légère provision de bananes et une fiole de coca. Cette dernière matière jouit de la singulière propriété d'endormir l'estomac, et il suffit d'en avaler quelques parcelles pour apaiser subitement la faim. Nous apprîmes avec la plus vive satisfaction qu'il y avait aux environs une île, renfermant une famille de tigres et que nous pourrions aller les chasser si nous le désirions. Naturellement nous profitâmes de cette occasion que nous attendions depuis longtemps et partîmes de très-bonne heure, accompagnés d'une douzaine d'Indiens, armés de lances, qui, moyennant le don de quelques verroteries, avaient consenti à nous suivre. Arrivés au lieu de la chasse, nous nous séparâmes, Blin et moi, emmenant chacun la moitié de nos hommes. Puis, nous éparpillant le plus possible, nous cernâmes l'île de façon à former un grand cercle qui se rétrécissait de plus en plus. Tel était, théoriquement du moins, notre plan de campagne, mais on comprend qu'en pratique il fut beaucoup moins facile à exécuter. Les tigres se retirèrent au fond du bois et nous eûmes une peine énorme à les débusquer, craignant surtout de les dépasser sans les voir et de nous exposer ainsi à être attaqués par derrière, au moment où nous nous y attendions le moins. Enfin, l'un d'eux nous apparut blotti derrière un rocher, et nous regardant avec des yeux plus étonnés que féroces.

Toutefois, comme la longanimité n'est pas le côté saillant du caractère de ces animaux, et que celui-là pouvait se jeter sur nous d'un moment à l'autre en manière de distraction, j'allais envoyer une balle au défaut de l'épaule de mon adversaire, lorsqu'on me fit signe d'attendre.

En effet, le tigre pressé de toutes parts se dirigea lentement vers un arbre, puis y grimpa en deux ou trois

sauts, pensant ainsi se soustraire à ses ennemis. Alors je pus l'ajuster tout à mon aise et j'eus la satisfaction de le voir tomber, percé d'une balle à la colonne vertébrale. Mes Indiens se dirigèrent ensuite vers lui avec précaution et l'achevèrent à coups de lance. C'était un jaguar de moyenne taille, mais dont la robe, mouchetée très-régulièrement, était de la plus grande beauté.

Pendant ce temps, Blin tuait deux autres tigres, dont l'un était de première grandeur, et fut ainsi, comme toujours, le roi de la chasse.

Nous fîmes préparer leurs peaux, afin de pouvoir les emporter; malheureusement, celui qui fit cette opération eut la malencontreuse idée, pour abréger son travail, de couper à coups de machec l'extrémité des pattes de mon jaguar, ce qui lui a fait perdre une partie de sa beauté.

Peu de temps après cette chasse, nous atteignîmes un petit hameau appelé Balsapuerto, composé de trois ou quatre huttes d'Indiens, bâties en bambous et situé sur l'une des rives du rio Cachiacu. En cet endroit ce torrent devient navigable, aussi ce fut là que se termina notre marche à pied et que commença notre voyage en pirogue.

Nous renvoyâmes les Indiens qui nous avaient accompagnés à travers les forêts, pour en prendre d'autres habitués à manier la pagaie. On chercha le canot le plus confortable que l'on put trouver et on nous en amena un ayant environ huit mètres de long sur quatre-vingts centimètres de large. Nos hommes se placèrent à l'avant, et l'on construisit, séance tenante, avec des feuilles de palmier, un espèce de petit roufle appelé pamacari, afin que nous pussions nous mettre à l'abri du soleil et de la pluie. Enfin on embarqua quelques régimes de bananes, une bonne provision de poisson fumé et nous partîmes.

Le Cachiacu renferme à la hauteur de Balsapuerto,

comme dans tout son parcours, un grand nombre de rochers ; mais ce qui entrave le plus la navigation, ce sont les troncs d'arbres qui s'y trouvent répandus à profusion. A certaines époques de l'année, leur nombre est si considérable que le chenal en est complétement obstrué. Au moment de notre passage, il y en avait déjà beaucoup et ils menaçaient à chaque instant de nous faire chavirer ou de crever notre frêle esquif, d'autant plus que le courant nous entraînait très-rapidement.

Tandis que nos Indiens dirigeaient notre bateau le mieux possible, au moyen de leurs pagaies et de longs bâtons, nous occupions nos loisirs à lire, à rêver et à chanter, tour à tour appuyés sur nos bagages, ou étendus sous nos pamacaris. Souvent aussi nous passions de longues heures à fumer, tout en regardant les rives enchantées qui se déroulaient sous nos yeux. Les berges du Cachiacu sont partout couvertes de bois impénétrables, dont les arbres se penchent et retombent jusque dans l'eau. On rencontre aussi en plusieurs endroits de véritables jungles, composées de cannes sauvages de cinq à sept mètres de haut. Ces roseaux d'un vert tendre, rafraîchissent la vue, en se projetant sur le fond obscur de la forêt et leurs légers sommets s'inclinent gracieusement au moindre souffle de la brise. Enfin de grands arbres chargés de lianes et d'orchidées de toutes nuances, des lataniers et des palmiers de mille espèces différentes, viennent, comme toujours, relever cet ensemble de la manière la plus pittoresque.

Cependant l'obligation de rester des journées entières accroupis dans un espace étroit, nous fatiguait beaucoup, et après sept ou huit heures d'immobilité, nous étions aussi courbaturés qu'à la suite de nos plus longues journées de mule. Le soir nous abordions auprès d'un banc de sable et nos Indiens y préparaient aussitôt du feu et un

NAVIGATION EN PIROGUE SUR LE CACHIACU

(Dessiné par M. Dardoize, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

rancho avec des feuilles de palmiers et de balisiers, comme dans nos haltes à travers la forêt. Seulement le sable mou et chaud constituait un lit beaucoup plus agréable que la terre sur laquelle nous nous étions couchés jusque-là. Un jour, nous trouvâmes un petit rancho, qu'un Indien avait sans doute construit et abandonné dans quelqu'une de ses chasses.

J'allais m'y asseoir sur un tas de feuilles mortes qui s'y trouvaient entassées, lorsqu'un de nos hommes poussa un cri rauque et m'avertit qu'il ne fallait jamais toucher à ces débris sans les avoir auparavant remués avec un long bâton. Il paraît, en effet, que souvent des serpents, attirés par la chaleur des cendres et par quelques restes de nourriture, viennent s'y installer et mordent les imprudents qui osent les déranger.

Lorsque le ciel était suffisamment pur, nous nous abstenions de faire construire un rancho, et chacun de nous se couchait sous sa moustiquaire. Celle-ci, suspendue au moyen de deux piquets fixés en terre et de deux petites vergues horizontales, servait de tente et en même temps préservait des insectes, de plus en plus nombreux ici. Parfois leurs essaims étaient tellement considérables qu'il était impossible de manger sans en avaler des milliers, et nous ne parvenions à nous y soustraire pendant nos repas qu'en marchant rapidement et en sautant comme des enfants. Enfin, bien qu'enveloppés sous nos moustiquaires, ils trouvaient encore le moyen de nous empêcher de dormir par le bruit qu'ils faisaient en voletant autour de nous.

Le 3, nous parvînmes au confluent du Cachiacu et d'une rivière beaucoup plus large, appelée le Paranapoura, dans laquelle il se jette. Dès lors les troncs d'arbres et les obstacles de toute nature qui avaient

entravé notre marche jusque-là, disparurent comme par enchantement. On mit de côté les perches servant à éviter les écueils, et l'on ne se servit plus que de la pagaie. Voulant profiter de ces circonstances pour gagner du temps, à dater de ce moment nous voyageâmes jour et nuit, ne nous arrêtant qu'une demi-heure, matin et soir, pour faire cuire nos bananes sur quelques grèves.

Un jour, en mettant pied à terre, nous vîmes un gros serpent noir, d'un mètre et demi de long, qui partit entre les jambes de l'un de nos hommes, puis il sauta dans l'eau et se mit à nager en zigzag avec une rapidité étonnante. Voyant cela, quatre de nos rameurs se précipitèrent à l'instant dans la pirogue et poursuivirent leur ennemi le plus vite possible. Celui-ci gagnant beaucoup de terrain, je ne comprenais pas comment les autres avaient la prétention de l'atteindre; mais on m'expliqua que bientôt le serpent serait épuisé et n'irait plus que fort doucement, tandis que les hommes conserveraient toujours la même vitesse, et qu'au bout d'un certain temps ils finiraient par l'atteindre. C'est, en effet, ce qui arriva. Au bout de cent ou cent cinquante mètres, l'abominable reptile ralentit sa course, puis, manquant de forces pour la continuer, il voulut entrer dans le bois; mais cette évolution l'obligea à lutter contre le courant et le retarda encore davantage : la barque l'atteignit, et un coup de bâton bien appliqué le coupa en deux.

Le lendemain nous abordâmes auprès d'un petit village appelé Munichez, où des moines franciscains avaient établi autrefois une mission. Après avoir visité quelques-unes de ses cabanes, bâties en cannes et tapissées de nattes de latanier, nous allions nous retirer, lorsque l'on vint nous prévenir qu'on allait donner un *baïlé* dans une hutte voisine, et on nous engagea fort à y assister. Nous

ne nous le fîmes pas dire deux fois et fûmes récompensés de notre empressement par un spectacle vraiment très-curieux. Le bal avait lieu dans une cabane de la grandeur d'un beau salon. Au milieu du panneau principal on avait suspendu, en guise d'ornement, un foulard rouge bien ouvert et un fragment de chasuble damassée enrichie de deux miroirs à barbe. Ces deux objets, parvenus je ne sais comment en la possession de ces sauvages, leur paraissaient le nec plus ultrà de ce que l'industrie européenne pouvait produire, et ils dansaient devant eux comme devant des fétiches. Il y avait là une soixantaine d'individus dans le costume primitif déjà décrit plusieurs fois; seulement, pour la circonstance, ils s'étaient couvert le corps de rouge, de bleu et de noir, et paraissaient surtout très-fiers des gants et des chaussettes qu'ils s'étaient dessinés sur les mains et les pieds avec une décoction d'indigo. L'un d'entre eux avait la figure entièrement barbouillée de rouge et étalait avec complaisance cette hideuse monstruosité. Cet homme était parfaitement heureux, car il avait le bonheur de se trouver charmant. Contrairement à ce qui se passe en Europe, les femmes n'étaient revêtues d'aucun ornement, tandis que pour leur plaire les hommes s'étaient affublés de leurs plus belles parures de plumes. La plupart de ces coiffures se composaient de dix ou douze gorges d'aras réunies par un fil et tombant autour de la tête; mais il y en avait qui formaient d'élégantes couronnes ou des cylindres de vingt centimètres d'élévation, au-devant desquels trois grandes plumes de toucans se balançaient comme des panaches. Enfin, les élégants avaient le cou chargé d'autant de colliers qu'ils en pouvaient porter. Les uns étaient faits avec les collections des plus jolies dépouilles de chasse de leurs propriétaires, et parmi ces dernières on remarquait un oiseau

dont la nuance bleu de ciel était plus pure que celle des plus fines turquoises. D'autres colliers étaient fabriqués avec des noyaux évidés et coupés par le milieu, dans chacun desquels était introduite une dent de singe faisant l'office de battant. Ces graines, très-dures et très-sonores, produisaient au moindre choc autant de bruit qu'une centaine de grelots. Enfin, il y en avait d'autres composés d'une foule de petits talismans attachés les uns à la suite des autres comme les grains d'un chapelet. On y voyait naturellement du péri-péri, dont j'ai indiqué l'usage, du guaco contre la morsure des serpents, des gousses de vanille, des fragments de bois odoriférants et des osselets destinés à chasser le mauvais œil.

Les Indiens ne se dessaisissaient pas volontiers de ces objets, car ils n'en possédaient que le juste nécessaire et tenaient particulièrement à ces derniers, auxquels ils attachaient une importance morale très-considérable. Cependant nous parvînmes à nous en procurer plusieurs en donnant en échange des aiguilles, des hameçons, des couteaux et quelques verroteries. Voici maintenant en quoi consistaient les danses que l'on exécutait au moment de notre arrivée.

Une femme mit sur sa tête une calebasse pleine de massato, et tourna sur elle-même en se livrant à un piétinement qui ressemblait, en très-laid, à une danse d'ours. Bientôt elle y joignit toutes les contorsions imaginables, mais en ayant toujours le plus grand soin de garder la tête droite et presque immobile, afin de ne pas renverser le précieux liquide qui s'y trouvait en équilibre.

Enfin, à des intervalles égaux, environ toutes les douze mesures, elle se baissait jusqu'à terre et sifflait comme un serpent. Pendant ce temps un sauvage placé en face d'elle, l'excitait en lui faisant les plus atroces grimaces de

UN BAL CHEZ LES INDIENS DU PARANAPOURA

(Dessiné par M. J. Didier, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

son répertoire, gesticulant des bras et des jambes et la cognant de temps à autre en signe de sympathie.

L'orchestre était à peu près semblable à celui dont j'ai parlé en décrivant la batouque d'Ibagué à la Nouvelle-Grenade ; seulement ici les tambours et les flûtes dominaient tellement qu'ils faisaient une bacchanale assourdissante.

Les musiciens, loin de rester, comme partout ailleurs, immobiles dans un coin de la salle, dansaient tout en jouant de leurs instruments et constituaient la partie la plus animée de la société. Placés en rang à la suite les uns des autres, ils emboîtaient le pas derrière la danseuse et la suivaient partout, imitant chacun de ses mouvements. Lorsqu'un couple avait fini, un autre le remplaçait, mais les musiciens paraissaient infatigables et ne se reposaient jamais. Quant aux rafraîchissements, ils se composaient de cachasse, mauvaise eau-de-vie du pays, et surtout de massato, liqueur blanchâtre qui, sur les bords du Paranapoura, de même que sur toutes les rives de l'Amazone, remplace la chicha des Cordillières. La façon dont se prépare cette boisson est tellement répugnante que je n'ai pas eu le courage de la goûter. Après avoir coupé des racines d'yuca en petits morceaux, une douzaine de vieilles femmes se réunissent en cercle et mâchent successivement tous ces fragments, puis les crachent dans un récipient commun situé au milieu d'elles. On laisse fermenter quelque temps cet atroce mélange et on n'a plus qu'à le tamiser pour obtenir le massato. Les Indiens prétendent que la salive est le meilleur levain que l'on puisse trouver, d'autant plus qu'elle laisse un parfum *sui generis* qui ne peut se remplacer. Malgré toutes ces séductions, nous reprîmes bientôt notre route en pirogue, et après une journée de navigation, nous débouchâmes dans

l'Huallaga, rivière si large que nous n'en distinguions qu'à peine les bords.

Une nuit que nous étions entassés sous notre frêle pamacari, une pluie torrentielle fondit sur nous et nous inonda complétement.

Sans aucun abri et dans l'impossibilité de changer de vêtements, nous souffrîmes beaucoup; il ne fallut pas moins que le soleil du jour suivant pour nous sécher et nous remettre.

Ce fut, je crois, la nuit la plus pénible que nous ayons eue à subir dans tout notre voyage. En vérité, je ne comprends pas comment nous avons pu passer par tant d'épreuves sans attraper la moindre maladie. Je ne répondrais pas cependant que nous n'ayons amassé de bons rhumatismes, qui, dans nos vieux jours, viendront nous rappeler l'Amérique.

Chemin faisant, nous avons rencontré les pètits villages de Jurimaguas et de la Laguna, mais je ne les cite que pour mémoire.

Toutefois, ce dernier est tellement infesté de moustiques que je me crois obligé de le signaler au lecteur qui aurait la velléité d'aller se promener sur l'Huallaga, afin qu'il l'évite à tout prix. Je crois, en effet, pouvoir affirmer qu'il n'y a pas dans tout l'univers un endroit plus rempli de ces méchants insectes que celui-là. Pour nous en garantir, nous avons dû nous entortiller la tète dans un sac, fermer l'extrémité de nos manches et de nos pantalons avec des cordes; puis marcher et sauter continuellement, sans prendre un moment de repos par une chaleur de 40°, afin d'effrayer nos persécuteurs.

Le lendemain nous atteignîmes l'immense fleuve des Amazones. En cet endroit il s'appelle encore le Maranon, mais il est déjà si considérable qu'il mériterait le nom de

rio Maré qu'on lui attribue au Brésil. Notre pirogue y faisait l'effet d'un brin de paille au milieu de l'Océan.

Toute la vallée de l'Amazone, depuis les Cordillières péruviennes jusqu'à l'océan Atlantique, ne forme qu'une immense forêt vierge. La nature semble s'y reposer des convulsions qui ont dû présider à la formation des Andes; aussi le terrain est-il toujours plat et parfaitement horizontal. Il en résulte que les bords de l'Amazone, de même que ceux de tous ses affluents, sont identiquement semblables et très-monotones, malgré la magnificence de la végétation qui les recouvre.

Ce fleuve est peuplé d'une foule innombrable de poissons complétement inconnus en Europe. La plupart ont la chair très-délicate; toutefois il faut bien se garder de manger les premiers venus sans examen, car plusieurs d'entre eux constituent de véritables poisons. Il en est de fort dangereux, qui ne craignent pas d'attaquer l'homme et souvent le blessent grièvement.

On nous a raconté que, dernièrement, un Indien, se baignant dans le Paranapoura, avait été mutilé d'une façon si atroce par un poisson appelé *canero*, que depuis il traîne une existence misérable, cachant, sous un long manteau, une plaie inguérissable et dégoûtante.

Les animaux les plus à craindre dans ce fleuve, sont les caïmans. On dit qu'ils atteignent quelquefois une longueur de sept à huit mètres, et leur nombre est si considérable que l'on ne peut se baigner sans courir la chance à peu près certaine de se faire dévorer. Au mois de décembre, les grèves étant submergées, ces monstres ne peuvent s'y étaler, ainsi qu'ils le faisaient le long de la Magdalena et de la Daule, au moment de notre voyage à la Nouvelle-Grenade. Constamment cachés sous l'eau, ils n'apparaissent à la surface que fort rarement et se confondent avec

la boue des berges ou les troncs d'arbres qui flottent de tous côtés. Aussi n'en avons-nous vu qu'un très-petit nombre dans notre navigation sur l'Amazone. Au moment des eaux basses, les Indiens se réunissent en grand nombre pour la pêche de la tortue. A l'époque de la ponte, ces animaux arrivent par troupes immenses sur les bancs de sable, y creusent des fossés et y déposent leurs œufs. Immédiatement après, les Indiens, qui guettent chacun de leurs mouvements, se précipitent sur elles, en retournent le plus possible et se procurent ainsi d'un seul coup des tortues dont ils se nourrissent et des œufs avec lesquels ils font une huile délicieuse.

Au moment des grandes crues, l'Amazone présente un aspect fort curieux. Les eaux se répandent à une grande distance, inondent une partie de la forêt et les berges disparaissent entièrement. Alors on peut se promener en pirogue entre les arbres et l'on voit des poissons nager au milieu des branches, des lianes et des fleurs.

Les riverains immédiats de l'Amazone n'offrent pas grand intérêt. Ce sont presque tous des métis idiotisés qui ont perdu leurs qualités primitives sans acquérir celles de leurs conquérants. Dès le dix-septième siècle, les jésuites et les franciscains ont organisé des missions chez les sauvages de ces régions. Ceux-ci, recrutés au fond des forêts et dûment catéchisés, se sont groupés petit à petit autour de certains centres. Plus tard ils se sont associés avec des nègres et des soldats brésiliens ou péruviens et ont formé une population hybride, soi-disant civilisée, mais qui en réalité n'a de chrétien que le nom et de civilisé, que le pantalon. C'est ainsi que se sont formés les villages de Nanta, Omaguas, Cochiquinas et autres, situés sur le haut Amazone, lesquels se composent simplement d'une douzaine de chaumières construites en bousillage et cou-

vertes de palmiers. Le voyageur, avide de couleur locale, ne trouvera pas là beaucoup de sujets d'études, car les Indiens que l'on y rencontre aujourd'hui, en quittant leur rocou, ont perdu leur originalité ; mais il suffit de pénétrer un peu dans les bois ou de remonter à quelques kilomètres les affluents que l'on trouve à chaque pas, pour voir les sauvages les plus intéressants. Certaines rivières telles que le Javari, par exemple, n'en sont que trop remplies, ainsi que de malheureux ingénieurs ont pu le constater dernièrement.

En effet, contre l'expédition du Pachitea, dont j'ai déjà raconté la catastrophe, les gouvernements péruvien et brésilien ont envoyé, vers le mois de juin 1866, une commission scientifique sur le Javari, afin de tracer exactement le cours de cette rivière qui sert de frontière commune au Pérou et au Brésil. Or, tandis que ces pacifiques explorateurs prenaient des angles et calculaient des logarithmes, une grêle de flèches vint les assaillir subitement dans leur canot et en tua plusieurs. Un seul parvint à s'échapper, mais en passant par d'horribles épreuves; ce fut le *senor* Passoldan, qui avait eu la cuisse percée jusqu'à l'os par une flèche empoisonnée. Sa blessure n'était pas très-grave par elle-même, mais elle devenait mortelle à cause du curare qu'elle renfermait. Aussi les Indiens, le voyant tomber, ne s'en étaient plus occupés, convaincus de sa mort immédiate. Mais ce poison, sans doute éventé, avait perdu une partie de sa force et le malheureux blessé, à demi-empoisonné et en proie à de cruelles souffrances, ne mourut cependant pas. Entraîné à la dérive par la force du courant, il put redescendre la rivière, mais ne dirigeant qu'avec une peine infinie sa pirogue encombrée de morts. Il parvint à se traîner ainsi jusqu'à l'Amazone où il espérait pouvoir se procurer

du secours, mais ne trouvant ni ambulances ni chirurgien, il dut continuer ce pénible voyage jusqu'au Para.

Durant notre séjour dans cette ville, nous le trouvâmes, étendu sur une chaise longue et toujours dans le plus triste état, malgré le régime de bistouri, auquel on l'assujétissait constamment. Il paraît que, quelques mois avant cet événement, ce jeune homme était remarquablement beau et robuste ; lorsque nous le vîmes, véritable cadavre vivant, il n'avait que la peau sur les os, ses cheveux et ses dents étaient tombés, les yeux lui sortaient de la tête et il avait l'air d'un spectre.

Une de ses mains, effleurée par une flèche, avait pris une teinte bleue livide et ressemblait à celle d'un noyé. Le malade, particulièrement impressionné par cette circonstance, ne cessait de tourner et de retourner cette main en la regardant avec une sorte d'horreur qui faisait mal à voir. Dieu veuille que cet intéressant malade soit aujourd'hui complétement rétabli et qu'il soit la dernière victime des sauvages habitants de l'Amérique du Sud. Nous n'eûmes malheureusement pas le temps de remonter complétement l'Ucayali, ainsi que nous en avions eu le désir, en lisant l'intéressante description que M. P. Marcoy en donne dans le *Tour du Monde*, mais nous pûmes cependant faire quelques lieues sur cette immense rivière, presque aussi large que l'Amazone, et voir quelques huttes de Mayorunas, qui nous donnèrent une idée de ce que devaient être les autres.

Ces Indiens, d'une malpropreté révoltante, sont vêtus d'une espèce de sac jaune rayé de noir, qui leur donne un cachet fort original. Leurs armes se composent d'arcs, de flèches, de lances et d'hameçons remarquablement bien travaillés. Nous en avons rapporté environ deux cents spécimens, que tout le monde trouve supérieurs à

ceux qui proviennent de la côte d'Afrique ou des îles de l'Océanie. Les arcs et les lances sont faits avec la partie la plus résistante de certains palmiers et ornés de plumes de toucans. Les flèches, d'une étonnante variété de forme et admirablement équilibrées, ont 2 mètres 20 centimètres de long, et sont formées chacune d'une canne sauvage à l'extrémité de laquelle on a fixé une palette de bambous taillée de façon à pénétrer dans les chairs, ou à y entrer sans pouvoir en sortir. Presque toutes sont ornées de peintures flamboyantes, et quelques-unes sont enrichies de cheveux et de dépouilles venant des hommes ou des animaux qu'elles ont servi à tuer.

Les Indiens de l'Ucayali, de même que tous ceux que nous avons rencontrés dans le courant de notre voyage, se sont montrés généralement doux et bienveillants pour nous. Soit qu'ils comprissent que nous les visitions en simples curieux et sans arrière-pensée, soit qu'ils fussent avertis par ceux qui nous accompagnaient, de nos intentions pacifiques et de la singulière manie que nous avions de payer exactement tout ce que nous demandions; le fait est que nul d'entre eux ne vint nous chercher querelle, et qu'il ne nous arriva aucun accident. Toutefois, il y a des endroits où l'on séjourne très-sûrement et qui sont voisins de lieux extrêmement dangereux.

A Iquitos, par exemple, village situé sur l'Amazone, un peu en aval de l'Ucayali, on trouve des maisons assez confortables, et un petit poste militaire qui en garantit la sécurité; mais on ne peut passer la nuit sur la rive opposée sans être certain d'être assassiné. Iquitos est aujourd'hui en voie d'extension et de progrès. Dernièrement, on a eu l'heureuse idée d'y établir une scierie, qui, placée comme elle l'est au milieu d'une immense forêt, ne peut manquer de rapporter des sommes très-considérables. On a

lieu de s'étonner de ne pas voir un plus grand nombre d'établissements semblables sur les rives de l'Amazone, où l'on trouve partout la matière première pour rien et un magnifique fleuve pour faciliter les transports. Mais les bras manquent dans toute l'Amérique du Sud, tandis qu'en Europe c'est leur nombre même qui devient une source de pauvreté.

Iquitos possède quelques petites tiendas, horribles capharnaüms, où l'on trouve toutes sortes de drogues, des étoffes grossières, des chaussures, des guitâres, de vieilles ferrailles, de la cachasse, des ananas, des bananes et des peaux de serpents, et mille objets entassés les uns sur les autres; mais, ce qui constitue le fond de ces marchandises, ce sont des bouteilles remplies d'un atroce mélange que l'on vend pour du vin. Les marchands sont toujours munis d'une collection d'étiquettes variées, et suivant qu'on leur demande du saint-estèphe ou du saint-julien, du château-larose ou du mâcon, ils s'empressent de coller l'étiquette correspondante sur une bouteille quelconque, absolument comme nos meilleurs marchands de vin parisiens, seulement leurs prix sont trois fois plus considérables.

On nous a fait voir à Iquitos, la plus grande merveille végétale qu'il soit possible de rencontrer dans tout l'univers.

C'est un arbre d'une hauteur colossale, au milieu duquel se trouve un palmier épineux. Un léger examen pourrait faire croire que ce palmier s'est élevé comme un parasite, en prenant racine à la partie supérieure du premier tronc; mais en regardant à travers une ouverture qui est située dans l'arbre à une petite hauteur au-dessus du sol, on aperçoit le stipe du palmier déjà complétement formé. D'ailleurs, l'écorce extérieure, réunie

PHÉNOMÈNE VÉGÉTAL

(Dessiné par M. Dardoize, d'après un croquis de M. le vicomte Blin de Bourdon.)

dans toutes ses parties, n'offre aucun des caractères d'une plante grimpante.

Ainsi ce sont deux arbres d'essences différentes qui ont poussé ensemble, à la même place, et à travers l'un de l'autre. Ce phénomène a paru si extraordinaire aux Indiens d'Iquitos, qu'ils l'ont conservé au centre d'un défrichement considérable, quoiqu'ils soient généralement peu sensibles aux curiosités végétales.

Bientôt nous reprîmes notre navigation et arrivâmes peu après au confluent de la rivière de Pébas, que nous remontâmes jusqu'à un petit village du même nom. Les franciscains ont fondé autrefois une mission en cet endroit et y ont fait un grand nombre de prosélytes parmi les sauvages Iaguas. Quoiqu'à Pébas même une partie des habitants aient conservé leurs usages et leurs costumes primitifs, si l'on veut voir les Iaguas dans toute leur originalité, il faut pénétrer assez avant dans les bois.

Nous partîmes dès le matin, et recommençâmes, au milieu de la forêt, une de ces marches à pied que nous avions faites si souvent dans la Cordillière; nous faufilant sous des lianes, traversant des torrents à gué ou en équilibre sur des troncs renversés, franchissant des fossés, sautant, glissant, le tout par une chaleur absurde et à travers des fourrés épais, encombrés d'une végétation invraisemblable. Seulement ici les grands arbres étant rares, leur feuillage noir n'interceptait pas les regards et l'on pouvait voir distinctement cette prodigieuse quantité de plantes de formes étranges et de fleurs aux couleurs vives, habituellement cachées dans les profondeurs des forêts vierges. Ces plantes, reflétant une lumière étincelante et dorée, rappelaient l'éclat des gerbes et des étoiles

d'un feu d'artifice. On aurait pu se croire dans un parc de fées, éclairé par une lumière électrique.

Les laguas ne se réunissent point pour former des villages; chaque famille habite une hutte isolée au milieu de la forêt et y vit comme dans un petit domaine, en jouissant de l'indépendance la plus absolue. Obligés de se suffire à eux-mêmes, ils s'ingénient de mille façons et trouvent le moyen de créer tout ce qui est nécessaire à leurs besoins. Plus avancés que les Chollos, soi-disant civilisés, et même que les habitants du littoral qui ne savent absolument rien faire, les sauvages de l'intérieur, (les laguas par exemple), fabriquent avec des éléments très-imparfaits leurs habitations, meubles, ustensiles de ménage, des armes pour la chasse, la pêche et la guerre, préparent des remèdes souvent très-efficaces; enfin confectionnent des instruments de musique et des ornements de toutes sortes pour leurs plaisirs et leurs fêtes. Leurs cabanes construites en bambou, cannes et palmiers, sont coquettes et spacieuses.

L'intérieur est confortable, propre et bien tenu. De petites claies de joncs servent de tables, le sol est garni de nattes; des hamacs de coton tissés par les femmes sont suspendus entre les cloisons, des sarbacanes sont appuyées d'un côté, des peaux de tigres jetées un peu plus loin, des fruits exquis groupés dans un coin, et des tambours, guitares, flûtes et autres instruments de musique semés çà et là.

Ces huttes sont entourées de champs de cannes à sucre, d'yucas, d'ananas et de bananiers qui repoussent d'eux-mêmes, sans que l'on ait à s'en occuper, et qui offrent une nourriture assurée, indépendamment du chou-palmite, du cacao sauvage, de la vanille et des mille fruits que renferment les forêts. Les ananas surtout sont déli-

cieux, leur grosseur prodigieuse, et leur pulpe charnue, blanche, fondante et parfumée, ne ressemble en rien à celle des fruits que l'on vend en Europe sous le même nom. Les Indiens s'en servent pour fabriquer une chicha qui est une des meilleures boissons que l'on puisse imaginer.

Elle se compose d'un sirop d'ananas mêlé avec du jus de canne à sucre légèrement fermenté, de sorte qu'elle conserve un arôme exquis, et possède cependant un petit goût acidulé qui la relève fort agréablement. Qu'on se figure un mélange de vin de Champagne et de sirop d'ananas, on aura une idée de ce nectar délicieux.

Lorsque les Iaguas ne sont pas à la chasse ou à la pêche, ils passent leur temps à fumer et à jouer du tiplé en se balançant dans leurs hamacs. Enfin, comme pour eux les plus petits événements deviennent des prétextes à réjouissance, ils se réunissent presque tous les soirs pour danser, boire et faire de la musique. Je ne me souviens pas d'avoir jamais visité un village indien sans y avoir trouvé un bal ou une fête quelconque.

Les Iaguas portent, pour tout vêtement, un cordon d'herbes sèches semblables à du chanvre, qu'ils passent entre leurs jambes et fixent au moyen d'une ceinture. Tous ont le corps entièrement couvert de rocou et par conséquent d'un rouge orangé. Ils portent des anneaux et des colliers comme les Indiens de l'Huallaga; mais, au lieu de laisser flotter leurs cheveux sur leurs épaules, ils les coupent ras, et placent sur l'arrière de leur tête de petites couronnes en forme d'auréole qui sont très-artistement travaillées. C'est du pays des Iaguas que nous avons rapporté les plus jolis objets de nos collections.

En somme, on voit donc que ces sauvages ne sont pas trop malheureux, et beaucoup moins rapprochés du singe

qu'on se le figure en Europe. Je dirai plus, je les trouve, quant à moi, très-supérieurs à nos paysans, et c'est à eux, et non aux habitants des grandes villes, qu'il est rationnel de les comparer. Cependant je mets en fait que la vie d'une famille de sauvages est au moins aussi confortable, plus agréable et peut-être même plus luxueuse que celle d'un honnête ménage de provinciaux jouissant de quelques mille livres de rente. Chez eux, pas de besoins difficiles à satisfaire; pas de pauvres, pas de prolétaires, pas même d'ouvriers, pas d'armée, pas de vassaux, pas de sujets, pas d'esclaves; tous sont libres et souverains chez eux, tous sont rois. A la vérité, je ne parle que de la vie matérielle; mais, au point de vue intellectuel, qui sait s'ils ne trouvent pas en eux-mêmes plus de philosophie que dans les livres les plus profonds, et dans une fleur plus de poésie que dans Homère! Quant à leur costume, assurément il nous paraît étrange; mais d'abord le nôtre ne le serait pas moins aux yeux d'une personne impartiale, et puis il est tellement nécessité par les circonstances, que le Parisien le plus élégant serait amené petit à petit à l'adopter en voyageant dans ces contrées. La chaleur le forcerait d'abord à retirer sa jaquette, son gilet et sa cravate, puis à se décolleter le plus possible; bientôt il reconnaîtrait l'inutilité de ses manches, et, pour peu qu'il ait une douzaine de rivières à traverser dans sa journée, il serait obligé de se déshabiller complétement. Enfin, s'il restait longtemps dans le pays, ce serait de sa part une précaution fort intelligente de se couvrir la peau de substances propres à la garantir des exécrables moustiques. A la vérité, certains sauvages portent des anneaux dans le nez, mais chez nous on en porte aux oreilles. Les plumes de toucan valent bien nos plumes d'autruche, et leurs couronnes

nos coiffures. Je conviens qu'avec un pareil costume on est privé des avantages du chapeau tuyau de poêle, des douceurs du demi-terme, de la rotondité des poitrines en caoutchouc, de la forme des corsets ou des mollets rembourrés, de la séduction des perruques et des râteliers, ainsi que du cachet irrésistible des faux-cols, des crinolines, des fausses tournures et des lorgnons; mais on ne peut refuser d'admettre qu'il ne soit nécessaire au milieu des forêts tropicales, et surtout plus artistique que les blouses déguenillées des environs de Paris.

Assurément les Indiens se livrent quelquefois à de cruelles représailles envers les Européens; mais ont-ils été les premiers à marcher dans cette voie? Les hordes européennes n'ont-elles pas autrefois pillé leurs demeures, violé leurs femmes, massacré leurs défenseurs et réduit leurs enfants en esclavage, les forçant à exploiter des mines d'or dont elles volaient le produit?

Voilà les atrocités auxquelles on s'est livré au nom de la civilisation!

Est-il donc étonnant qu'aujourd'hui le nom d'Européen soit pour eux synonyme de pillard et d'assassin, qu'ils nous traquent et nous tuent comme des bêtes fauves toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion?

Ces hommes ont une civilisation à eux, différente de la nôtre, mais appropriée à leur milieu, et telle quelle, ils ont le droit de la conserver. Mais, aujourd'hui plus que jamais, la force prime le droit, et bientôt les dernières tribus d'Indiens libres disparaîtront. Je ne sais ce qu'on leur ménage en échange de leur poétique existence, mais, à en juger par les Chollos, ils n'y gagneront pas et les artistes les regretteront.

Après avoir passé quelque temps chez les Iagnas, nous reprîmes la route de Pébas afin de regagner l'Amazone.

Vers la fin du jour, Blin qui marchait en avant, croyant que j'avais un guide avec moi, doubla le pas afin de faire préparer notre dîner. Mais j'étais seul, et ne tardai pas à me perdre complétement. Plusieurs fois je crus reconnaître des touffes de fleurs et de bambous que j'avais rencontrées en venant, mais ces leurres ne servirent qu'à m'égarer davantage. Au bout d'un certain temps, j'entendis deux ou trois cris prolongés. Croyant que c'était une personne qui m'appelait, je me précipitai dans la direction d'où ils semblaient venir, et lorsque j'eus fait une centaine de pas, les mêmes cris se reproduisirent d'un côté opposé. Je crus m'être d'abord trompé et revins sur mes pas en appelant à mon tour de toute la force de mes poumons, mais chaque fois les réponses revinrent d'un point différent.

Je ne pouvais m'expliquer ce phénomène; les idées les plus absurdes me venaient à l'esprit. Les bruits qui avaient frappé mon oreille ne ressemblaient en rien à des échos, et je croyais bien avoir reconnu des voix humaines; mais alors pourquoi semblaient-elles me fuir? Pourquoi s'éloignaient-elles les unes des autres? Etais-je entouré d'Indiens qui cherchaient à m'attirer dans quelque piége, ou de bêtes fauves dont j'ignorais le hurlement?

En ce moment je me souvins avoir ouï dire dans mon enfance qu'il y avait dans les forêts de l'Amérique certains oiseaux dont la voix ressemblait à celle de l'homme, et qui égarait souvent les voyageurs pour dévorer ensuite leurs cadavres.

Je me demandais si cette histoire était une réalité, et, voyant la nuit approcher, je me trouvai dans le plus grand embarras et plein d'anxiété. Ne sachant plus où me diriger, et craignant de m'éloigner davantage, je pris

SAUVAGES JAGUAS

(Dessiné par M. J. Didier, d'après un croquis de M. le comte de Gabriac.)

le parti de m'arrêter au milieu d'une clairière et d'attendre avec la résignation du sage.

Cette aventure bien simple en elle-même aurait pu tourner de la façon la plus fâcheuse pour moi ; mais heureusement un des hommes que Blin avait envoyés à la découverte finit par me retrouver, et nous rentrâmes ensemble à Pébas au moment où la nuit la plus profonde se faisait autour de nous. Un instant après, plusieurs personnes vinrent annoncer avec regret qu'elles ne m'avaient pas retrouvé, ce que je crus facilement. Toutefois je les interrogeai et elles me dirent qu'elles étaient allées dans une direction absolument opposée à celle d'où je venais. Ce n'était donc pas leur appel que j'avais entendu dans les bois. Les habitants prétendirent que ces cris provenaient sans doute de grosses grenouilles très-répandues dans le bassin de l'Amazone et dont le coassement mâle et sonore avait pu m'induire en erreur. Mais je connaissais parfaitement cet animal, l'ayant rencontré autrefois dans mon premier voyage au Brésil, et l'aurais facilement reconnu; je ne sais donc à quoi m'en tenir à ce sujet.

Cependant le senor Vasquez, établi à Pébas en qualité de gouverneur, avait eu la bonté de nous faire préparer par sa femme un dîner dont le menu était tout nouveau pour nous.

On nous servit d'abord un potage à la tortue, aromatisé avec des herbes du pays, puis nous mangeâmes, pour la première fois; du lamantin dont la chair rose ressemble à celle du saumon et paraît excellente, mais qui en réalité est dure et horriblement fade. Toutefois nous nous consolâmes avec du singe, trop heureux d'avoir une viande quelconque à mettre sous la dent, car depuis longtemps nous en avions été privés. On nous apporta en-

suite des ananas et des pacaïs. Ce dernier fruit, qui a la forme d'un fourreau de sabre, est une gousse d'un mètre et demi de long, dont les graines sont enveloppées d'un placenta blanc et filandreux mais extrêmement sucré. Enfin je ne puis omettre de citer de petites bananes rouges, que l'on nous présenta avec raison comme remarquablement bonnes. Contrairement aux bananes ordinaires, qui sont sèches et insipides, celles-ci avaient une pulpe rose, juteuse et très-parfumée. Ce *gaudeamus*, arrosé de force chicha et d'une honnête quantité de cachasse, se termina naturellement par une danse d'Indiens semblable à celles que j'ai déjà décrites et qui nous intéressa vivement. Pendant ce repas la conversation tomba sur les Indiens environnants et notre hôte nous signala une particularité assez curieuse qui mérite d'être relatée. Il paraît que, doués d'un caractère heureux et de mœurs très-douces, les Iaguas reçoivent généralement fort bien les étrangers; mais ils se montrent intraitables pour les pauvres diables qui ont la mauvaise chance d'être marqués de la petite vérole. Se figurant qu'ils peuvent toujours transmettre cette maladie, ils les considèrent comme des êtres dangereux dont il faut se débarrasser à tout prix. Le narrateur ajouta ensuite d'un air bienveillant que notre excursion si heureusement terminée prouvait en faveur de la netteté de nos peaux, ce qui nous flatta infiniment.

Le lendemain, après avoir descendu la rivière de Pébas, nous arrivâmes au bord de l'Amazone et nous eûmes enfin le plaisir de rencontrer le bateau à vapeur péruvien faisant le service du haut Amazone. Enchantés de pouvoir mettre fin aux privations d'un voyage en pirogue qui commençait à se prolonger un peu trop, nous renvoyâmes nos Indiens et nous nous embarquâmes

immédiatement. Le gouvernement péruvien, jaloux des lignes de paquebots établies par les Brésiliens entre le Para et Tabatinga, voulut aussi en avoir une sur la partie du fleuve qui lui appartenait. En conséquence il a acheté dernièrement deux petits bateaux à vapeur, fabriqués en Europe pour faire le cabotage entre la France et l'Angleterre. Cette acquisition, faite uniquement par vanité, lui permet de parler de sa flotte des Amazones! mais au fond il ne parvient à payer les mécaniciens anglais qu'à force d'emprunts, refuse les réparations les plus urgentes et sera forcé avant peu de tout abandonner.

Mais comme, pour avoir une belle marine, outre les bâtiments il faut encore des marins, on a donné aux balayeurs des uniformes à grands revers armés de cols d'un pied de large, en leur enjoignant de s'en affubler dans les graves circonstances. Lorsque, par exemple, on arrive en vue d'un village un peu considérable, les nègres et les autres domestiques s'empressent aussitôt de s'habiller, puis vont se promener sur le pont avec l'air crâne de vieux guerriers, ce qui est d'un fort bel effet pour les populations.

Les bateaux armés de quilles énormes ne sont nullement faits pour remonter des fleuves; aussi est-il fort rare qu'ils puissent atteindre le village de Yurimaguas qui leur est assigné comme point extrême de leur parcours; toutefois ils descendent toujours jusqu'à Tabatinga, où ils sont en correspondance avec les vapeurs brésiliens.

L'aménagement intérieur est tout à fait défectueux, du moins dans le bateau qui nous a conduits.

Celui-ci ne renferme qu'une chambre destinée tout au plus à servir d'abri à des promeneurs surpris par la pluie dans une traversée d'une heure, mais qui ne peut en aucune façon remplacer les cabines nécessaires à des

voyageurs qui doivent y passer quinze jours. Cependant c'est dans cette chambre commune que tous les passagers sont entassés pêle-mêle. Des nattes servent de lits et sont tellement rapprochées les unes des autres qu'elles se touchent, de sorte que les dormeurs ne sont séparés entre eux que par leurs moustiquaires. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de cette disposition, car personnellement je me suis trouvé placé entre deux femmes d'officiers. Le soir, il était assez amusant de voir le manége auquel elles se livraient pour se déshabiller décemment au milieu de toutes les personnes qui les entouraient.

Habituées de longue main à cet exercice, elles s'y prenaient très-adroitement, faisant la moitié de leur toilette en public et l'autre sous le moustiquaire.

Pendant la nuit nous souffrions beaucoup de la chaleur, car l'air n'arrivait dans notre boite que par deux hublots fort étroits, l'oxygène était rare et les rats très-nombreux; enfin, la personne qui se trouvait en tête de ma paillasse me réveillait de temps en temps en mettant son pied sur ma figure, je me glissais aussitôt un peu plus bas et faisais la même opération sur la tête d'un autre individu, qui poussait alors des carambas réitérés et jurait par tous les diables de l'enfer. Malgré tous ces petits désagréments, notre bateau tel qu'il était nous faisait l'effet d'un palais, comparativement à la pirogue que nous venions de quitter. La nourriture se composait invariablement de soupe à la tortue, de tortue bouillie, de tortue rôtie, de riz au beurre de tortue et de biscuit de mer qui remplaçait le pain. Connaissant d'avance ce menu que nous devions subir pendant une semaine entière, nous nous demandions avec inquiétude si nous aimerions la viande de tortue, et nous eûmes la satisfaction de constater qu'elle était fort bonne. Une chose singulière, c'est que, suivant la partie

de l'animal d'où l'on a tiré la chair que l'on mange, celle-ci a le goût et la couleur du veau, du mouton, du bœuf ou du poulet, à tel point que nous nous y sommes trompés plusieurs fois. Malheureusement cette viande est très-malsaine; elle échauffe beaucoup le sang et fait venir de nombreuses éruptions à la peau. En somme, nous avions de quoi vivre, et c'est beaucoup; mais si nous absorbions nos repas, du moins ceux-ci ne nous absorbaient pas, et il nous restait un temps considérable que nous employions à travailler, à faire de la musique ou à nous promener sur le pont en regardant les rives du fleuve, toujours semblables, mais toujours belles. On nous avait fait part autrefois d'une observation météorologique assez remarquable, dont nous avons par nous-mêmes constaté l'exactitude, la voici : Quand la pluie tombe à une certaine heure dans la vallée de l'Amazone, elle tombe tous les jours à la même heure pendant des semaines entières.

Un instant auparavant le ciel est pur et le soleil brille dans toute sa splendeur, mais à l'heure dite, un point obscur apparaît dans le lointain, puis un *aguacerro* noir comme de l'encre ne tarde pas à couvrir l'horizon et une pluie torrentielle et brûlante s'abat comme des grains de plomb et inonde tout.

Pendant ces pluies quotidiennes, je me réfugiais dans le dortoir dont j'ai parlé plus haut, afin d'écrire ce journal, mais l'eau pénétrait au travers du plafond vermoulu et venait ruisseler sur mon papier.

Le lecteur aura certainement quelque indulgence pour un ouvrage fait dans des conditions si désavantageuses.

Par bonheur, nous arrivâmes le 22 à Tabatinga, première ville brésilienne, et nous y trouvâmes un bateau plus grand et beaucoup plus confortable. La nourriture bien meilleure nous parut excellente, l'aménagement était plus

commode ; le jour, une tente permettait aux passagers de se garantir du soleil, et la nuit un emplacement convenable leur donnait la possibilité de tendre des hamacs sur le pont, avantage inappréciable par la chaleur qui nous accablait.

Il est vrai que dès six heures du matin on nous réveillait en jetant des seaux d'eau tout autour de nous, mais nous nous en consolions en pensant que cela nettoierait le plancher. Pour ne rien cacher, je dois dire que celui-ci en avait le plus grand besoin, car il était encombré d'animaux de toutes sortes. Outre la basse-cour, les bœufs et les moutons placés à l'avant comme sur tous les bateaux à vapeur, nous avions à bord d'immenses tortues d'environ un mètre carré de surface qui se promenaient avec dignité de tous côtés lorsqu'elles ne se disputaient pas avec les cochons, des paresseux gris qui déclaraient la guerre à tout le monde et ne parvenaient à toucher personne, enfin des perroquets, des serpents boas, de petits tigres et des singes dont certains passagers voulaient faire hommage à leur famille. Il y avait entre autres deux de ces quadrumanes dont les évolutions nous amusaient beaucoup et qui étaient d'une espèce que nous n'avions encore rencontrée nulle part. Ils avaient 70 centimètres de hauteur, le poil roux et la face ainsi que le reste de la peau d'un rouge cerise très-vif. Mais le plus charmant animal que nous ayons jamais vu est le ouistiti.

Nous aurions pu acquérir facilement ceux qui se trouvaient dans notre bateau, mais malheureusement il ne nous aurait pas été possible de les transporter en Europe, car ils meurent de froid en sortant des tropiques.

Ces petits singes ressemblent à des écureuils ou plutôt à de vrais oiseaux. Ils ont le poil soyeux, la queue longue et fournie, la figure ronde, blanche, vive et espiègle,

enfin, surtout une gentillesse incomparable. Lorsqu'on a le bonheur de plaire à l'un d'eux, il grimpe sur votre épaule, pousse un cri joyeux comme une sorte de gazouillement, saute par terre, revient en faisant mille agaceries, vous lèche le bout du nez avec une petite langue rose imperceptible, fait semblant de vous mordre le menton et disparaît au milieu d'une cabriole.

On comprend que, dans une arche de Noë comme la nôtre, les moustiques ne faisaient point défaut ; toutefois nous en avons été généralement bien moins incommodés sur l'Amazone que sur l'Huallaga et le Paranapoura. Pour les chasser, on pratiquait des fumigations qui tuaient peut-être quelques-uns de ces insectes, mais qui commençaient par empoisonner tout le monde. Pour peu que l'on fît en même temps une de ces opérations dans le salon et un lavage à grande eau sur le pont, on ne savait plus où se réfugier.

Depuis la frontière brésilienne jusqu'au Para, c'est-à-dire pendant un parcours de 800 lieues, l'Amazone est une sorte de mer dont on distingue à peine les bords. Cependant on traverse quelquefois des canaux assez étroits, formés par des îles couvertes d'arbres et l'on navigue alors sous l'ombrage d'une végétation féerique. Telle est, par exemple, l'embouchure du rio Tomantin, composée d'un dédale inextricable de lacs, d'îlots et de deltas. C'est là que se trouve le gentil hameau de Téfé, gracieusement enchâssé au milieu d'un bouquet de palmiers et d'amandiers.

Chaque jour nous nous arrêtions ainsi en face de petits villages, tels que Ega, Coary ou Cudajas, dont les cabanes peintes à la chaux et recouvertes de tuiles semblaient annoncer une civilisation plus avancée que celle du Pérou oriental, que nous venions de quitter ; mais au

fond il suffit de gratter la couleur blanche qui les recouvre pour retrouver le bousillage indien.

Les rives de l'Amazone se déforment et se reforment sans cesse, sous l'action dissolvante et l'impulsion des eaux. Mais, si des alluvions continuelles créent fréquemment des terres nouvelles, il arrive aussi que des portions de terrains plus ou moins considérables se détachent des berges et descendent jusqu'à la mer, emmenant avec elles des arbres qui restent debout et même des bosquets entiers. Rien de plus curieux que ces îles flottantes, surtout lorsqu'on les voit pour la première fois. De loin en loin, on aperçoit de petites métairies, fondées généralement par des émigrants européens et situées au milieu de défrichements de divers grandeurs. La terre ne coûte pas d'argent aux cultivateurs qui veulent s'y établir, mais elle leur coûte un travail énorme, ce qui est bien pis, car on ne peut pas l'emprunter à ses amis. Pour conquérir un peu d'espace sur la nature, il faut abattre chaque arbre l'un après l'autre et ensuite les faire brûler.

Une nuit, tandis que je travaillais tranquillement à ce journal, tout à coup, vers une heure du matin, je vis dans le lointain une lueur d'abord pâle, qui augmentait à chaque instant d'intensité. Je crus que je m'étais endormi en écrivant et que c'était le soleil levant qui apparaissait ainsi, mais j'appris bientôt que ce phénomène avait pour cause un incendie de forêt. Souvent, le soir, l'horizon paraît embrasé par ces feux, dont les flammes s'élèvent en tourbillonnant jusqu'au ciel; spectacle grandiose, mais que suit un triste lendemain; car on ne peut ensuite se défendre d'un sentiment d'horreur à l'aspect de ces forêts incendiées, de ces troncs calcinés, gisant dans des montagnes de cendre, où, quelques heures auparavant, s'élevaient des acajous, des palissandres gigantesques et des arbres datant

des premiers âges de la terre, monuments de la nature, dont la perte est à jamais irréparable! Au point de vue commercial, n'est-il pas singulier qu'on ne tire pas un meilleur parti de ces bois, qui ont en Europe une très-grande valeur et qu'on n'hésite pas à les brûler pour tirer de leurs cendres quelques livres de sucre ou de café!

En cheminant jour et nuit, nous arrivâmes le 26 au rio Negro, affluent aussi considérable que l'Ucayali et particulièrement remarquable par la couleur noire de ses eaux.

Personne n'a pu expliquer jusqu'à ce jour ce qui donne cette teinte aux eaux du rio Negro et de plusieurs autres rivières du bassin de l'Amazone; en tous cas, il est certain que ce ne sont pas des débris végétaux, car ceux-ci sont insolubles et l'eau en question conserve toute sa transparence.

Sa propriété la plus frappante est d'éloigner les moustiques, ce qui facilite beaucoup le voyage dans les endroits où elle se trouve.

Après avoir remonté le rio Negro pendant quelques minutes, notre bateau s'arrêta en face de Manaos, petite ville bâtie sur la rive gauche de la rivière. A notre arrivée nous fûmes très-agréablement surpris de voir venir à notre rencontre un homme pour lequel nous n'avions aucune lettre de recommandation et qui sur notre seule qualité d'étranger voulut nous loger chez lui et nous héberger complétement. Ceci me rappela l'accueil admirable que j'avais reçu l'année précédente, lors de mon premier voyage au Brésil.

Je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'univers un pays où l'hospitalité soit mieux comprise et mieux pratiquée qu'en celui-là. Une seule lettre annonçant que vous n'êtes pas un chevalier d'industrie suffit pour vous permettre

de voyager des années entières, sans dépenser un seul sou. Partout on est reçu en prince, des centaines d'esclaves sont mis à votre disposition et chacun se multiplie tellement pour vous être agréable, que l'on pourrait se croire au milieu de sa famille. Notre aimable hôte de Manaos est justement celui qui a reçu autrefois MM. de Castelnau, Marcoy et Biard, et il nous a raconté sur ces célèbres voyageurs des anecdotes fort intéressantes. Quant à la ville, rien de bien saillant, pas mal de tiendas, quelques soldats marchant nu-pieds, de petites maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée et paraissant blanches de loin, trop de soleil le jour et trop de silence la nuit, voilà tout ce que je trouve à signaler.

Après un court séjour en cet endroit, nous prîmes un troisième bateau à vapeur, faisant le service entre le rio Negro et le Para, et sur lequel nous fûmes cette fois parfaitement installés. Dans les petits villages tel que Serpa, Obidos, Santarem et autres, où l'on s'arrêtait chaque jour, nous avons remarqué parmi les marchandises que l'on chargeait beaucoup de salsepareille, de l'indigo, de la panella, des animaux de toutes sortes et surtout une quantité très-considérable de caoutchouc brut. Ce dernier article est une source intarissable de richesse pour les nègres qui l'exploitent, grâce au prix qu'il a sur le marché européen et à la facilité avec laquelle on le recueille dans les bois. Il paraît qu'un nègre, en travaillant un seul jour à la récolte de cette gomme, peut vivre lui et sa famille pendant un mois entier.

Notre station à Santarem fut marquée par l'arrivée de l'évêque du Para, Mgr Macedo, qui, revenant d'une tournée épiscopale, prit passage sur notre bateau.

Il vint à bord en costume violet, accompagné de son grand-vicaire, de plusieurs prêtres et d'une quantité de

séminaristes. Des enfants chantaient des cantiques, la musique militaire de la garnison jouait des fanfares en son honneur et tout le monde se précipitait à ses pieds, afin de baiser son anneau. Malgré cette sorte d'adoration et ces cérémonies nécessaires dans un pays encore très-primitif, ce prélat, élevé au grand séminaire de Paris, est un homme fort simple, extrêmement instruit et d'un vrai mérite. Sa conversation nous a été d'une grande ressource et ce fut un véritable bonheur pour nous de voyager avec lui. A ce propos, je vais raconter une aventure assez drôle à laquelle sa présence donna lieu.

Un matin, Blin se leva de très-bonne heure et, croyant ne rencontrer personne, sortit de sa cabine, en chemise, pour aller chercher de l'eau. Or, cette chemise, assez longue et faite avec une flanelle rayée de lilas, avait pris dans la suite des temps une teinte uniforme et foncée qui, en Amérique, pouvait la faire passer pour une soutane violette, si bien que des nègres et des mousses qui batifolaient sur le pont, prenant mon excellent ami pour l'évêque, se mirent à genoux et les plus rapprochés lui baisèrent les mains. Blin fut digne en cette circonstance et, sans se déconcerter, leur donna sa bénédiction ; mais depuis nous avons souvent ri de ce quiproquo.

Les bateaux à vapeur mettent six jours pour se rendre de Manaos au Para, mais ce temps s'écoula rapidement pour nous. Les plus petits événements, l'arrivée d'un nouveau passager, la conversation de nos compagnons, tout nous était matière à étude et nous intéressait.

A mesure que l'on descend l'Amazone, les habitants changent de physionomie et de couleur, l'élément indien disparaît pour faire place à l'élément nègre et à la race portugaise. On rencontre beaucoup de nègres de sang pur, mais il n'en est pas de même des blancs, car presque tous

les Brésiliens sont mulâtres, et l'on se trompe rarement en mesurant la position sociale d'un individu au degré de blancheur de sa peau.

Parmi les petits incidents qui ont marqué cette dernière traversée, je dois signaler notre rencontre avec une longue pirogue, contenant une dizaine d'Indiens Moxos, venus de la Bolivie, par le rio Madeira, afin d'opérer quelques échanges. Ces sauvages avaient des robes de bure brunes, d'une forme bizarre, qui leur donnaient une certaine ressemblance avec des capucins.

Ils passèrent près de notre bateau sans s'arrêter, mais le regardèrent avec tous les signes d'un profond étonnement.

Un peu au-dessous d'Ameirim nous éprouvâmes une véritable tempête, et comme nous avions souvent entendu parler des ouragans de l'Amazone nous fûmes enchantés de pouvoir en juger par nous-mêmes. Un vent violent s'éleva tout à coup, la pluie tomba avec une force inouïe et en un instant le fleuve, se couvrant de vagues écumeuses, prit l'aspect de la mer dans le plus gros temps; notre bâtiment ne tarda pas à s'animer d'un long mouvement de tangage, et plusieurs personnes furent malades; mais heureusement le tout ne dura que quelques minutes et le calme se rétablit aussi vite qu'il avait été troublé. Bientôt après nous enfilâmes les étroits canaux situés dans l'archipel de Marajo et nous traversâmes pendant une journée entière une immense forêt, composée exclusivement de lataniers, dont les feuilles stellées effleuraient nos cordages et nous environnaient de toutes parts. Nous ne quittâmes ce délicieux endroit que pour déboucher dans le vaste port du Para, où nous jetâmes l'ancre le 1er janvier 1867.

Le Para est une ville bâtie dans le style moderne sur

une plage parfaitement plate. De loin ses clochers élevés, blancs et pointus, rappellent les minarets de l'Orient, et l'interminable rangée de belles maisons qui s'échelonnent géométriquement sur le port annonce dès l'abord une grande cité. Toutefois, de même qu'à Constantinople, ce panorama est trompeur et il ne faut pas s'y fier. En somme le Para, est une ville splendide pour un voyageur qui revient des Cordillières, mais c'est un trou pour une personne qui arrive d'Europe ou même de Rio de Janeiro. Il n'y a pas un seul monument à citer, pas un bel hôtel, pas une rue vraiment riche. Les magasins ferment au coucher du soleil et l'on n'y trouve aucun objet provenant d'une industrie locale ; là, comme sur tout le littoral de l'Amérique méridionale, tout est transporté d'Europe. Sur les 25,000 habitants du Para, on ne compte que 10,000 Brésiliens ou nègres et le reste se compose d'étrangers formant une population flottante dans laquelle les Portugais dominent.

Il semblerait que ces étrangers, tous commerçants, dussent quitter le pays aussitôt leur fortune faite, ainsi que cela se pratique en beaucoup d'endroits ; mais au contraire, la plupart s'y établissent définitivement ; aussi la ville est-elle en pleine voie de prospérité. Chaque jour, ces millionnaires construisent aux environs de nouvelles maisons de campagne, doublées extérieurement de faïence bleue d'un charmant effet et les meublent avec tout le luxe imaginable. Ces villas entourées de plantes superbes, de fleurs étincelantes et de gracieux bosquets d'orangers, forment de ravissantes habitations ; mais ce qui paraît surtout séduire les étrangers, c'est la beauté du climat, et la possibilité de se faire servir par des esclaves. On rencontre dans les rues du Para un très-grand nombre de nègres, qui presque tous sont esclaves.

Ceux qui sont libres se reconnaissent aux souliers, qu'ils ont seuls le droit de porter et qu'ils ne manquent pas de montrer avec fierté.

Les négresses sont souvent fort belles, malgré leur vilaine figure, car elles sont parfaitement proportionnées, grandes, bien faites, et ont la peau très-unie. Quelques-unes d'entre elles ressemblent à de vraies statues de bronze. Dans les rues, elles sont généralement bien habillées et même assez élégantes, relativement à leur condition. Les plus pauvres portent des robes de mousseline blanche ou bleue d'une propreté irréprochable. Plusieurs ont des volants ornés de dentelles, mais toutes possèdent des bracelets d'argent ou d'or qu'elles mettent chaque fois qu'elles en ont l'occasion, car elles sont sinon coquettes, du moins très-amies de la parure.

Une quantité de nègres hommes et femmes se promènent constamment dans les rues en portant sur la tête des plateaux chargés de fruits et de sucreries. Le soir, ceux qui appartiennent à un maître leur apportent l'argent qu'ils ont gagné, et les autres, lorsqu'ils ne boivent pas, amassent rapidement une petite fortune, car ils n'ont presque rien à dépenser pour leur entretien. Ces nègres crient, chantent, adressent la parole à tous les passants, et en somme répandent autour d'eux une animation et une couleur locale très-curieuses pour un Européen.

L'année précédente, lorsque je parcourais les provinces orientales du Brésil, j'ai eu occasion de visiter les magnifiques fazendas de M. Faro et de M. de Baipendy à la Barra du Pirahy, de M. de Barral aux environs de Bahia et de M. d'Albukerque dans la province de Pernambuco. Partout les nègres m'avaient paru admirablement traités, et leur vie, sous bien des rapports, m'avait semblé beaucoup plus heureuse que celle des collégiens français. Je

ne comprenais donc pas les contes fantastiques que j'avais entendu faire à Paris sur les malheurs de l'esclavage; mais je l'appris au Para, en voyant plusieurs noirs dont la peau avait blanchi sous les coups de lanières.

Il paraît qu'effectivement les plus durs traitements sont souvent infligés par certains maîtres à leurs esclaves, et qu'il y en a qui semblent prendre plaisir à les châtier d'une manière cruelle pour les moindres pécadilles. On a remarqué généralement que les plus petits propriétaires étaient les plus féroces! Mais voici un exemple curieux qui mérite d'être rapporté.

Il existe au Para une atroce vieille femme, Mme F***, qui n'a pas de plus grand plaisir que de faire fouetter non-seulement ses propres esclaves, mais encore ceux des autres. Toutes les fois que l'on a à se plaindre d'un noir et qu'on n'a pas chez soi les moyens de le punir, on s'adresse à Mme F***, qui l'envoie prendre et se charge de tout pour le seul amour de l'art. Ce monstre accepte tous les sujets, mais préfère les jeunes femmes, car elle aime à les défigurer, et prend je ne sais quelle étrange et infernale volupté à les voir se tordre dans les élancements de la douleur. Comment peut-il exister une loi tolérant de semblables monstruosités?

Les habitants du Para aiment passionnément la musique, et il n'est pas une maison sans piano, guitare ou mandoline. Un grand nombre de Portugais jouent de ce dernier instrument d'une manière très-remarquable. Quant aux nègres, dès qu'ils ont un moment à leur disposition, ils décrochent leurs cavaquinhos, et répètent sans cesse les deux mêmes accords.

C'est à Pernambuco que j'ai rencontré les virtuoses les plus passionnés pour ce genre de musique.

Un soir que je me promenais dans cette ville, j'en-

tendis un nègre qui jouait, au fond d'une petite échoppe obscure, l'air suivant avec la régularité des Chollos grenadiens :

Peut-être cherchait-il à lire dans sa pensée la mélodie que son exécution ne lui permettait point de réaliser.

Telle est du moins la manière dont je m'explique le charme qu'on peut éprouver de la sorte.

Après avoir écouté pendant une demi-heure cette primitive musique, je repris ma promenade, en ayant soin d'ouvrir mon parapluie, malgré la pureté du ciel et l'éclat des étoiles. On sait en effet qu'à Pernambuco, à partir de huit heures du soir, chacun jette ses eaux sales et toutes ses immondices par la fenêtre, de sorte que dans les rues des averses continuelles tombent de tous les étages. Par suite, le sage réduit à sortir dans ces circonstances doit toujours se tenir en garde contre elles, et tenir constamment son parapluie ouvert.

Je respirai ainsi l'air frais du soir pendant deux ou trois heures, puis je repassai devant la boutique de mon nègre, qui jouait encore le même air, et ne s'était probablement pas interrompu un seul instant.

Parmi les curiosités de la ville, on nous fit voir une allée de palmiers des Indes d'une grande beauté. Leurs stipes, blancs, volumineux et réguliers, ressemblent à des colonnes corinthiennes, et, le soir surtout, ils forment en perspective une avenue digne d'un temple égyptien.

En parcourant les rues et les boutiques, nous ne trouvâmes rien d'original et qui méritât d'être emporté. Mais les étrangers sont frappés de voir dans nombre de maisons des serpents boas, que l'on garde pour tuer les rats, et qui ne font de mal à personne. Seulement on ne sait jamais où ils sont. Tantôt ils se promènent dans le grenier, tantôt ils dorment dans la cave, mais le plus souvent ils se faufilent sous les parquets et y séjournent des semaines entières sans donner signe de vie.

On vend partout de très-beaux serpents boas pour quelques francs ; nous avons été tentés d'en acheter toute une cargaison, afin de les offrir au retour à nos amis; mais comme nous allions rentrer en France au milieu de l'hiver, ces animaux n'auraient pas pu supporter le voyage et nous avons dû renoncer à ce doux projet.

Un jour, en nous promenant, nous rencontrâmes une vieille église surmontée d'un clocher assez élevé, dans lequel il nous prit fantaisie de monter afin de voir le panorama général des environs. Après avoir joui de ce coup d'œil, nous redescendions avec précaution un nombre infini de marches vermoulues, lorsque tout à coup je ne sais ce que nous accrochons, mais voilà que tous les rouages de l'horloge se mettent en mouvement, les cloches carillonnent sans s'arrêter, les cordes qui nous environnent se croisent et courent rapidement, des poids descendent de tous côtés, et ne sachant plus où nous réfugier, n'osant plus bouger de crainte d'attraper une cloche ou quelque marteau sur la tête, nous sommes dans la position d'une mouche prise au milieu des rouages d'une montre détraquée; mais bientôt, fort heureusement, l'immobilité se rétablit et nous en profitons pour nous esquiver; car déjà la foule, croyant que l'on sonne

le tocsin, commence à se rassembler sur la place voisine.

Nous passâmes ainsi une semaine à visiter la ville et les environs, malgré une chaleur de trente-cinq degrés à l'ombre, et le 8 nous prîmes un bateau américain qui nous conduisit à Saint-Thomas et à New-York en quinze jours. Cette traversée fut extrêmement pénible. La mer était très-agitée, on embarquait des lames à chaque instant et le bruit que faisaient les vagues en se brisant contre les flancs du navire, était si épouvantable, que personne ne pouvait fermer l'œil une seconde durant la nuit. Enfin, quoiqu'on eût tout barricadé avec le plus grand soin, un violent coup de mer démolit plusieurs panneaux de la dunette et inonda complétement les salons.

Comme le paquebot était très-vieux et en assez mauvais état, l'équipage n'était pas sans inquiétude. On prépara les chaloupes de sauvetage et chacun se tint prêt à y descendre. Les uns coururent chercher ce qu'ils avaient de plus précieux, d'autres s'attachèrent sous les bras toutes les ceintures de liége qu'ils purent trouver; enfin un brave Brésilien, qui voyageait pour la première fois, offrit cinq dollars à un matelot pour qu'il lui sauvât la vie.

Pendant ces événements, Blin était philosophiquement étendu sur un canapé et fumait avec son sang-froid accoutumé.

— Pourquoi courir sur le pont? disait-il; si nous devons sombrer, nous le saurons toujours assez tôt. Sur la fin de cette horrible tempête qui dura deux jours entiers, une goëlette nous fit des signaux de détresse et on s'empressa d'aller lui porter secours, pensant qu'elle allait couler bas. Mais ces petits bateaux résistent mieux que les gros, et celui-ci, entraîné à une grande distance de la côte, manquait seulement d'eau douce. Nous étions joués, car

nous avions espéré sauver des naufragés d'un désastre et notre capitaine ne pouvait se consoler d'avoir été dérangé pour si peu; néanmoins le danger que couraient ces navigateurs n'était pas moins grand pour être moins frappant, et on leur rendit la vie sous la forme d'un tonneau de vin. Quelque temps après ce dernier épisode, nous entrâmes dans la baie de New-York, malgré les nombreux glaçons dont elle était encombrée.

Ce fut pour nous un contraste bizarre de voir les environs entièrement couverts de neige, tandis que nous venions de quitter, quelques jours auparavant, la verte vallée de l'Amazone

Vingt-quatre heures de chemin de fer dans un wagon-lit nous conduisirent aux fameuses chutes du Niagara, qui offrent, l'hiver, un spectacle particulièrement intéressant; car alors il se forme des stalactites de glaces sous lesquelles on peut se promener, et le soir, lorsqu'elles sont irisées par les rayons du soleil couchant, on se croit dans un palais de diamants.

Nous passâmes une semaine à New-York, et ce temps nous suffit pour constater la supériorité écrasante des habitants des États-Unis, non-seulement sur ceux de l'Amérique méridionale, mais encore sur bien des Européens.

Si j'ai signalé la différence qui existe entre la nature des tropiques et celle du Nord, que dirai-je de l'opposition que présentent ces diverses nations! Il semble que les qualités des hommes soient en raison inverse de la beauté des pays qu'ils occupent. Sans revenir sur la misérable race indo-latine de l'Amérique du Sud, j'affirme qu'il faut avoir été aux Etats-Unis pour avoir une idée de l'intelligence, de l'activité, de l'énergie, de la richesse et de la puissance du peuple qui les habite. Je crois que New-York est la ville du monde où l'on trouve le plus de gens

riches; on y cite un grand nombre d'individus ayant fait dans le commerce des fortunes de cinquante à cent millions de francs. Ceux-ci forment une société brillante, mais qu'il ne faut nullement confondre avec les anciennes familles françaises et irlandaises établies au siècle dernier dans le pays, lesquelles ne s'occupent point d'affaires et constituent par le fait une véritable aristocratie quoique sans titres. Ce qui caractérise les Américains, c'est l'élévation de leurs idées et l'absence complète des préjugés.

Chez eux, aucune de ces petites idées, de ces petites pratiques et de ces vieilles coutumes qui, en Europe, nous enchaînent et nous étouffent. En cela consiste leur véritable supériorité morale sur la plupart des Européens.

Malheureusement, nous n'avons pas eu le temps de faire le voyage des États-Unis d'une manière aussi complète que nous le désirions, et je n'ose effleurer un sujet aussi vaste, qui d'ailleurs sortirait du cadre que je me suis tracé.

Je passe également sous silence mes différentes pérégrinations sur la côte orientale du Brésil, dans les provinces de Bahia, de Pernambuco, de las Minas et de Rio-Janeiro; car ce sont là des pays trop connus pour que j'aie la prétention de dire quelque chose de nouveau à leur sujet. Un volume d'ailleurs n'y suffirait pas.

Le 26 nous nous embarquâmes sur la *Ville-de-Paris*. Ce magnifique paquebot, appartenant à la Compagnie Transatlantique, est tellement considérable qu'il constitue une île flottante et que l'on pourrait passer sa vie dans les appartements, les salons dorés et les galeries qu'il renferme sans même se douter que l'on est en mer.

Nous avions à bord une troupe de comédiens que l'on rapatriait et qui nous divertit beaucoup. Les uns faisaient de la musique, les autres racontaient mille anecdotes et tous rappelaient leur nationalité par leur franche et inta-

rissable gaieté, malgré les mauvaises affaires qui venaient de les ruiner.

On remarquait aussi, parmi les passagers, M. S..., célèbre manufacturier, qui passait pour s'être fait une fortune de cinquante millions.

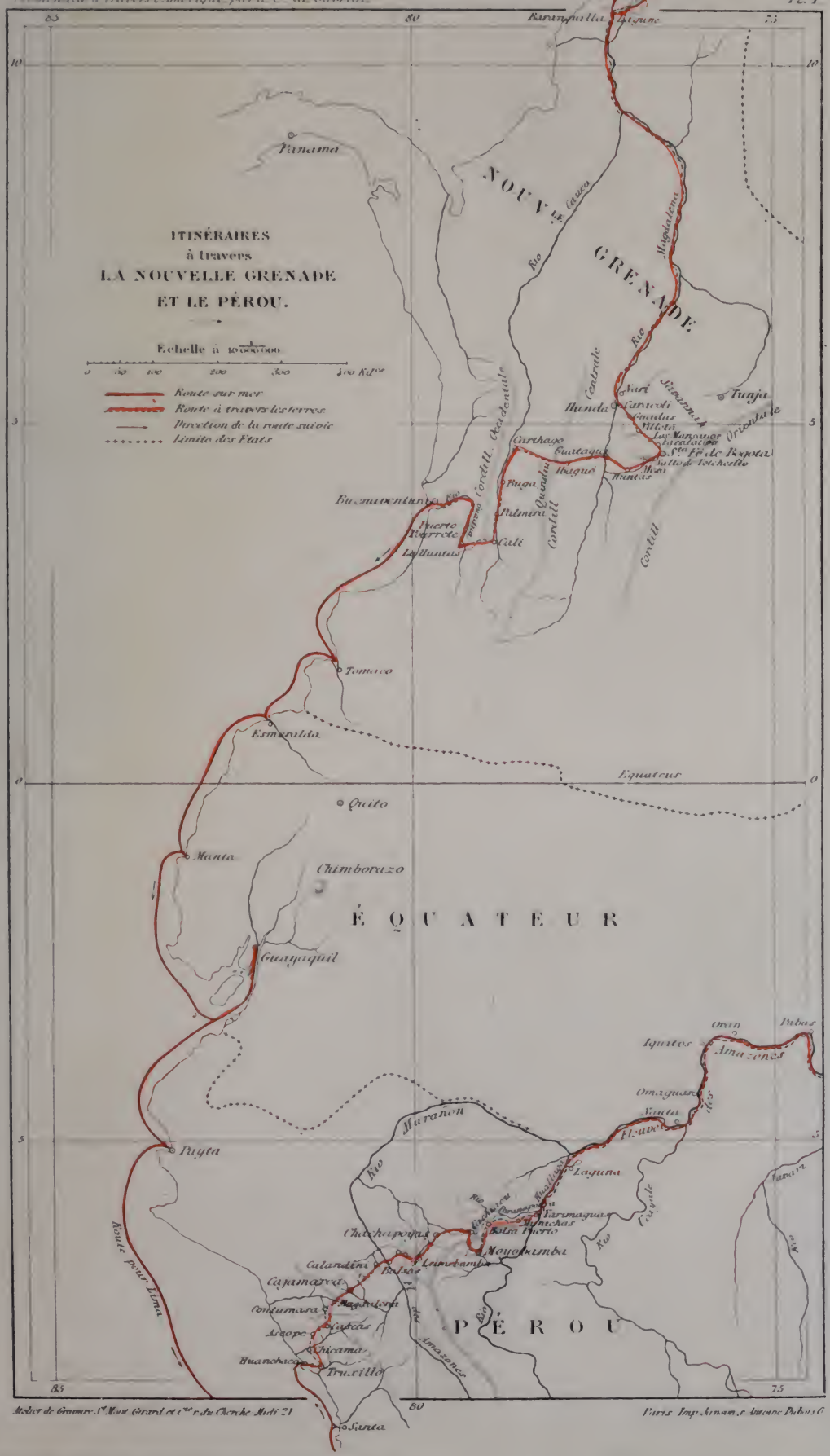
Sa fille, charmante petite blonde de dix-sept ans, chantait à merveille et nous divertissait énormément par son gazouillis.

Le temps s'écoula donc assez rapidement à bord, d'autant plus que, poussés par un vent de poupe continuel, nous fîmes le trajet en huit jours et demi, et ce fut, je crois, la traversée la plus rapide qui ait été faite entre New-York et Brest.

Après notre débarquement, nous employâmes la soirée à visiter l'arsenal et les principales curiosités de la ville.

Le lendemain nous étions enfin de retour à Paris, et ce fut le plus beau jour de tout notre voyage.

FIN



Mulcier de Gimmar, Sr Mont Girard et Cie rue du Cherche Midi 21 Paris Imp. Annan, r. Antoine Dubois 6

ITINÉRAIRE
DE LA PROMENADE
Route sur mer
Route à travers les terres
Direction de la route suivie
Limite des Etats.
Guadeloupe
Martinique
Fte de France
Fe Brest à Sta Martha par la Martinique
Retour en France par les Etats-Unis
Sta Martha
Barranquilla
Panama
Rio Cauca
Rio Magdalena
Honda
Carthago
Tunja
Sta Fé de Bogota
Buenaventura
Cali
Nouvelle Grenade
Tumaco
Esmeralda
Equateur de la Terre
Quito
Chimborazo
Manta
Equateur
Guayaquil
Payta
Rio Marañon
Tequitos
Omiguas
Yaubas
Pebas
Cochiquinas
Tabatinga
Tefé
Fleuve des Amazones
Ega
Cuiabas
Coary
R. Negro
Manaos
Obidos
Ameirim
Santarem
Curupa
Ile de Marajo
Para
R. Jaquari
R. Trinquete
Chachapoyas
Pucara
Moyobamba
Cajamarca
Huanchaco
Truxillo
Cerro
Jauja
Cerro
Huancayo
Ayacucho
Cuzco
Pérou
Lima
Callao
Atelier de Gravure St Mont. Girard et Cie r. du Cherche-Midi 21
Paris Imp. Jansen, r. Antoine Dubois 6

TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

NOUVELLE-GRENADE.

Pages.

Le baron de X. et ses 500,000 francs de rente. 4

Départ sur *la Louisiane*. — Un solide Marseillais. — Un thé à l'eau de mer. 5

Les pianistes à bord ! Une sourde mélomane. 6

La Martinique 8

Réflexions plus mélancoliques que réjouissantes. . . . 11

Santa-Martha. 12

Un serpent à sonnettes. — Cérémonies à la cathédrale. . 16

Nôtre bongo et les moustiques. 18

Le Vingochéa. — Installation des voyageurs. 20

Bords de la Magdalena. — Caïmans. 23

Nous nous perdons au milieu d'une forêt de balisiers. — Fox. 26

Villages riverains. — Quinine. 28

Bancs de sable. — Le Malakoff des Grenadiens. . . . 30
Caracoli et Hunda. — Manière d'acheter à la Nouvelle-Grenade. 32
Route à travers la Cordillière orientale. 35
Air indien et catastrophe nocturne. 38
Facatativa. — Costumes grenadiens. 43
Savannah 44
Bogota. 45
Caractère et habitudes des habitants. 47
Difficulté d'obtenir des renseignements sur notre futur voyage à travers les Cordillières 53
M. Saulnier. 55
Le président Mosquéra. 56
Lettre de S. M. l'Impératrice Eugénie. 58
Le salto du Tekendama. 59
Départ. — Notre équipage. 61
La Messa. — Comme quoi les habitants sont trop propres pour se laver. 64
Somos Gustandos. — Las Huntas. 65
Ibagué. 69
Une batouque de Chollos. 73
Galerie de tableaux à Ibagué. 79
Ascension du Quindiù. 80
Boues incommensurables. 81
Palmites arèquiers. — Fougères arborescentes. — Cascatelle. 85
Vallée du Totchesito. — Palmiers à cire. 86
Chant des oiseaux dans la forêt vierge. 88
Chemin le long d'un rocher à pic. 90
Difficulté de se procurer des vivres dans les Cordillières. 91
Cabanes d'Indiens. — Hamacs. — Utilité d'un parapluie pendant la nuit. 92
Avenue de bambous. 93
Comme quoi il est encore plus difficile d'arriver à Carthage qu'à Corinthe. 94
Vallée du Cauca. 98

Buga. — M. de Ronsero. — Fantaisie équestre. 99
Hospitalité grenadienne prouvant comme quoi on court le risque de mourir de faim dans la riche vallée du Cauca. 103
Cali. — Primitivo. 105
Comme quoi M. Pichevin a fait bâtir un hôtel par économie. 106
Réflexions sur les prêtres grenadiens, que les jeunes filles feront bien de ne pas lire. 107
Poésie grenadienne. 109
Las Huntas et le Guaduas. 112
Buenaventura. 115

DEUXIÈME PARTIE.

ÉQUATEUR ET PÉROU.

Départ de Buenaventura pour l'Équateur. 119
Exécution de vingt-sept officiers. 119
Comme quoi l'auteur reconnaît modestement la supériorité des bateaux français sur tous les autres. 120
Table à bord. 121
Un Grenadien indiscret cherche à me séduire par l'offre d'un bouteille de bière. 123
Tomaco. 124
Un passager extra mélomane. — Réminescence des bains maures de Tiarreth. 128
Guyaquil. 129
Soldats indigènes. — Femmes et leurs mantes. . . . 132
Théâtre. 133
Le veilleur et sa voix sépulcrale inspirent à l'auteur des réflexions qui n'ont aucun rapport avec Guyaquil. . 134
Chasse aux caïmans. 135
Cérémonies religieuses à l'église de la Merced. — Où il est prouvé qu'il ne se passe pendant les offices aucune de ces choses qui font rougir les gardes municipaux. 138
Un mariage, et les pompiers à Guayaquil. 141

Payta. 142
Lima. 144
Richesse et élégance des maisons. — Balcons. — Beauté des Liméniennes. 146
Théâtre et tremblement de terre. 148
L'honnête Péruvien qui se livre à des fantaisies extra musicales sur la serinette à une heure du matin. . 149
Morin's-hôtel. 150
Monuments de Lima. 151
Cherté exorbitante. 152
M. de Lesseps, consul général de France au Pérou. — Histoire de l'homme à la tête d'argent. 153
Un bal à Lima. Les senoras tapadas. 155
Défense héroïque de M. de Montferrier. 157
Bombardement de Callao par les Espagnols. 161
Etrange captivité de Guetchy chez les sauvages. . . . 163
Mme de X. 164
M. de Chalot. Grandeur et décadence de cet habile chevalier d'industrie. 165
Coolis chinois à Santa. 168
Huanchaco, débarquement primitif. 168
Truxillo. — Le gouverneur Bruno Bueno. 170
Palais du général Itourregui. 171
Où l'on voit la bonne volonté des Truxilliens. 175
M. Bruno Bueno, imperador d'aqui, fait danser le monde en notre honneur. 175
Description inconvenante. 177
Les buveurs péruviens. 177
Une leçon de français. 178
Courses de taureaux de nuit. 181
Première apparition du capitaine Fernandez. 181
Départ pour Ascopé. 182
Encore Fernandez. 184
Contumassa et ses aloës. 185
Scène émouvante chez le curé de village. 186
Forêt de cactus. 188

Trop de Fernandez. 189
Épisodes plus variés qu'agréables. 190
Une nuit à Magdalena. — M. le baron d'Auersperg. . . 192
Officiers tués et mangés sur le Pachitea. 193
Cajamarca. Monuments, églises. 194
La confession d'une vieille femme. 196
Histoire horrible, très-ancienne et non moins intéressante de Atahualpa. 196
Aimable hospitalité de M. Guelfi 197
Scène avec le préfet de Cajamarca. 199
Son sacristain pris comme arriero. Fureur de son curé. . 199
Tambo. 200
Nous nous perdons au milieu d'un vrai désert. Dix-sept heures de mule. 201
Arrivée à Celendin. 202
Magnifique panorama des Cordillières. 202
Influence des pantalons rouges sur les bateliers du Maranon. 203
Balsas. — Nos tribulations. — Où mon parapluie joue un très-grand rôle 204
Tambo du Carisalde et ses cactus épineux. 206
Cerro glacé 206
Lémébamba. Insigne perversité de notre arriero et son châtiment 207
Embarras d'un homme affamé en face d'un œuf à la coque brûlant. 209
Épisode nocturne et dîner servi à coups de revolver. . . 210
Chachapoyas. 213
Indiens chollos. 215
Tolia. Je deviens cuisinier. 218
Nouvelle querelle avec les duenos de las bestias. — Succès d'un acte d'énergie. 219
Indiennes chollas et appréciation peu indulgente sur les Chollos. 221
Disposition du tambo. 222
Description poétique des bains que nous prenions dans les torrents. 222

Nouvelle ruse de notre traître d'arriero. 224

TROISIÈME PARTIE

BASSIN DE L'AMAZONE ET BRÉSIL

Où l'auteur se croit obligé de faire un peu de géographie. 229
Forêt vierge. 230
Difficulté de la route. — Histoire sanglante. 234
Forêt de lataniers. — Moyabamba. 234
Histoire immorale 236
Encore M. le baron d'Auersperg. Générosité qu'il fit avec l'argent des autres. 236
Où il est prouvé qu'on peut se procurer du pain à Moyabamba 236
Préparatifs de départ. — Nos Indiens 238
Huit jours de marche à travers les forêts. 239
La ventana 243
Faunes. — Notre campement dans les bois. 244
Nuits plus poétiques que confortables 245
Les moustiques. 247
Perroquets. Arras. Singes. Serpents. — Un pequenino me sauve la vie 248
Les escaliers. — Le Cachiacou. 249
Où l'on admire la modestie des Indiennes. 251
Indiens sauvages, leurs costumes, leurs tatouages, etc. . 252
Sarbacane. 253
Chasse aux tigres. 254
Balsapuerto et navigation sur le Cachiacou. 255
Nos haltes sur les grèves. 256
Parampoura. — Histoire d'un serpent. 258
Munichez. — Un baïlé, coiffures de plumes 258

Le Massato 261
La lagune. Trop de moustiques. — Fleuve des Amazones. 263
Riverains de l'Amazone. 264
Histoire et triste fin de la Commission scientifique de Javari. — M. Passoldan. 265
Indiens de l'Ucayali 267
Iquitos. 267
Paradoxe végétal 269
Pébas et les sauvages Jaguas. 269
Intérieur des huttes. 270
Chicha d'ananas. — Fêtes continuelles. 271
Où il est prouvé que les sauvages sont très-civilisés et que les Européens sont des sauvages. 272
Je me perds au milieu de la forêt. 274
Retour à Pébas et dîner qui ne manque pas de couleur locale. 275
Bateaux à vapeur péruviens de l'Amazone 276
Aménagement intérieur de ces bateaux. — Viande de tortue. 277
Tabatinga. — Bateaux brésiliens. — Serpents, singes, paresseux, tortues, perroquets, etc., véritable arche de Noé 280
Rives de l'Amazone. 282
Manaos. 284
Santarem. — Mgr Macedo. Sa brillante réception. . . . 284
On prend Blin de Bourdon pour l'évêque. 285
Physionomie des habitants. 285
Tempête sur l'Amazone. 286
Le Para 286
Les nègres et les négresses. 288
Mme F..., l'abominable duègne 289
Musique des nègres et réminiscences de Pernambuco. . . 289
Avenue de palmiers des Indes. 290
Les serpents boas au Para. 291
Bataille avec une horloge. 291

Périlleuse traversée du Para à Saint-Thomas et New-York. 292
États-Unis en hiver. — New-York. — Intelligence et richesse des Américains. 294
Retour sur la *Ville-de-Paris*. 295

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.

Paris. — Imprimerie Vallée, 15, rue Breda.